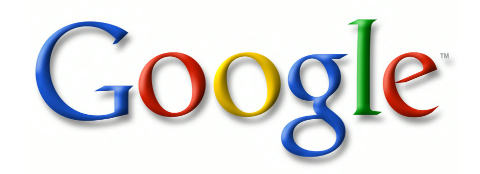

Google

A. E. Juillerat

F. W. Lynch

Sept. 2, 1929

55 Downey St.

n Francisco

urtesy of

E. Juillerat

JEAN DE VIENNE,

OU

L'ÉVÊCHÉ DE BALE AU XIVme SIÈCLE.

JEAN DE VIENNE,

OU

L'ÉVÊCHÉ DE BALE AU XIVme SIÈCLE.

L'histoire est une trop grande dame pour se prêter aux basses exigences et à la flatterie des courtisans.

JULES JANIN. BARNAVE.

PAR A^{te} QUIQUEREZ,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE SUISSE.

PORRENTRUY,

IMPRIMERIE DE V^{r}. MICHEL ET Ce.

1836.

PRÉFACE.

> L'histoire est une religion qui a ses fanatiques, et je m'honore d'en être un.
>
> P.-L. JACOB, bibliophile.

J'AI toujours aimé l'histoire de mon pays, non pas à cause de ses souverains, qu'on nous représenterait volontiers comme des saints, parce qu'ils étaient des princes-évêques; mais parce que j'aime mon pays, et que je voudrais le voir plus heureux qu'il ne l'est et ne l'était, gouverné par ses évêques.

On entend encore des gens qui regrettent le bon vieux temps et nos prélats souverains; mais je pense que ce n'est pas de bonne foi ou qu'ils n'ont pas lu l'histoire; et c'est pour qu'ils apprennent à connaître ce bon vieux temps, que je veux lever un petit coin du rideau qui cache ou obscurcit l'histoire de l'évêché de Bâle, non pas telle que l'ont écrite les flatteurs de nos évêques et de tous les despotes, mais

dans toute sa nudité, au moins en ce qui concerne les événemens politiques.

Quant aux mœurs de ces souverains, je n'en dirai que ce qu'on peut en dire sans faire rougir ceux qui liront cet échantillon de la vie de nos princes, qui sans être tous aussi mauvais que Jean de Vienne, n'étaient pas meilleurs pour la plupart; car si j'avais voulu choisir une autre époque, j'aurais trouvé des évêques de Bâle dans chaque siècle, qui ne valaient pas Jean de Vienne.

C'est ainsi que j'aurais pu vous retracer les malheurs de l'évêché sous Bourcard d'Asuel vers l'année 1080; les guerres de 1270, qui ruinèrent le pays sous Henry de Neuchâtel, dit le mauvais, qui guerroya si long-temps contre Rodolphe de Habsbourg; celles qui arrivèrent sous Othon de Grandson, qui avait voulu assassiner de sa propre main l'empereur Albert; la ruine des finances de l'évêché au quinzième siècle, sous Humbert de Neuchâtel, qui vint, après Jean de Vienne, achever ce que ses prodigues prédécesseurs avaient commencé; les calamités qu'entraîna la réforme sous les règnes de plusieurs évêques, dans le seizième siècle; la guerre des Suédois dans le siècle suivant; les troubles de 1740, sous Sigismond de Reinach, qui les termina avec des bayonnettes françaises et la hache du bourreau; j'aurais encore pu vous raconter comment la révolution française vint renverser la théocratie des

évêques de Bâle, régime despotique s'il en fut, quoiqu'en disent beaucoup de gens, qui le trouvaient bien doux, parce qu'ils s'abreuvaient aux sources du privilège.. Je pourrais aussi vous parler de nos gouvernemens modernes ; mais comme le dernier, et le pire de tous, est passé, et que celui qui le remplace paraît vouloir mieux faire, je remettrai cette tâche à une autre fois.

C'est ainsi que chaque époque aurait pu me fournir l'histoire d'un prince ou d'un gouvernement dilapidateur. Cependant Jean de Vienne m'ayant paru le type de ces prélats de l'ancien régime, je m'en suis tenu à sa vie, pour faire connaître ce que c'était que leur gouvernement.

J'ai donc fouillé les vieilles chartes, consulté des écrits de toute espèce, interrogé la tradition. Mais en citant à chaque page les sources auxquelles j'ai puisé, je m'exposais à interrompre le fil de la narration et à faire un livre trop long et nécessairement ennuyeux ; ainsi j'ai dû me borner à indiquer par des notes placées à la fin de l'ouvrage, les documens auxquels j'ai emprunté les principaux faits.

Je dois seulement faire observer que je n'ai pas inventé un seul personnage ; tous sont historiques ; et si par hasard on croit reconnaître des hommes de nos jours dans les portraits de cette époque, ce n'est pas ma faute s'il y a dans notre siècle des caractères qui ressemblent à ceux du temps de Jean de Vienne.

Or, pendant une de ces longues semaines d'hiver, où les contes de fées, les récits du coin du feu viennent charmer les veillées de la chaumière, je me suis mis à écrire cette histoire simple et sans art, telle qu'elle se présentait à mon esprit et que je croyais la comprendre. Les souvenirs qu'elle rappelle m'ont paru intéressants ; puissent mes lecteurs ne pas en juger autrement !

JEAN DE VIENNE,

OU

L'ÉVÊCHÉ DE BALE AU XIVme SIÈCLE.

CHAPITRE PREMIER.

L'ARRIVÉE DU PRINCE.

Vive le Roi !
Vieux habits ! galons !
Cris de Paris.

Parmi les successeurs de Saint-Pantale, que les vieilles chroniques font évêque de Bâle, quoique son existence soit pour le moins aussi douteuse que celle de Saint-Denis qu'elles font évêque à Paris, on voyait, au milieu du XIVe siècle, un de ces prélats du bon vieux temps, comme il y en avait tant alors, comme il y en eut beaucoup après lui, et comme heureusement on n'en voit plus guère aujourd'hui.

Cet évêque était d'extraction noble et descendait des

fameux comtes de Vienne, qui possédaient de vastes domaines en Bourgogne et en Dauphiné. L'épée lui paraissant plus facile à manier que la plume, il oublia, volontairement, de faire usage de ce dernier instrument, indigne d'un homme aussi noble que lui; mais par contre il savait bien boire, bien manger, monter à cheval, pour faire une bonne digestion, courir le cerf et plus souvent les jeunes biches, qu'il apprivoisait si elles étaient quelque peu sauvages.

Il avait appris à se battre envers et contre tous, à jurer comme un chevalier de l'ordre des Templiers, dont on lui rappelait le doux souvenir; parce que son père, avant sa naissance, l'avait destiné à cette confrérie militaire, qui lui aurait convenu à merveille; si un roi avide et un pape, qui ne l'était pas moins, n'avaient pas brûlé tous les chevaliers du Temple, pour qu'il ne restât de leur ordre que ses immenses richesses, qu'ils dissipèrent tous deux en souverains avares et prodigues.

Les parens de Jean de Vienne, voyant les inclinations de leur fils, lui firent obtenir un canonicat à Metz, où il ne résida pas, quoiqu'il en mangeât les revenus. Il apprit de plus à mépriser les paysans, qui le nourrissaient, à vendre des indulgences, à donner des bénédictions avec la garde de son épée en forme de croix; et quand il sut tout cela, le pape Urbain V, auquel il avait envoyé de riches présens, le fit évêque de Bâle par la grâce de Dieu, et l'empereur d'Allemagne le créa prince du Saint-Empire, je ne sais plus en vertu de quel cadeau.

Jean de Vienne était un de ces hommes qui acceptent des places, sans savoir s'ils sont en état d'en remplir les fonctions, et sans s'informer de quelle manière ont agi leurs devanciers, pour imiter leur exemple dans ce qu'ils ont fait de bien et l'éviter dans ce qu'ils ont fait de mal. Jean

de Vienne savait tout cela, lui qui croyait que naître éligible pour un gouvernement c'est savoir gouverner; et, comme il arrive souvent, il interprétait tout en mal les actions de Jean de Munzigen, son prédécesseur. La seule chose qu'il trouvât bien, c'est que ce brave homme avait obtenu de l'empereur, une bonne confirmation du titre de prince du Saint-Empire, que les évêques de Bâle n'avaient encore porté que précairement. C'est avec ces talens et ces dispositions que Jean de Vienne se mit en route pour prendre possession de son évêché-principauté.

Pendant le mois de mars de l'année 1366, par un de ces beaux soleils, qu'on a tant de plaisir à revoir, dans les pays froids, lorsque ses rayons viennent au printems, fondre la neige et dissiper les brouillards; un vieillard infirme et simplement vêtu vint s'asseoir devant la porte de sa maison, pour respirer l'air et réchauffer ses membres engourdis par le froid; tandis qu'une jeune fille effeuillait, à ses côtés, des pervenches et des violettes qu'elle avait cueillies là veille dans la forêt voisine.

Son cœur avait alors palpité au doux chant du merle et de la grive, qui fêtaient le retour du printems et de leurs amours; mais dans ce moment ce n'était plus leur chant qui l'agitait; elle était triste et pensive : ses jeunes compagnes, vêtues de blanc et la tête ornée de fleurs, étaient allées au-devant du nouveau prince-évêque; un bal devait terminer la fête; elles devaient danser, s'amuser..... ; tandis qu'elle, le devoir l'obligeait de rester près de son grand-père, presqu'aveugle. La jeune fille aimait bien son aïeul : il était le seul parent qui lui restât; sa mère depuis long-temps n'existait plus, et son père..... peut-être ne devait-elle jamais le revoir. Cependant elle avait vu passer devant elle une députation de la bourgeoisie de Porrentruy, à la tête de laquelle marchaient

vingt demoiselles ; elles allaient voir le brillant cortège qui accompagnait le prince, tandis qu'elle-même ne devait que l'entrevoir au coin de la rue.

Si elle avait osé prier son aïeul de se laisser conduire sur le passage de l'évêque, combien elle aurait eu de plaisir à voir tous les beaux chevaliers qui l'escortaient ! mais le vieil aveugle, issu d'une noble race, était trop fier pour s'exposer ainsi à la pitié de ses semblables. D'ailleurs, s'il n'était pas revêtu comme eux de riches habits ou d'une brillante armure, c'est qu'il ne l'avait pas voulu et qu'il n'était sorti de chez lui que pour jouir d'un beau soleil de mars, et non pour fêter l'arrivée du prince. Peut-être le verrons-nous bientôt solliciter près de lui, mais ce ne sera pas pour obtenir des faveurs ou des richesses ; il n'en avait plus besoin. Un sombre chagrin détruisait le repos de ses vieux jours, et c'était du nouveau souverain qu'il attendait quelque soulagement à ses peines.

Jean de Vienne, après avoir séjourné quelque temps à Bâle, faisait une tournée dans ses états pour en prendre possession et recevoir le serment de fidélité de ses sujets. Il devait partir ce jour-là de Delémont et arriver vers midi à Porrentruy, où il se proposait d'habiter, à cause des difficultés qu'il avait eues avec les Bâlois. ([1])

Les habitans de cette ville l'attendaient à leur porte depuis plus de trois heures, et rien ne paraissait encore. Le curé, qui présidait la députation à la tête de son clergé, commençait à perdre patience parce qu'il était à jeûn, vu qu'il ne croyait pas pouvoir mieux témoigner la bien-venue à son supérieur, qu'en le conduisant à l'église, pour y chanter un Te Deum, puis une messe avec le sermon de rigueur.

— Ce doit être un saint homme, disait-il à son vicaire ;

il aura sans doute dit sa messe à Delémont et peut-être confirmé. Il n'y a que cela qui puisse le retarder ainsi.

— Certainement, messire curé, il était chanoine à Metz, et il ne sera pas comme ces autres évêques, qui n'étaient pas même prêtres.....

— Ne parlez pas si haut de ces choses-là, ces bourgeois nous écoutent.... Ah oui! il aura administré le sacrement de confirmation, ou peut-être donné les ordres sacrés à quelques jeunes clercs. Il faut d'ailleurs s'arrêter si souvent en route, pour bénir les gens qui se mettent à genoux sur son passage; tout cela cause des retards...... Il ne sait pas que je suis à jeûn, et que nous l'attendons depuis si long-temps.....

Au même instant, on vit paraître sur la colline d'Hermont, une escorte de cavalerie, et le peuple cria : Vive Jean de Vienne! parce que le peuple de l'Evêché a toujours crié : Vive nos souverains! malheureux dans tous les temps, il espéra toujours que les nouveaux venus vaudraient mieux que leurs prédécesseurs. Il cria donc vive le prince! en voyant briller les lances et les armures sur le haut de la colline; et le tourbillon de poussière qui s'élevait sous les pieds des chevaux, s'approcha de plus en plus de la ville. Les cloches s'ébranlèrent, le clergé entonna le Veni creator, et si alors on avait connu dans le pays l'invention des armes à feu, on aurait entendu plus d'une explosion.

Le peuple se pressait en foule derrière ses magistrats, rangés derrière le clergé; les créneaux des tours et des murailles de la ville se hérissaient, non de piques ou de hallebardes, mais de têtes de femmes, d'enfans, de jeunes filles. Tout était en mouvement pour voir arriver ce bon prince qu'on ne connaissait pas; tous les yeux étaient fixés sur le tourbillon de poussière que la bise soufflait

devant les cavaliers, comme le nuage qui précédait les Israëlites dans le désert.

Tout-à-coup la troupe fit halte, parce que les jeunes demoiselles fermaient le chemin avec des rubans; la poussière passa sur leurs robes blanches, sur le clergé, sur le magistrat, sur le peuple, et laissa voir une centaine de cavaliers couverts d'armures étincelantes; un seul d'entr'eux était vêtu en ecclésiastique.

— Allons, mes belles, dit un des chevaliers, faites place à monseigneur de Vienne; laissez passer votre prince, vous le reverrez ce soir au bal.

Les demoiselles coupèrent leurs rubans et se rangèrent de chaque côté du chemin, tandis que le curé s'avançait de quelques pas, ôtait son bonnet carré, essuyait son front, et, s'adressant au personnage qui portait l'habit de prêtre, il commença un discours latin, qui devait être fort beau, mais que personne ne comprit.

— Qu'est-ce que dit ce prêtre? demanda un chevalier monté sur un grand cheval de bataille.

— Il fait une harangue au sujet de l'arrivée de monseigneur.

— Dites-lui que je ne sais pas l'allemand......... et il piqua sa monture, qui, sans respect pour les ecclésiastiques et les magistrats, se fraya un passage au milieu d'eux.

La cavalcade le suivit et laissa le curé tout ébahi d'une semblable aventure. Il regardait son vicaire, le vicaire regardait le curé, le maître-bourgeois regardait le curé et le vicaire, et finalement tous se regardèrent réciproquement et si long-temps qu'ils oublièrent d'en fermer la bouche.

— Mais lequel était l'évêque? dit enfin le curé.

— Je ne puis vous le dire.

— Et vous, messire Choullat?

— Je n'en sais rien.

— Serait-ce celui auquel j'ai adressé mon compliment?

— Je ne crois pas.

— Ou bien celui qui regardait tant ces demoiselles?

— Cela se peut bien.

— C'est donc le chevalier qui a poussé si rudement son cheval sur moi, sans aucune considération pour ma chappe d'or. O grand Saint-Pierre! était-ce ainsi que vous entriez dans Rome?.....

Hélas non! Saint-Pierre n'entrait pas dans Rome sur un cheval bardé de fer et ne portait pas une cotte de maille en guise de surplis; mais alors les apôtres ne voyageaient plus à pieds nuds et une besace au cou. Jean de Vienne était comme beaucoup de ses confrères, seulement il y avait long-temps que les bourgeois de Porrentruy n'avaient vu un de leurs évêques arriver si cavalièrement. Cette circonstance était de mauvaise augure pour la confirmation de leurs priviléges, octroyés par l'empereur Rodolphe, lorsqu'il était venu assiéger leur ville, et la prendre au comte de Montbéliard, pour la donner à l'évêque de Bâle. Depuis ce temps-là c'était l'usage qu'un nouveau prince ne pouvait exiger le serment de fidélité de ses sujets de Porrentruy, sans avoir préalablement confirmé les libertés de la ville.

Le curé avait été bien désappointé au sujet de sa harangue latine; il avait même jeûné inutilement; le Te Deum était à vau-l'eau, la messe perdue; et le sermon étudié par le vicaire, depuis la fête des rois, allait aussi demeurer inconnu, à moins qu'il ne fût récité dans quelque couvent et pour une prise d'habit.

C'était ensuite le tour du maître-bourgeois de parler au prince.

— Nos franchises, nos franchises! criait le peuple à

ses magistrats ; allez donc au château pour conserver nos franchises ; et le chef de la bourgeoisie, à la tête de son conseil, quitta enfin la porte de la ville, où il était resté la bouche béante, et se dirigea un peu à contre cœur vers le château.

Ce bâtiment, situé sur une hauteur au nord de la ville, avait alors un aspect triste et sombre, quoiqu'il vînt d'être tout récemment rebâti par le prédécesseur de Jean de Vienne ; mais Jean de Munzigen ne résidant pas à Porrentruy, n'avait cherché à faire de son château qu'une forteresse et non un palais. Ses successeurs le rebâtirent plusieurs fois encore, les uns pour l'embellir, d'autres pour le défigurer, ceux-ci pour le fortifier ; et enfin l'un d'eux fit réparer un bâtiment particulier, pour y recevoir une princesse étrangère, qui était venue le visiter. La tradition nous apprend que ce prélat fut aussi grand admirateur de cette princesse Christine, qu'un certain cardinal, qui avait aimé et scandalisé Christine de Suède, qui donna cependant la préférence à son écuyer Monaldeschi.

Mais au temps de Jean de Vienne, qui n'était pas moins galant que ses successeurs, il n'y avait pas au château de bâtimens particuliers pour les femmes ; on était là comme dans les autres châteaux ou dans l'arche de Noë ; on n'y entendait pas malice, et l'on disait, comme ce roi d'Angleterre lorsqu'il institua l'ordre de la jarretière : Honni soit qui mal y pense.

Ce qu'il y a de plus remarquable au château de Porrentruy, et ce qui a survécu aux évêques et à leurs palais de mauvais goût, ce sont les constructions solides des anciens Rauraques ou des Romains, qui avaient déjà choisi cette position pour y bâtir un fort que dominait la Tour-Réfousse. Cette tour avait alors près de trois cents

pieds de hauteur; et sa porte, percée à près de quarante pieds du sol, la mettait à l'abri d'une surprise, comme ses murs épais la garantissaient de la sape. Aussi fut-elle appelée avec raison Tour de Refuge.

Près de là était un puits profond, taillé dans le roc, et de vastes caves, sur lesquelles, pendant près de seize siècles, on éleva et détruisit successivement les divers bâtimens du château.

Le chemin qui conduisait à cette résidence épiscopale, était rapide et étroit, et les magistrats de Porrentruy le gravissaient lentement et en silence. Le maître-bourgeois, homme franc et loyal, se sentait obligé de défendre les droits et les intérêts que la ville lui avaient confiés; mais il craignait d'aborder le prince, qui ne respectait pas même le curé à la tête de son clergé. Il savait que certains nobles ne voyaient pas avec plaisir les privilèges dont jouissaient les bourgeois, et ces nobles faisaient partie de la suite du prince; l'un était grand-écuyer, l'autre chambellan, celui-ci grand-veneur, celui-là grand-maréchal, et vingt autres avaient également des titres bien sonores, bien lucratifs surtout, et payés par le peuple. Mais cette fière noblesse, qui méprisait tant les vilains et les manans, portait livrée et servait de valets à un prince-évêque, et cette circonstance semblait augmenter son insolence envers les bourgeois.

Une seule chose pouvait un peu paralyser l'influence des grands dignitaires de la principauté, c'est qu'ils étaient presque tous allemands, et que Jean de Vienne détestait l'allemand plus que le péché mortel. Aussi, pour ne pas entendre à sa cour ce langage qu'il ne comprenait pas, il avait amené avec lui une nuée de français, qui n'avaient rien à faire chez eux, et tout à espérer avec un maître comme le leur. En arrivant au château, le prélat bour-

guignon fit maison nette : tous les vieux serviteurs, qui avaient malheureusement négligé d'apprendre une autre langue que celle de leur père, furent aussitôt renvoyés et remplacés par des provençaux, des bourguignons et autres gens dépendans ou non dépendans de la maison de Vienne, la très-noble.

Il avait amené jusqu'à son fou Valter, qui était fils du fou de son père et cousin de celui de Jean de Vienne, amiral de France. L'emploi de fou était bien plus important à une cour de prince, que celui de conseiller alors et maintenant, parce que les fous disent la vérité à leurs maîtres, tandis que les conseillers la cachent, pour ne pas perdre leur place, qui est ordinairement plus lucrative que celle de fou.

Jean de Vienne avait aussi avec lui son astrologue Beauvoir, qui lui annonçait la pluie ou le beau temps, quand les astres paresseux ne lui présageaient rien d'autre ; mais l'évêque ne pouvait pas plus se passer de lui que de son fou, et surtout d'un malin petit page, qui était joli et mignon à croquer. Seulement les courtisans, qui ne parlaient au prince que chapeau bas et les yeux en-dessous, comme des voleurs devant un juge instructeur, trouvaient très-mauvais que ce page fût familier avec l'évêque, comme une petite maîtresse avec un grand seigneur, comme une servante de curé avec son vicaire, et comme beaucoup d'autres personnes admises dans l'intimité, après certaines petites conventions et concessions réciproques. Mais Jean de Vienne aimait mieux son page Louis, qu'il avait formé, et amené de France, que ses nobles officiers allemands, qu'il avait trouvés tout façonnés en arrivant dans ses états.

Le seul qu'il trouvait à son gré, était Jean, baron d'Asuel, qu'il avait connu en France, où le chevalier avait

appris le français, mieux que la noblesse de l'Évêché, qui, depuis sa fondation jusqu'à sa destruction, n'en sut jamais parler dix mots correctement.

Le prince étant arrivé dans son appartement, bien sombre et bien triste, congédia sa suite, excepté Jean, d'Asuel, et appela son valet de chambre.

— Ote mes bottes, Bertrand!

Et Bertrand défit toutes les pièces de l'armure de l'évêque, et ôta ses bottes.

— Va me chercher un verre d'eau, Louis!

Et le page revint avec un flacon de vin.

— Que diable me donnes-tu là? ce n'est pas de l'eau.

— Non, monseigneur; il n'y a qu'un puits au château, dans lequel le domestique que vous avez chassé a jeté la chaîne, et celui que vous avez amené de France pour le remplacer, a jeté le valet après la chaîne; de sorte qu'en attendant qu'on les retire du puits, qui est aussi profond que la montagne, j'ai été dans la cave, qui est aussi grande que la cour du château, et si pleine de vin que je ne savais où choisir.

— Quelle sotte ville, où l'on manque d'eau, dit le prince, sans penser au valet noyé.

— Il y a beaucoup d'eau dans la ville, monseigneur, mais ici la cave vaut mieux que la fontaine.

— Donne donc, tu as peut-être raison....... Et l'évêque vuida le flacon en deux coups, sans même se servir du vase que lui présentait le page.

— Il n'est pas mauvais, pour du vin d'Allemagne ou d'Alsace; mais j'aime mieux notre Bourgogne, il ne sent pas l'allemand.

— Monseigneur, voici la députation de la ville qui vient prêter serment......

— Dis-lui que je suis las, que je n'ai pas le temps au-

jourd'hui.... Les sottes gens! ils ne me laisseraient aucun repos, si je n'y mettais ordre..... Et le curé, avec sa voix nasillarde et son discours allemand! .....

— C'était du latin, interrompit l'ecclésiastique auquel la harangue avait été adressée.

— Eh bien! du latin si vous voulez, père Anselme; je n'y ai rien compris, il avait l'accent allemand...... Ah! sire d'Asuel, vous devez connaître toutes les jeunes filles d'ici; quelle était cette jolie enfant vêtue de noir, que j'ai aperçue au coin de la rue, à côté d'un vieil aveugle?

Le sire d'Asuel fit un geste que nous lui verrons faire très-souvent et répondit: C'est Alix de Rocour, et le vieillard est son grand-père Imier, seigneur de Rocour.

— Elle est presqu'aussi belle que la fille du seigneur de Telsperg.

— Vous voulez parler de la belle Spenderine? [2]

— C'est donc là son surnom. Ma foi elle mérite bien le nom de belle et de très-belle. La petite friponne nous a retenus, ce matin, une heure de plus que je n'avais projeté.

— Dites trois heures, monseigneur; nous étions à cheval à cinq heures, et vous étiez encore à table à huit.

— C'est possible, mais elle parle si bien français, dans ce pays où l'on entend que de l'allemand, que je n'avais pas le temps long.

— Permettez-moi de vous faire observer, monseigneur, que depuis le village de Soyhières, jusqu'à la Bourgogne, on ne parle que français, excepté quelques familles allemandes qui se sont établies dans le pays.

— Je ne m'en serais pas douté..... Ecoutez donc, sire d'Asuel, voici mes grands officiers qui reviennent; y en a-t-il un seul français?.... Ne se croit-on pas à une cour d'Allemagne? Quelle fureur de parler cette langue mau-

dite jusqu'à notre porte.... Entrez, entrez, messires chevaliers.... Je suis charmé d'avoir tant de puissans barons à mon service, mais je vous prie, à l'avenir, de parler français à ma cour.

A ces mots, la haute domesticité du prince-évêque s'inclina avec respect, en signe d'acquiescement à cet ordre, que plusieurs de ces messieurs ne comprenaient pas...... Mais le maître avait parlé..... chez eux ils commandaient et étaient obéis de même.

— Monseigneur, dit alors le grand-veneur, demain les paysans seront rassemblés, et tout sera prêt pour la chasse.

— Vous ne nous mènerez pas trop loin.

— A une lieue d'ici, sur la route que vous venez de parcourir; j'ai déjà désigné le lieu où l'on dînera.

— Mais monseigneur, interrompit le chapelain, c'est demain que vous recevrez la députation de la ville et que vos sujets prêteront serment.

— C'est égal, père Anselme, nous aurons le temps de faire tout cela.

---

supplice ou le cri du guet de nuit qui crie : au feu ! C'est que la cloche ne sonnait jamais que pour présager le malheur, soit pour un incendie, soit pour un malfaiteur qui avait déjà le pied sur l'échelle fatale.

Dans ce moment la cloche était silencieuse, mais à tort ; car, si elle avait eu le don de prophétie, elle aurait dû sonner à faire trembler la tour. Les jours d'incendie et de sang étaient arrivés, et les bourgeois de Porrentruy ne tremblaient que pour leurs franchises..... Omalheureux intérêt de localité, combien tu as toujours été fatal à ce pauvre pays !

Mais que pouvait faire le peuple, auquel l'empereur et le pape avait envoyé un prince, comme, en 1814, la Sainte-Alliance lui envoya un gouverneur, et comme plus tard elle livra le pays à des maîtres orgueilleux et avides, qui en le dévorant affectaient de le dédaigner.

C'était comme cela du temps de Jean de Vienne; il trouvait tout mauvais dans ses nouveaux états, et au lieu d'améliorer leur sort, que fit-il ? Nous le verrons bientôt, comme nous voyons ce qu'on a fait de nous depuis 1814 jusqu'à 1830.

— Lisez, relisez bien nos titres, disait-on au maître-bourgeois, placé au milieu d'un groupe nombreux de ses administrés : — Ne cédez rien de nos libertés.....

— Et surtout ne nous vendez pas pour un emploi au château.... ! cria un jeune homme impertinent.

Je vous jure cependant qu'il donnait un bon avis.

Nos bourgeois des temps modernes oublièrent d'en faire autant à l'époque du congrès de Vienne, mais je crois que les députés d'alors, nommés je ne sais par qui, se croyaient trop grands seigneurs pour se montrer sur la place publique et écouter la voix du peuple. C'était pourtant comme sous Jean de Vienne, le pays craignait de

perdre ses franchises. En 1366, les députés les connaissaient au moins, tandis que dans notre siècle de lumières, les grands feignirent de ne pas savoir où elles étaient, et pour plaire aux maîtres, qui avaient des emplois à donner, ils négligèrent de les chercher. Le peuple aurait pu les trouver, mais on ne le consulta pas; il était plus facile de le vendre....

([5]) —Non, mes enfans; je ne trahirai pas votre confiance, répondait le maître-bourgeois; devrais-je être enfermé dix ans dans la Tour-Réfousse; je ne céderai pas au prince le moindre de nos privilèges. Demain ils seront tous sanctionnés, où vous ne m'aurez plus pour vous gouverner.

On serra la main du courageux magistrat, qui ne la retira pas avec dédain, et chacun retourna à ses occupations.

— Ces sots bourgeois ne viendront pas, disait Jean de Vienne, le lendemain de son arrivée et avant même qu'il fît bien jour. Ils me feront manquer une belle journée de chasse. Allons, Louis, envoie un domestique pour prévenir ces gens, que je les attends..... Quelle maudite contrainte, d'être obligé de rester à la disposition de ces manans. Ils paieront cher leur insolence... Ne devraient-ils pas être ici depuis long-temps pour recevoir mes ordres...... Ah! les voici enfin.....

—Monseigneur, les bourgeois de cette ville, dont nous sommes les députés et les magistrats, nous ont chargé de venir vous présenter leurs hommages respectueux et de vous prêter le serment de fidélité, ainsi que les us et coutumes du pays le prescrivent; lorsque vous aurez confirmé, par un effet de votre gracieuse bonté, les franchises dont jouit cette ville, depuis que l'empereur Rodolphe l'en a gratifiée, l'an du Messie 1283. Ces privilèges

sont renfermés dans ces titres originaux, que je vais avoir l'honneur de vous présenter, afin que vous puissiez les lire, comme l'ont fait vos très-vénérés prédécesseurs.....

— Me prenez-vous pour un clerc? interrompit l'évêque, que cette exorde mettait en colère. Donnez ces vieilles peaux noircies à notre chapelain, il lira cela un autre jour.

— Monseigneur, je me suis engagé par serment à conserver ces précieux documens, sans jamais m'en désaisir, et, si vous vous voulez me le permettre, je les lirai moi-même.

— Assez, assez; ce sera pour une autre fois; prêtez-vîte serment : j'ai hâte de partir.....

— Nous ne pouvons et ne devons prêter serment de fidélité à un nouveau souverain, qu'après qu'il a reconnu et confirmé nos franchises.

— Par Dieu! vous êtes bien audacieux d'oser me prescrire ce que je dois faire. Nos sujets de Lauffon, Delémont et autres lieux ont tous fait serment sans tant de difficultés. N'imitez pas ceux de Bâle, qui ont empiété sur mes prérogatives.... Ils s'en repentiront.

Pendant cette discussion, père Anselme faisait dresser un espèce d'autel, allumer deux cierges de chaque côté d'un crucifix et ouvrait un livre d'évangile; tandis que la salle se remplissait des dignitaires de l'évêché, des grands chanoines, des officiers du prince, de nobles, de chevaliers, enfin de tous ces mêmes hommes qui étaient arrivés avec Jean de Vienne et de ceux qui habitaient la ville ou les châteaux voisins. Ils étaient tous en habits de chasse, ainsi que leur maître, et leur regard méprisant daignait à peine s'abaisser sur le vieux maître-bourgeois et ses conseillers; mais lorsqu'ils l'entendirent résister à la volonté du prince, leur mépris fit place à la colère, et la

situation des députés devint inquiétante. Le maître-bourgeois seul conservait une contenance ferme, mais ses conseillers, la tête baissée et le regard en dessous, osaient à peine respirer.

L'évêque jusque là était resté assis, mais voyant la résistance qu'on lui opposait, il se leva brusquement, s'approcha de l'autel et s'écria : — Jean Choullat, maître-bourgeois, et vous, députés de Porrentruy, je vous ordonne, pour la dernière fois, de prêter foi et hommage à votre souverain.

— Nous sommes prêts, monseigneur, voilà les actes qui contiennent nos franchises, vous n'avez pas voulu en prendre connaissance ; mais je prends tous ces nobles chevaliers à témoins, que vous n'avez pas refusé de les garantir. Dans la pleine conviction de votre loyauté et de votre justice, je vais, en mon nom et en celui de ceux que je représente, vous prêter foi et hommage, suivant les coutumes du pays.

Le vieillard s'avança vers l'autel, mit une main sur le livre ouvert, fit le serment prescrit d'une voix ferme, et se tournant vers les conseillers, il les invita à l'imiter.

— Allez, allez, dit le prince, je vous tiens quittes de cette cérémonie ; Jean Choullat a fait serment pour toute la ville...... Vous avez là un entêté personnage ; allons, faites place, laissez-moi passer... ; écoutez..! nos chiens aboient, nos chevaux hennissent ; vous m'avez fait perdre une heure en contestations inutiles....... Pardieu! je ne veux pas de vos privilèges, je n'en ai que faire.....

—Vous nous les laissez donc ? interrompit Jean Choullat.

— Oui, je te les laisse, avocat du diable! Et le prince sortit de la salle, monta à cheval, traversa la ville avec toute sa suite, et le tourbillon de poussière se rétablit derrière lui sur la même route qu'il avait parcourue la veille.

CHAPITRE III.

L'ÉVÊCHÉ DE BALE AU 14e SIÈCLE.

Malédiction à qui cherche par ses écrits à faire regretter l'ancien régime féodal.

Course de Bâle à Bienne.

L'évêché de Bâle est le pays connu autrefois sous le nom de Rauracie; il était beaucoup plus considérable dans les anciens temps, que la contrée qui porte ce nom. Les premiers évêques qui le gouvernèrent, furent d'abord de simples pasteurs, plus occupés de leurs troupeaux que du soin d'acquérir des honneurs et des richesses; mais les empereurs d'Allemagne ayant donné la puissance temporelle aux évêques de Rome, en échange d'autres usurpations, s'avisèrent aussi d'enrichir les évêques de Bâle. Ceux-ci ayant une fois goûté du fruit défendu, s'empressèrent d'en cueillir le plus qu'il leur fut possible, à l'imitation des papes, qui, de simples évêques de Rome, devenus *par la grâce du Saint-Empire* souverains temporels, s'ingérèrent à leur tour de créer des souverains *par la grâce de Dieu*, en disposant du sceptre de l'Allemagne selon leur bon plaisir et leur intérêt personnel, comme autrefois les empereurs avaient disposé de la tiare pontificale.

Ainsi va la roue de la fortune, qui tourna bien favorablement pour les évêques de Bâle, pendant plusieurs siècles : c'était à qui leur donnerait le plus. Tel empereur leur faisait bâtir une belle cathédrale, l'ornait de dons magnifiques et se faisait canoniser en action de grâces ; un autre donnait des seigneuries, des châteaux, des revenus en tout genre et ne devenait pas saint, parce qu'il s'était brouillé avec l'évêque et le pape. L'évêque se brouillait ensuite avec le pape, se raccommodait avec l'empereur pour piller la riche abbaye de Moutier-Grand-Val, dont il réunissait les vastes possessions à la mense épiscopale ; en expiation de ce méfait, pour lequel il avait été excommunié, il fondait le couvent de Saint-Alban, qui ne lui coûtait presque rien, parce qu'il y faisait contribuer les seigneurs qui avaient pillé avec lui.

Quand la puissance de l'Evêché fut devenue redoutable, des comtes, des barons, des nobles, qui n'étaient pas assez forts pour se dévorer les uns les autres, se mettaient sous la protection de l'église, en donnant ou vendant leurs comtés, baronnies et seigneuries à l'évêché de Bâle et les reprenaient en même temps en fief, pour en jouir comme auparavant ; sauf à fournir certaines redevances si cela leur convenait, parce que le bon plaisir était toujours une des restrictions mentales de l'époque

L'Evêché s'agrandissait ainsi d'année en année, de siècle en siècle ; mais il eut aussi son déclin, auquel Jean de Vienne ne fut pas étranger.

Ce pays était beaucoup plus couvert de bois qu'il ne l'est maintenant : telle campagne riante, telle verte prairie, tel gras pâturage, n'était alors qu'une sombre forêt. La population décimée de temps à autre par les guerres, la famine et la peste, se ressentait de ces affreux fléaux.

La peste, qui ravagea presque toute l'Europe au quatorzième siècle, avait aussi atteint l'évêché de Bâle et dépeuplé des villages entiers. Un tremblement de terre épouvantable avait, un peu plus tard, renversé presque toutes les églises et les châteaux ; l'histoire ne dit rien des maisons de paysans, parce que l'histoire des temps anciens ne parle guère du peuple. Mais les grands, qui savent toujours tirer parti de la misère, profitèrent de la mort de leurs vassaux, pour s'approprier leur mince fortune; et à force d'ajouter un pied à un autre pied de terre, un petit baron devint comte en peu de temps, un pauvre couvent se changea en riche abbaye, et les moines vendirent encore des bénédictions pour ne pas laisser décroître la prospérité des monastères. Les églises se relevèrent les premières, les châteaux se redressèrent sur leurs bases de roc, et les châtelains montèrent à cheval pour piller les passans et les voyageurs.

Le prince-évêque, au milieu de ce chaos, avait bien du mal de se tirer d'affaire. C'était alors Jean de Munzingen, prédécesseur de Jean de Vienne et successeur de plusieurs prélats dilapidateurs, qui avaient vendu, aliéné et hypothéqué les possessions de l'Evêché, suivant que leur caprice, leur luxe ou leurs maîtresses l'avaient exigé. Mais Jean Senn de Munzigen était un brave homme, qui, pendant plus de trente ans qu'il gouverna l'Evêché, ne chercha qu'à rétablir sa prospérité.

Cela n'empêchait pas la noblesse turbulente de se quereller, de se piller réciproquement et de voler les voyageurs; cela ne détournait pas les moines d'arrondir le territoire de leur couvent, en intentant des procès à leurs voisins, en falsifiant des actes, qu'eux seuls savaient écrire, en extorquant aux moribonds quelque pièce de terre qu'ils auraient laissée à leurs enfans, s'il n'avait pas

fallu la donner aux prêtres pour être inhumés en terre sainte.

([6]) Que l'on ne me dise pas que tout cela est faux ; car je prendrai aussitôt de gros manuscrits venant d'une riche abbaye, et je vous répondrai : ouvrez telle et telle page, elles sont écrites par un moine qui se faisait presque gloire des friponneries de ses confrères.

Une autre classe d'hommes cherchaient aussi à augmenter leur bien-être : c'étaient les habitans des villes. Les bourgeois de Bâle, depuis long-temps, ne dépendaient plus guère de la puissance temporelle de leur évêque ; ils lui arrachèrent d'abord des franchises, puis ils lui en achetèrent d'autres, et comme ils ont toujours eu l'esprit de commerce, ils finirent par lui en revendre.

Les bourgeois des autres villes ne voulurent pas rester en arrière ; pour un service rendu, mais qu'il fallait prouver ne pas être une servitude, ils obtinrent un privilège ; quelques évêques, par bonté d'âme, et c'était rare, leur en donnèrent aussi quelques-uns ; et comme ces villes passaient de temps en temps en d'autres mains, pour quelques centaines de marcs d'argent, dont les évêques avaient toujours besoin ; il arriva que ceux qui avaient prêté l'argent, eurent envie de garder le gage, qui valait beaucoup mieux, et flattèrent les bourgeois par des concessions, qui ne leur coûtaient guère, pour se les attacher et les engager à prendre leur défense en temps et lieux.

Porrentruy, Delémont, Lauffon furent de ce nombre, mais Bienne crut pouvoir mieux faire : cette ville, qu'un évêque avait escamotée aux comtes de Neuchâtel, ses cousins, et dont l'empereur avait sanctionné l'usurpation, par un décret appuyé de lances et d'épées, avait encore de mauvais voisins à Neuchâtel et à Nidau, dont les com-

tes, ennemis des bourgeois, vexaient ceux de Bienne en toutes occasions.

Les Bernois depuis long-temps avaient aussi l'œil sur Bienne; déjà, en 1308, ils avaient fait un traité avec cette ville, qu'ils convoitaient; et Bienne, séparée de l'Evêché par le Jura, éloignée des secours qu'elle aurait pu demander à son souverain, contracta une nouvelle alliance avec ses voisins de Berne, sans en prévenir l'évêque. Ce manque de formalité lui coûta cher: Jean Senn de Munzigen ferma les yeux là-dessus, il était vieux, pacifique et sa famille était bourgeoise de Bienne; mais nous verrons ce qu'en pensa Jean de Vienne.

Après les prêtres, les nobles et les bourgeois, ou les hommes libres des villes; la quatrième classe, qui composait la population de l'Evêché, était celle des paysans ou des serfs, que la noblesse appelait vilains, manans, comme en revanche nous appelons maintenant nos chiens marquis ou barons. Ces paysans formaient non-seulement la quatrième caste, mais encore la majorité de la population; car on n'oserait confondre avec le peuple, ces hommes de tous les pays, qu'entretenait la noblesse dans ses châteaux forts, pour faire la chasse aux hommes, comme elle nourrissait des faucons et autres oiseaux de proie, pour faire la chasse aux lièvres et aux perdrix. Le peuple avait honte de ces gens-là, quoiqu'ils fussent les bons amis de leurs souverains.

Tout ce qui n'était pas noble, prêtre ou bourgeois, était donc serf ou esclave. Peu-à-peu les villages obtinrent aussi des franchises, à-peu-près de la même manière que les villes; mais elles étaient plus rares et moins considérables; car au quatorzième siècle presque tous les paysans de l'Evêché dépendaient du prince-évêque, des couvens ou des seigneurs qui gouvernaient leurs vassaux

d'après leur bon plaisir, dans les états qu'ils recevaient par la grâce de Dieu et de l'empire.

Après que le seigneur avait tiré de ses vassaux le plus de travail possible, en les excitant à la persévérance à coups de bâton, venait ensuite le clergé qui réclamait les dîmes pour son entretien et celui de ses gouvernantes. Souvent aussi tel village payait la dîme au prince, à un ou deux couvens, au curé et enfin travaillait toute l'année pour son seigneur particulier. Il y avait, à la vérité, un certain ordre dans tout cela ; mais il était calculé de telle sorte, que, lorsque les paysans avaient payé toutes leurs redevances, il ne leur restait exactement que le strict nécessaire. Encore fallait-il qu'il ne survînt pas de guerre, ou de mauvaises années, que les sangliers, animaux sacrés, ne ravageassent pas leurs récoltes ; car alors la famine arrivait, la gueule béante pour le pauvre, tandis que les moines et les nobles ne connaissaient jamais la misère.

C'était là le bon vieux temps, vu du plus mauvais côté, j'en conviens ; mais les choses marchaient ainsi, excepté lorsque quelque signe heureux du firmament se trouvait exactement en contact avec la naissance d'un souverain. Alors, lorsque l'enfant était arrivé à l'âge de majorité, si l'exemple et l'habitude ne pervertissaient pas les bonnes dispositions que les astres lui avait laissées en passant, s'il était le premier-né de sa famille, si la guerre ne le faisait pas mourir trop jeune, enfin si après bien d'autres risques encore, il parvenait à vivre quelque temps en repos dans son château fort, et que, du haut de ses tours, il voulût bien jeter un regard de pitié sur ses vassaux ; alors ces bonnes gens respiraient un peu, leurs champs produisaient de meilleures récoltes, leurs maisons deve-

naient plus propres, la misère fuyait en cachant sa figure hideuse ; et tout cela, parce que le seigneur avait discontinué le régime de la terreur et du bâton. Il n'avait pas besoin de faire abattre les funestes piliers qu'on voyait près de chaque château : lorsque rien ne balançait entre les solives qui les réunissaient, ils n'épouvantaient plus que les malfaiteurs.

Qu'on ne reproche pas aux peuples d'alors leur esclavage! Si le cri de liberté s'est fait entendre chez leurs voisins de la Suisse, c'est que les premiers Suisses n'avaient jamais eu la tête aussi courbée sous le joug de l'oppression féodale; c'est qu'ils n'étaient pas nés serfs comme le paysan rauracien du moyen âge, qui naissait, vivait et mourait esclave. Combien n'a-t-il pas fallu de siècles pour abolir la servitude? Et encore, le nord de l'Europe, sans parler des colonies, n'en offre-t-il pas de tristes restes?

Qui aurait appris au peuple de l'évêché de Bâle, qu'il y avait des hommes plus libres que lui? Etaient-ce les prêtres, les seuls hommes qui auraient dû en être instruits? Non, l'ignorance et la superstition ont toujours trop été à leur convenance. Etait-ce la noblesse? Mais c'était elle qui rivait les fers du peuple. Etait-ce le prince-évêque? Le prince-évêque était un noble et un prêtre. Etaient-ce les voyageurs, les étrangers? Mais il y avait à peine des chemins tracés dans ce pays, et les étrangers qui y pénétraient, étaient des soldats ennemis.

On n'instruit et ne persuade pas le peuple avec le fer et le feu; on le soumet, on l'asservit, et celui de l'Evêché était asservi aux prêtres, à la noblesse et enfin à son souverain, qui insensiblement cherchait à asservir la noblesse et le clergé, et qui, lorsqu'il eut réussi, fut à son

tour, non pas asservi, mais réduit à néant par le peuple, et encore par le peuple des campagnes, les serfs du moyen âge. Mais je n'écris pas l'histoire de la révolution de 1792, qui porta aussi ses fruits dans l'évêché de Bâle; je reviens à Jean de Vienne.

CHAPITRE IV.

LA PIERRE PERCÉE.

> Faites passer celui-ci par les piques !
> Attachez celui-là à un arbre !
> Arquebusez les tous devant moi !
> LES PATENOTRES DU CONNÉTABLE
> DE MONTMORENCY.

A deux lieues de Porrentruy, au-dessus du village de Cornol, s'élève une montagne d'une hauteur moyenne, comparativement au Jura, dont elle forme le dernier revers. Ses flancs sont garnis de sombres sapins, qui laissent à peine pénétrer les rayons du soleil ; mais à son sommet on trouve un plateau dégarni de bois, d'où la vue peut s'étendre jusqu'à la Forêt-Noire, que le Rhin sépare de l'Alsace, et jusqu'aux Vosges, qui séparent l'Alsace de la Lorraine. Plus près, l'on découvre presque tout le pays d'Ajoie, la ville et le château de Porrentruy, les ruines d'Asuel, de Pleujouse et un grand nombre de villages.

Jadis, les Romains, conduits par Jules César, avaient choisi cette position pour y placer un camp et y construire une tour d'observation correspondant avec d'autres forteresses, ayant la même destination, qu'ils avaient bâties le

long du Jura et surtout dans les Vosges. C'étaient les télégraphes des anciens : des feux, allumés sur le haut de ces tours, annonçaient l'approche de ces hordes de barbares, que le nord vomissait, comme ces nuages de sauterelles que certains vents d'Afrique jettent sur la terre d'Egypte pour la dévorer.

Depuis long-temps les Romains avaient abandonné la tour ou le camp du Mont-Terrible; depuis long-temps leurs immenses possessions avaient été la proie des barbares et il ne restait plus de leur ouvrage que quelques pans de murs à l'angle le plus élevé du plateau, quelques restes de fossés taillés dans le roc, quelques traces de remparts, le tout ruiné par les peuples du nord, par le temps et par de prétendus antiquaires qui vont arracher, retourner et briser jusqu'à la dernière pierre, croyant que chaque coup de bêche doit ramener à la surface de la terre, des poignées de monnaie romaine pour satisfaire leur avidité.

Le jour où Jean de Vienne avait quitté Porrentruy pour aller à la chasse, on voyait sur le haut de la montagne que je viens de décrire, trois hommes assis sur un fragment de mur du château des Romains. L'un d'eux avait une hache sur laquelle il s'appuyait, et quelques pièces de bois fraichement coupées faisaient penser que c'était un bucheron. Il était d'une taille moyenne; ses épaules larges et carrées annonçaient la force, mais sa corpulence et la lenteur de ses mouvemens indiquaient aussi un penchant à la paresse. Il avait la tête couverte d'un bonnet de laine brune, une chemise de toile grossière à larges manches serrées autour du poignet lui tenait lieu de gilet et d'habit; ses culottes de même étoffe que sa chemise étaient également fort larges et plissées sous les genoux; ses jambes étaient nues et il portait à

ses pieds de gros souliers de cuir avec d'épaisses semelles de bois. C'était le costume ordinaire des paysans de l'Evêché, excepté qu'en hiver ils mettaient des bas d'étoffe de laine cousue ou roulée autour des jambes et une veste à larges pans, garnie de gros boutons de bois.

Le second personnage, vêtu comme le premier, était grand et maigre; mais ses manières brusques indiquaient l'agilité et en même temps la force. Son œil noir se fixait avec inquiétude sur un bosquet de sapins, où, en regardant avec attention, on pouvait apercevoir un objet, de couleur sombre, pendu à un arbre.

Le troisième individu était un jeune garçon, n'ayant ni bonnet, ni souliers; mais il portait une ceinture formée d'une corde neuve, dans laquelle il avait passé six ou sept longues flèches.

— Frantz! dit l'homme à la hache, en s'adressant au jeune garçon, va voir au bout de ce plateau si personne ne monte le chemin. Il me semble qu'on entend le son des cors se rapprocher d'ici.

— On te prendrait pour un voleur, répondit son maigre compagnon, tu trembles au moindre bruit.

— Tu devrais bien savoir, maitre Nicolas, pour qui je tremble : ne serais-tu pas pendu avant moi, si un garde-de-chasse ou quelqu'autre valet de Monseigneur arrivait ici, ou tout au moins nous recevrions quelques coups de bâton, s'ils n'avaient pas le nez assez fin pour sentir ce qu'il y a là.... Et il indiquait de la main l'objet noir caché dans les sapins.

— S'il n'en venait qu'un ou deux, reprit Nicolas, ce serait chose à voir; ma vie vaut bien celle d'un autre.

— Tu te laisserais prendre comme la première fois, et tu n'en serais plus quitte pour la prison ou tu mourrais

de faim. Je ne sais, mais ce lieu ne me plait pas, on dit qu'il était habité par des payens.

— Invoque donc Saint-Jacques, ton patron, pour qu'il te donne du courage.....

— Voici quelqu'un.... Ecoute !....

— C'est Frantz qui revient.

— Non, ce n'est pas sa marche.... Sauve-toi, c'est le grand veneur.

— Halte, halte! s'écria un cavalier, qui arrivait sur la hauteur, au moment où les deux hommes se levaient pour fuir, et ils retombèrent assis sur le mur, pâles comme la mort.

— Que faites-vous ici? coquins! dit le maître des chasses du Prince-évêque.

— Mais, Monseigneur, nous étions fatigués.... nous nous reposions.

— Vous vous reposiez, paresseux! pendant que vos camarades sont tous occupés à battre les montagnes. Allons! en route, rejoignez les vite; point de réplique. Ah! c'est toi, maître Nicolas!.... Il y a ici autre chose que de la paresse : Voyons, avoue ta faute? tu sais ce qui t'attend, si je dis un mot.

— Grâce, Monseigneur, grâce pour le pauvre Nicolas, s'écria Gros-Jacques en se jettant aux pieds du chevalier; grâce! il a six enfans et sa femme est bien malade...

— Raison de plus pour qu'il soit puni, s'il a osé risquer sa vie pour nous voler un chevreuil.

Le pauvre Nicolas était pâle et muet : il voyait arriver plusieurs gardes-chasses avec des chiens, et ces animaux s'élancèrent tous en hurlant vers le sapin fatal.

— Qu'est-ce que cela veut dire, s'écria le grand veneur en faisant avancer son cheval dans le bois...... Ah! malheureux! ils ont tué un sanglier.... Gardes! saisissez maître Nicolas!

Mais Nicolas avait disparu pendant qu'on découvrait un beau sanglier, dont le flanc avait été percé d'une flèche. Gros-Jacques seul restait à genoux près du vieux mur, le dos courbé, les mains jointes, les larmes aux yeux, poussant des soupirs de désespoir. Il n'avait pas eu la force de fuir comme son compagnon, le braconnier; il était trop gras, trop pesant, trop mal-adroit pour sortir de ce mauvais pas; mais il priait Saint-Jacques son patron; il invoquait toutes les saintes vierges de sa connaissance, depuis celle d'Einsiedlen, jusqu'à celle que son curé avait placée dans un gros chêne, tout près de sa maison, et à laquelle il avait toujours ôté son bonnet en passant.

Le grand veneur était un homme dur et sévère, lorsqu'il s'agissait de la chasse : tuer une pièce de gibier, qu'il n'avait pas désignée, c'était assassiner un criminel avant que le juge n'eût prononcé sa sentence, c'était le ravir au bourreau, et le grand veneur était jaloux de la prérogative de tuer du gibier. Cependant il y en avait, Dieu et les paysans seuls savaient combien : Dieu, parce qu'il sait tout, et les paysans, parce qu'ils les comptaient par centaines de têtes sur leurs champs, dans leurs prairies et jusque dans leurs jardins. Si vous ne voulez pas me croire, demandez-le au premier vieillard que vous rencontrerez dans l'Evêché, il en saura encore quelque chose.... Le bon vieux temps a été de longue durée dans les états de nos princes-évêques !

— Quel chemin a pris Nicolas! dit le grand-veneur à Gros-Jacques.

— Grâce, monseigneur, je n'ai rien fait, je n'ai rien vu....

— Où s'est sauvé Nicolas ? chien de pleureur ?

— Je n'ai rien vu, monseigneur....

— Pendez-le par les pieds à cet arbre, et faites du feu dessous.....

Les gardes-chasses saisirent le malheureux Jacques, et lui lièrent les pieds.

— Je veux tout dire, monseigneur, mais ne me pendez pas, je suis innocent; Nicolas s'est sauvé du côté des rochers, qui sont là, à gauche.... C'est lui qui a achevé le sanglier....

— Tu mens, misérable, le sanglier n'a qu'un seul coup de flèche, et Nicolas seul peut l'avoir tué ainsi.

— Mais, monseigneur, il le croyait sans doute blessé, car il venait droit sur moi; et je mourais de peur, lorsque la bête noire est tombée là, tout près de ce sapin, où vous l'avez trouvée.

— C'est faux encore, car mes chiens ont rencontré du sang à plus de deux cents pas d'ici, et c'est ce qui vous a fait découvrir.

— Deux cents pas, cela se peut bien; c'est justement à cause des chiens.... pour que les chiens ne le dévorent pas que nous l'avons pendu à cet arbre.

— Tu mens pour la troisième fois; puisque j'avais donné l'ordre de porter, près de la Pierre-percée, tout le gibier qu'on tuerait ou qu'on trouverait mort dans les bois. Vous avez voulu voler le sanglier, et tu payeras pour ton camarade..... Détachez lui les jambes et menez-le au prince.

— Grâce, monseigneur, pensez à ma femme, à mes enfans, j'en ai cinq tout petits.... Oh! ne me conduisez pas là bas, il me fera pendre; on dit qu'il est méchant...

— Tais-toi, mauvaise langue; il te fera bien de l'honneur s'il ordonne qu'on t'accroche à une branche d'arbre. En route, chasseurs, il est inutile de poursuivre Nicolas; il a la main sûre, et pourrait nous envoyer quelques flèches.

Après une heure de marche, et après avoir traversé le village de Courgenay, où les enfans couraient pour voir Gros-Jacques, conduit comme un malfaiteur, par cinq gardes-chasses; le grand veneur et ses satellites arrivèrent dans un bois de vieux chênes, où l'évêque et sa suite étaient occupés à dîner.

On avait construit une espèce de table avec des pierres et du gazon, sous un grand tilleul, appelé l'arbre de la justice; parce qu'en effet on y tenait tous les ans, au mois de mai, des plaids ou cours de justice. Près de là, on voyait et voit encore une grande pierre de huit à dix pieds carrés, dressée sur sa base la plus épaisse.

Ce bloc de rocher est percé dans le milieu d'une ouverture ronde, qui paraît être l'ouvrage de la nature. Plusieurs auteurs ont pensé que c'était un monument élevé par les Romains, après la bataille où Jules-César défit Arioviste; mais je crois plutôt que cette dalle est un reste d'autel celtique ou des anciens Rauraciens. Sa position au-milieu d'un bois de chênes, l'usage d'y rendre la justice, et les pratiques superstitieuses dont elle est l'objet semblent confirmer cette supposition.

Quoiqu'il en soit, Jean de Vienne et sa suite ne pensaient nullement à cette pierre, au commencement de leur repas champêtre. Quatre à cinq cents paysans groupés autour d'eux, les regardaient manger des mets savoureux, et boire les vins d'Alsace et de Bourgogne; quant à eux, épuisés des fatigues de la journée, ils rongeaient un morceau de pain noir durci dans leur poche, n'ayant pas même une goutte d'eau pour l'humecter.

Les chiens aussi avaient faim et soif, mais des valets officieux leur donnaient du pain blanc trempé dans de l'eau ou dans du lait; leurs maîtres les caressaient, les

flattaient, leur jetaient des os ou quelqu'autre morceau pris sur la table. Les chevaux étaient traités avec les mêmes soins que les chiens ; ils étaient parqués dans des champs de jeune blé, qu'ils pâturaient en attendant que les paysans revinssent avec du fourrage qu'on leur faisait porter à plus d'une lieue de distance. Mais le prince en avait le droit, et personne ne pensait que cela fût mal : c'était une corvée, une redevance, comme tant d'autres qui ont subsisté jusqu'à nos jours.

Ainsi contrastaient la prodigalité de la noblesse et la misère du peuple ! A côté des convives étaient étalés des monceaux de gibier, qui auraient suffi pour nourrir une armée pendant plusieurs jours ; mais cette viande n'était pas faite pour des vilains : le prince la partageait à ses grands officiers, à toute sa noblesse ; ceux-ci à leurs valets, ceux-là à leurs parens et le reste....... on le donnait peut-être aux pauvres paysans qui avaient chassé tout le jour et qui nourrissaient le gibier toute l'année ? Oh non ! ç'eût été une profanation : on le vendait au marché, et l'argent qu'on en retirait servait encore à régaler la noblesse. Cet usage existait dans l'Evêché, avant Jean de Vienne, et il s'y est perpétué jusqu'en 1792....

— Ah ! voici notre grand-veneur, s'écria le prince ; faites place au grand-veneur..... Louis, donne-lui un gobelet......., à votre santé, maître chasseur ! Quelle belle fête vous m'avez procurée ! quelle chasse heureuse, et sans le moindre accident.

— Je crois, monseigneur, qu'il y a eu deux ou trois hommes de tués et quelques blessés, parmi lesquels était votre cuisinier, qu'on a fait porter au château.

— On a bien fait ; ce pauvre Ferréol est un homme si précieux dans un pays où l'on n'a qu'une cuisine allemande.

— Et les paysans, qu'en a-t-on fait! demanda un courtisan mal élevé?

— On les a laissés dans le bois, cela ne nous regarde pas; mais il y a eu un tout autre accident, poursuivit le grand-veneur : j'ai trouvé un sanglier tué par des braconniers; un de ces coquins m'a échappé, mais voilà son compagnon qu'on amène.

— Des braconniers dans mes états! s'écria le prince en colère; faites-le approcher, il faut faire un exemple.

Jacques lié et garrotté comme un assassin, traversa, le cœur gros et les larmes aux yeux, la foule des paysans, qui le regardaient la bouche béante, et parut enfin devant l'évêque irrité.

— Qui t'a donné l'audace de tuer un sanglier, misérable manant?

Gros-Jacques ne pût répondre; ses jambes tremblaient, ses dents claquaient, tout son corps frémissait....

— Réponds donc à monseigneur, lui dit un de ses gardes, allons, ouvre la bouche!

Gros-Jacques ouvrit la bouche, mais il n'en sortait aucun son; il se tordait, s'agitait, roulait des yeux égarés et rien de plus.

— Il a des coliques, dit le médecin du prince, voyez comme il souffre....

— Des coliques! s'écrièrent une dixaine de voix; passez-le à la Pierre-percée!...... A la Pierre-percée! A la Pierre-percée! et tous les joyeux convives de crier à la Pierre-percée.....

— Que veut dire ce vacarme et cette Pierre-percée?

— C'est que la grosse pierre qui est dresssée là, est un spécifique contre la colique : il suffit que le malade passe par le trou qu'il y a au milieu, pour être guéri à jamais de son mal.

— Passez-le donc à la Pierre-percée ! (7)

Et vingt valets officieux traînaient, portaient, tiraillaient Gros-Jacques près de la pierre miraculeuse, l'élevaient sur leurs bras, lui poussaient la tête et les épaules dans l'ouverture de la pierre polie par le frottement; mais quand la moitié du corps tendit du côté où était la table du prince, il n'y eut plus possibilité de faire passer le ventre, il était trop gros.

Le malheureux Jacques criait, pleurait, gémissait, le tout fort inutilement: le prince souriait, les nobles riaient, les valets hurlaient et les paysans les imitaient, tant l'exemple est contagieux.

Enfin les bourreaux de Gros-Jacques, à force de pousser d'un côté et de tirer de l'autre, réussirent à le faire passer à travers la Pierre-percée, et crièrent au miracle, Gros-Jacques est guéri! Gros-Jacques est guéri.....!

La chose paraissait ainsi: Gros-Jacques était appuyé au pied de la pierre et ne criait plus, ne tremblait plus, ne s'agitait plus; seulement il coula tout doucement à terre et ne souffla plus.....

— Allons-nous en, dit Jean de Vienne, le dîner est fini.....

Et chacun monta à cheval et s'en alla.

Quand tous furent loin, même les paysans, une jeune femme et cinq enfans s'approchèrent en tremblant de la Pierre-percée; la pauvre femme prit sur ses genoux la tête de Gros-Jacques qu'elle mouilla de ses larmes, tandis que les enfans criaient et se roulaient par terre de désespoir.

Au même instant, Nicolas le braconnier parut avec son fils; ils apportaient de l'eau froide, qu'ils versèrent sur la tête de Jacques; ils lui soufflèrent dans la bouche et Jacques fit un soupir; ils renouvelèrent leurs soins, et Jacques soupira encore. Enfin, une heure, une grande

heure après, ils le crurent assez revenu à la vie, pour risquer de le transporter chez lui. La nuit était close et Gros-Jacques rentra dans sa chaumière, sans être apperçu de ses voisins; seulement un homme vêtu de noir en sortait au même instant, et ces bonnes gens eurent peur.

— Ne craignez rien, mes amis, dit une voix douce; donnez au malade ce que vous trouverez sur la table, et s'il a encore besoin de quelque chose, venez trouver le médecin du prince.

Il y avait sur la table une petite phiole, un pot de bon bouillon et vingt grosses pièces d'argent. Un jour Jacques, rencontrant le médecin, voulut lui en rendre la moitié; mais le digne docteur, au lieu de reprendre ses largesses, força Gros-Jacques à en accepter de nouvelles. Il payait ainsi l'imprudence qu'il avait commise, en plaisantant sur les coliques.

Le lendemain le prince et sa suite avaient oublié Gros-Jacques, qui n'était ni clerc ni noble, et ne valait par conséquent pas la peine qu'on s'occupât de lui.

Les annales de l'évêché fourmillent de traits semblables, et je pourrais vous narrer maint épisode, mainte anecdote curieuse, qui dorment enfouis dans la poussière; mais ces disgressions m'entraîneraient trop loin de mon sujet : je me suis proposé d'écrire l'histoire de Jean de Vienne et rien de plus; si le lecteur à la patience de la lire jusqu'au bout, j'espère qu'il trouvera, dans la vie du prélat bourguignon, de quoi s'édifier et sur l'excellence des gouvernemens féodaux et sur la bonne foi des apologistes de cet absurde régime.

CHAPITRE V.

LISE LA SORCIÈRE.

> Allons sur l'avenir consulter la Sybille.
> CASIMIR DELAVIGNE.
> Dites à présent, messieurs, ce qu'il y a pour votre service.
> GŒTHE. FAUST.

Peu de jours après l'arrivée de Jean de Vienne, dans son château de Porrentruy, les députés de la ville de Bienne se présentèrent pour prêter leur serment de fidélité; mais l'évêque refusa de les recevoir, parce qu'ils ne lui apportaient pas l'acte de renonciation au traité d'alliance qu'ils avaient contracté avec Berne.

Les Biennois tinrent ferme, Jean de Vienne se fâcha; et grande était sa colère contre ces marchands, contre ces allemands, qui osaient résister à sa volonté. Il s'était déjà brouillé de la même manière avec sa ville de Bâle, qui, pendant des temps de misère et de calamité, avait usurpé une partie de l'autorité de l'évêque, Jean de Munsigen, en établissant des corporations, des péages, des lois nouvelles, en admettant des villages à sa com-

bourgeoisie et en commettant plusieurs autres infractions à l'autorité souveraine.

Mais Bâle était une ville puissante, qui pouvait aussi montrer de la mauvaise humeur, et Jean de Vienne essaya de la dompter par la diplomatie, comme on bloque une forteresse qu'on ne peut prendre d'assaut.

L'empereur se prêta volontiers à la demande du prince : il ordonna d'abord à la ville de Bâle de se soumettre au bon plaisir de son évêque ; mais ces entêtés bourgeois n'écoutèrent pas Charles IV, parce qu'il n'avait pas le loisir de venir les visiter, comme Rodolphe de Habsbourg. Il se vit donc réduit à nommer une commission pour examiner cette affaire : les commissaires étaient les évêques de Spire et de Strasbourg, qui n'aimaient pas les bourgeois ; les prélats ne pouvant se faire obéir, usèrent d'un procédé devenu bien commun depuis : ils firent des protocoles.

Pendant que la diplomatie tenait un de ses ennemis en échec, Jean de Vienne se préparait à en attaquer un autre. C'était Bienne, qui, pour se soustraire aux vexations des comtes de Nidau et de Neuchâtel, avait demandé l'appui de voisins puissans, qui pouvaient la secourir bien plus efficacement que son prince. Mais ce dernier n'entendait pas raillerie sur le châpitre des alliances. (8) Un soir il dit à un de ses hommes d'armes un mot, que celui-ci alla redire aux grands vassaux de l'évêché, qui le répétèrent aux arrières vassaux ; et il arriva que le lendemain tous les sujets en état de porter les armes se trouvèrent en mouvement, sans trop savoir pourquoi. Bienne seule et son voisinage paraissaient jouir de la plus parfaite tranquillité ; quand je dis : *son voisinage,* je me trompe ; car les nobles comtes de Nidau ne sommeillaient pas et il règnait dans leur manoir, une activité qui faisait présager quelque sinistre événement.

Le village de Cornol, au pied du Mont-Terrible, était le lieu de rassemblement d'une partie des troupes du prince. Jacques avait mis un habit de laine grossière sur sa chemise de toile; sa femme remplissait un petit sac de pain d'avoine, d'un morceau de lard cru et de quelques fruits qui sentaient un peu le verjus, alors il n'y en avait guère d'autres dans l'Evêché. La bonne femme pleurait, et Gros-Jacques laissait tomber quelques larmes sur le fer d'une lourde hallebarde, qu'il s'occupait à nettoyer.

Devant la porte de la chaumière étaient dressés plusieurs paysans, parmi lesquels on distinguait Nicolas et son fils Frantz, appuyés chacun sur des arcs de six pieds de longueur; sur leurs épaules on voyait pendre une centaine de longues flèches renfermées dans des écorces de tilleul, qui tenaient lieu de carquois. Nicolas était un excellent archer, aussi avait-on fermé les yeux sur sa dernière équipée, et accordé sa grâce, en faveur de son adresse.

Les paysans portaient des piques, des haches d'armes; d'autres, et c'était le plus grand nombre, étaient armés de hallebardes aux manches garnis de lames de fer et hérissés de clous, destinés à les garantir des coups de sabre. Chacun d'eux était aussi muni d'une petite provision de vivres, renfermés dans un sac de toile.

A côté de ces soldats, faits à la hâte, on en voyait dont l'allure était plus martiale : c'étaient les hommes d'armes du baron d'Asuel et de plusieurs grands officiers de l'évêque. Ils avaient aussi des vivres avec eux, et ce n'était pas du pain d'avoine ou du lard cru, mais bien des poules, des oies, des jambons et autres comestibles qu'ils avaient pris dans les villages; et tout cela sautait, ballotait, quand les chevaux trottaient; ce qui, joint au choc de leurs armures, fesait un bruit bien

réjouissant pour les hommes d'armes, et bien effrayant pour les pauvres villageois, qui les craignaient d'autant plus que ces gens-là se disaient leurs bons amis et leurs protecteurs. Cependant s'il y avait un paysan battu, une jeune fille insultée, une poule volée et autres gentillesses semblables, on disait : ce sont les œuvres de Jean Brisefer, ou de Raoul-le-diable, mais on le disait tout bas ; car si le seigneur du lieu l'avait appris, Dieu sait ce qui serait arrivé.

Du reste, c'étaient de bons soldats, se battant bien quand le pillage était certain ; se sauvant vite, quand les horions pleuvaient plus dru que des poules rôties. — Pourquoi auraient-ils fait autrement ? Ma foi, je n'en sais rien. — Et leur patrie, n'y pensaient-ils pas ? — Leur patrie ! mais sur dix soldats de cette espèce, il n'y en avait pas deux du même pays ; car ce qu'on appelait alors un état, n'était souvent qu'un tout petit morceau de terre, sur lequel était un rocher surmonté d'une tour, où il y avait un noble, qui gouvernait deux ou trois douzaines de pauvres diables, qu'on appelait des vilains, des manants. C'était là un pays du bon vieux temps, et l'Europe civilisée étant alors aussi grande que maintenant, et toute composée de souverainetés de ce genre, dont quelques centaines réunies formaient un empire, un royaume, une principauté, il y avait aussi un grand nombre de petits états, et il devait être difficile d'avoir de l'amour pour une patrie à laquelle on n'était attaché que par les liens de l'esclavage, qui ne permettaient d'en sortir que furtivement, comme des bêtes de travail qui s'échappent de leur étable.

Cependant il vint un temps où l'on pensa qu'on avait une patrie : ce fut lorsque les habitans de ces seigneuries particulières se réunirent par les liens du commerce et se

débarrassèrent des chaînes dont la noblesse et les prêtres les avaient chargés ; mais ce temps ne vint, pour l'évêché de Bâle, que bien long-temps après Jean de Vienne.

Ces bons soldats, que nous venons de voir dans le village de Cornol, au lieu de faire l'exercice, de marcher au pas, la tête droite, les bras pendans, de ne remuer les membres qu'au commandement ; ces soldats, dis-je, au lieu d'être des machines comme maintenant, étaient tous dispersés et en mouvement : les uns mangeaient, un plus grand nombre buvaient, beaucoup juraient, pas un ne priait, mais quelques-uns, et je crois qu'il y en avait six, étaient dressés devant une fenêtre bien étroite, garnie de papier huilé, bien jaune, bien sale, qui tenait lieu de vîtres ; et derrière ces vîtres de papier huilé, dont la moitié avait été enfoncée par une main pesante, on voyait une jolie jeune fille, qui riait en montrant ses belles dents blanches aux six hommes d'armes qui se pressaient près de l'étroite fenêtre, par laquelle aucun d'eux n'aurait pu passer.

Certes, celui qui avait fait bâtir cette maison, avait prévu le cas qui se présentait dans ce moment ; car dans tout ce bâtiment, il n'y avait pas une seule fenêtre plus large que celle derrière laquelle riait la jeune fille, et ce qui désespérait le plus les soldats, c'est qu'il n'y avait pas de porte, à moins qu'on ne donnât ce nom à une ouverture voûtée, qui était presque sous le toit, et de chaque côté de laquelle tendaient deux grosses pierres, servant à maintenir une échelle quand on voulait entrer ou sortir.

([9]) Vous direz peut-être que c'était une maison bien mal bâtie ; mais à tort, car si vous aviez été à la place de la jeune fille, vous auriez pensé tout le contraire ; et voilà justement pourquoi le seigneur de Cornol avait

fait construire, comme bien d'autres, une maison forte, de manière à ce que les hommes d'armes de ses riches voisins, car lui n'était qu'un damoiseau à côté de ces puissans barons, comme on dirait un chien basset à côté d'un dogue, ne pussent venir inquiéter sa femme, ses filles ou sa servante, et c'était justement cette dernière que les soldats avaient envie de voir d'un peu plus près qu'à travers les déchirures des vîtres de papier huilé.

Ces pauvres diables, pour se passer le temps, tenaient mille petits propos peu édifians, montraient de belles pièces d'argent, qu'ils ne voulaient donner qu'à bonne enseigne, et comme les jeunes filles d'alors étant curieuses comme elles le sont encore aujourd'hui, voilà que celle qui aidait à faire le ménage du sire de Cornol, s'approcha tout près de la fenêtre, pour voir une croix d'argent que lui offrait un beau grand garçon, en échange du bout de son petit doigt, qu'il voulait à peine toucher pour le comparer à celui de Sainte-Catherine, sa patrone, qu'il avait vue dans une belle chasse, sans pouvoir la voler.

Elle tendit donc, d'un peu loin, le petit doigt de la main gauche, tout en avançant la droite pour prendre la croix; mais le fripon allongea aussi le bras et s'empara de celui de la jeune fille, qu'il attira un peu rudement vers la fenêtre, espérant qu'elle serait assez large pour laisser passer la petite Catherine.

Elle rit d'abord, mais s'apercevant qu'il jouait bon jeu, elle cria un peu, ensuite plus fort, et à la fin ses cris devinrent tellement perçans, que tout-à-coup on entendit une porte s'ouvrir brusquement derrière elle; il en sortit un bras maigre et décharné, muni de cinq grands ongles crochus qui s'enfoncèrent tous ensemble dans la main du guerrier avantureux. Celui-ci tint ferme un instant, croyant que c'était la petite Catherine

qui lui jouait un tour de sa façon ; mais ses regards étant venus à se porter sur la grille, il fit un cri d'épouvante, retira sa main ensanglantée et se sauva à plus de trente pas de la maison...... Il avait vu Lise la sorcière.... !

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Jean de Vienne, qui arrivait avec sa suite.

Personne ne répondit : les cinq soldats qui restaient n'avaient rien vu. Jean de Vienne voulut voir, il avança la tête vers la fenêtre.

— Par sainte Ursule et ses onze mille vierges ! quelle est cette sorcière..... ?

— C'est la vieille Lise, répondit-on, c'est elle qui nous annonce le tonnerre ou la grêle, la pluie ou le beau temps ; elle nous a prédit la peste de 1310, le tremblement de terre de 1356, la mort de notre dernier curé.....

Jean de Vienne écoutait et ne répondait pas. Tout-à-coup il descendit de cheval et appella le seigneur de Cornol, qui faisait partie de sa suite ; on laissa glisser une échelle de la porte de la maison forte, l'évêque y monta ; et le maître du logis et le chapelain l'accompagnèrent.

Une demi-heure après, l'évêque avait redescendu l'échelle avec le seigneur de Cornol et l'aumônier ; il était remonté à cheval, avait fait signe à ses gens de le suivre, et tous s'étaient remis en route avec les hommes d'armes et les paysans.

Qu'avait-il été voir dans cette maison, aux fenêtres étroites ? Eh ! mais se faire dire la bonne aventure....... — C'était un prince évêque ! — c'est égal : croyez-vous que les princes soient moins superstitieux que les autres hommes ? N'avez-vous jamais entendu parler de ces grands génies qui s'effrayaient pour des bagatelles ?

Pourquoi Jean de Vienne n'aurait-il pas eu envie de

consulter Lise la sorcière, qui savait si bien prédire les grandes calamités?

Il est probable que les prédictions qu'ils avaient entendues à la maison forte, n'étaient pas d'une nature fort rassurante; car depuis Cornol à Delémont, pendant quatre bonnes lieues de marche, faites en six heures par de mauvais chemins de montagnes, Jean de Vienne ne desserra pas les dents, ne rit pas une seule fois des joyeux propos de ses chevaliers, et n'accorda pas même un regard au beau jeune page, qui conduisait une jolie jument blanche à côté de son maître.

Il était cependant bien beau le petit page, lorsque ses yeux bleus se fixaient sur le prélat, qui, dans ce moment, ne paraissait pas même remarquer sa présence. Comme sa taille était fine, comme sa toque de velours noir, ornée d'une plume blanche, faisait bien sur ses cheveux blonds, dont les longues boucles retombaient sur ses épaules! il était si joli, si mignon, que chacun disait: c'est dommage que ce ne soit pas une femme! Fi donc! une femme à la suite d'un évêque, y songez vous? Ne voyez-vous pas que c'est un page, comme Louis, son compagnon?

Certainement si vous aviez vu Louis à côté de l'autre damoiseau, vous n'auriez pas su auquel donner la préférence; à moins que la couleur n'eût déterminé votre choix. Louis avait le teint brun, les yeux et les cheveux noirs d'un provençal, tandis que je vous ai dit que l'autre page avait les yeux bleus, les cheveux blonds et le teint blanc d'un habitant du nord; il avait aussi, si je ne me trompe, une manière de parler français que Jean de Vienne détestait dans tout autre que dans son joli varlet; mais celui-ci avait la voix si douce, en parlant, son regard prenait une expression si tendre, qu'il eût été impossible au prélat de lui dire : je n'aime pas l'accent allemand (10).

CHAPITRE VI.

LES ROCHES DE MOUTIER.

Le chemin que vous suivez, constamment resserré entre ces rochers sourcilleux, n'a été conquis, à force de courage et d'industrie, que sur les débris des monts ou sur le lit du torrent.

RAOUL ROCHETTE.

Le rocher, au seul attouchement du saint-abbé, céda autant de place qu'il en fallait pour rendre le chemin aisé et facile.

P. VOISARD. *Histoire de l'Evêché de Bâle.*

Jean de Vienne arriva à Delémont sans avoir dit un seul mot; mais là il fallut parler et il le fit avec tant de mauvaise humeur, que ceux qui avaient oublié Lise la sorcière s'en ressouvinrent alors. Ce n'est pas que le prince ou quelqu'un d'autre en eût parlé; mais il était si grondeur, sa colère s'allumait pour si peu de chose, qu'on soupçonnait qu'il n'avait rien entendu de bon à Cornol.

Toutefois, ces pensées se dissipèrent un peu en buvant le vin des bourgeois de Delémont; en parcourant la ville, ce qui était bientôt fait; en examinant ses maisons de bois, qui étaient alors à la mode, les maisons ayant leurs modes comme les habits; en jetant un coup-d'œil sur le

château tout nouvellement rebâti, après avoir été abattu lors du tremblement de terre prédit par Lise la sorcière ; et en regardant la belle vallée de Delémont. Dans cette vallée, on voyait beaucoup de villages, plusieurs maisons fortes, dont les plus rapprochées étaient celles de Courroux, avec leurs fossés marécageux ; près de là étaient aussi des ruines de bains romains, qu'on nivelle de plus en plus de nos jours, pour en faire un mauvais pré ; on apercevait également bien d'autres châteaux et surtout les restes de ceux du Vorbourg, qui auraient été au nombre de quatre, si les Huns n'avaient pas rasé le premier, d'autres barbares le second, tandis que les deux autres venaient d'être détruits par le tremblement de terre, qui avait rendu un si grand service aux peuples de l'Evêché, en secouant de dessus les rochers et les montagnes, tous ces nids d'oiseaux de proie ; mais les ruines du Vorbourg dominaient encore toute la campagne, comme la tour de l'église de Delémont dominait la ville ; et je crois que les gens d'armes de Jean de Vienne étaient perchés comme des cigognes sur le haut de cette tour, pour mieux voir la vallée de Delémont, ses villages, ses châteaux et les belles montagnes qui encadrent le tableau et en faisait, il y a bien long-temps, un beau lac, comme celui que Jean de Vienne et sa suite allaient voir.

Le lendemain, quand le prince eut dormi, si toutefois on dort quand on médite une mauvaise action, il fit rassembler son armée, qui se trouva considérablement augmentée, au dire de quelques-uns de ses officiers ; mais lui cherchait une certaine bannière parmi toutes celles qu'il y avait là, et il ne la pouvait trouver. Il voyait celle des Münch de Münchberg, Münchenstein et Landskron, avec un moine mendiant au milieu, celle des barons d'Asuel avec deux tours et un lièvre passant ; celle des comtes de

Thierstein, à la biche rouge; celle du seigneur de Falkenstein surmontée d'un faucon; celle du sire de Delsberg, qui était son maréchal-de-camp; il en apercevait encore bien d'autres; mais celle de la ville de Bâle, il ne la pouvait trouver. Les Bâlois n'avaient pas envoyé leur contingent, et Jean de Vienne, qui savait bien pourquoi, fronçait ses sourcils, tordait ses moustaches noires, maugréait entre ses dents, en passant en revue sa petite armée, qu'il avait ramassée à la sourdine, comme dit la chronique.

Où allait-il avec ces gens là? Il ne leur en avait pas dit un mot, si ce n'est à quatre ou cinq nobles barons, qui se frottaient les mains de plaisir, en pensant qu'ils battraient des coquins de paysans, des misérables bourgeois, qui osaient méconnaître le bon plaisir de leur maître. Mais ces marchands, ces hommes de rien, parce qu'ils n'étaient pas nobles, avaient des voisins avec lesquels ils étaient combourgeois. Vous verrez ce que c'était que les combourgeoisies d'alors, et si les souverains absolus avaient raison de s'opposer à ces sortes d'affiliations, quand même ce n'étaient pas des carbonaris, des jésuites ou des negros.

L'évêque, las de chercher ou d'attendre ses hommes de Bâle, qui pensaient autrement que la noblesse, se mit en route, passa par le village de Courrendlin, sans trouver un baillif et des gens ivres pour lui barrer le passage, comme cela s'est vu en 1830; mais c'est que l'évêque ne parlait jamais de liberté; aussi, en traversant le village, il ne vit qu'une vingtaine de misérables maisons de bois, couvertes de paille et sur lesquelles croissait de la mousse ou de l'herbe, s'il ne survenait pas de guerre pour les brûler. Car je crois que nos ancêtres bâtissaient toujours en bois et en paille, à cause de la singulière

disposition qu'avaient alors les soldats, à se chauffer au feu clair des maisons construites avec des matériaux peu coûteux, mais très-combustibles. C'était aussi à cause des gens de guerre qu'on voyait des portes sous le toit des maisons fortes, et que les châteaux de l'époque n'étaient autre chose que quatre grandes murailles jetées sur un rocher ou au milieu d'un marais, où les grenouilles coassaient à loisir.

Jean de Vienne, le pasteur en chef de l'évêché de Bâle, menait son troupeau favori, ses chères ouailles, comme en procession, entre ces terribles rochers de Moutier-Grandval, qu'on appelle de belles horreurs, mais qu'un rusé moine sculpta de la sorte, pour épouvanter ceux qui auraient envie de troubler sa paisible abbaye. Sept cents ans après, c'est-à-dire sous Jean de Vienne, il n'était pas facile à trois hommes de marcher de front dans ce formidable défilé, et Saint-Germain aurait été fort utile pour toucher, une seconde fois, ces rochers et les écarter tout juste ce qu'il fallait pour rendre le chemin plus praticable. ([11])

Notez bien que ce n'est pas moi qui ai vu faire ce prodige; il y a si long-temps qu'il est arrivé que les anglais, qui voyagent dans le pays pour en contempler les beautés, n'hésitent pas à attribuer l'événement au déluge ou à l'une de ces puissantes catastrophes qui, dans les premiers âges, ont changé la face de notre globe; mais le fait, tel que je vous le rapporte, mérite bien plus de confiance, puisque je l'emprunte au récit d'un moine de Moutier, qui vivait et écrivait peu de temps après St.-Germain, et dont la véracité est d'autant plus incontestable, que la chronique assure qu'il est peu d'historiens de ce temps là qui aient écrit avec autant de précision, de clarté et de goût.

Après cela, doutez encore du miracle, et dites que le rocher, qu'on voit près de la route, ne s'est pas amolli sous le saint qui s'y reposait, pendant qu'il exécutait ses sublimes attouchemens. Et puis, ne voit-on pas encore aujourd'hui les bonnes gens venir se frotter les genoux en cet endroit, pour se préserver, je crois, de la lèpre?

D'ailleurs, ce saint fut martyrisé par un duc d'Alsace, qui voulait reprendre à l'abbé une partie des biens temporels que son père lui avait donnés de trop. Si vous voulez à cet égard de plus amples détails, jetez en passant un coup-d'œil dans l'église de Courrendlin, vous y verrez Aldaric ou Caticus, duc d'Alsace, coiffé d'un turban, ordonnant à un vaurien de turc d'abattre la tête de Saint-Germain et de percer son prieur Randoald d'un coup de lance; cela se passait le 21 février de l'an 670.

Dans la partie étroite des gorges de Moutier, si bien décrite dans la course de Bâle à Bienne, Jean de Vienne s'avisa de placer un poste militaire, dans le but d'assurer sa retraite; car cet évêque était un homme prudent, quoiqu'en disent certains historiens, qui prétendent qu'il ne rêvait que combats, depuis qu'il avait si noblement aidé un sien ami à rosser les allemands du Brisgau, alors qu'il n'était encore que chevalier-chanoine à Metz.

Comme il passait, tête levée, sur quatre poutres jetées sur la Birse, qui coulait à travers le chemin, il aperçut une caverne, qu'on prendrait pour l'ouvrage de la nature, si Saint-Germain n'avait passé par là : c'était l'hermitage où ce saint allait méditer à l'abri des soucis du cloître. C'est là qu'en temps de guerre on établissait un poste d'une vingtaine d'hommes, qui, dans cette position avantageuse, étaient en état de défendre le passage de la Birse, lorsque l'ennemi avait rompu le pont.

Jean de Vienne, après avoir laissé des soldats dans la

caverne, sortit bientôt des défilés, passa près de l'abbaye de Moutier, dont il n'eut pas le temps de visiter les caves bien garnies, traversa les gorges de Court, dont les chroniques ont oublié de nous dire si elles ne s'étaient pas ouvertes un beau jour d'été, pour donner passage aux voyageurs qui se rendaient de l'abbaye de Moutier au couvent de Saint-Imier.

L'évêque, toujours chevauchant, toujours trottant, arriva enfin dans une belle prairie, arrosée par les eaux de la Birse. Dans cet endroit, l'eau coulait si claire, si transparente, qu'on y voyait les truites nager par centaines. Aussi le carême était-il plus facile à observer que maintenant; mais ces hérétiques, ces damnés d'anglais, se sont tant amusés à pêcher dans la rivière, que les habitans de la prévôté de Moutier ont été obligés d'embrasser la réforme, faute de poisson pour se nourrir pendant le carême.

En traversant la prairie dont nous parlons, Jean de Vienne avait la tête tournée vers son page aux yeux bleus, et lui disait je ne sais plus quoi, lorsque tout-à-coup son cheval, bardé de fer, vint à tomber dans un fossé qu'il voulait sauter, et entraîna dans sa culbute l'évêque qui eut soin de se relever bien vîte. Ce n'était pas la première chûte que faisait le prélat: on sait que les évêques sont sujets à tomber aussi bien que les autres hommes; s'étant donc relevé en jurant, le prélat bourguignon demanda quel était le village dont les manants avaient osé creuser le fossé dans lequel son cheval venait de choir.

— C'est Malleray, monseigneur, dit le châtelain du lieu, qui descendait de son manoir avec ses gens d'armes.

— Malédiction! dit l'évêque, sorcière du diable! aurais tu dit vrai....?

En ce moment il se rappelait la maison forte de Cornol et des prédictions de la vieille Lise.

A quelque distance de là, Jean de Vienne arriva face à face contre un rocher, au pied duquel la Birse sort en serpentant, tournoyant entre des pierres couvertes de mousse bien verte. Or, ce rocher en face de l'évêque, avait une ouverture comme une grande porte de château, et sans laquelle, le diable, lui-même, n'aurait pu aller plus loin; mais sans qu'il y ait rien de diabolique qui se rattache à cette porte, ni aucun miracle qui lui soit attribué, c'était tout simplement une invention de la nature dont les romains s'étaient servi pour y faire passer la route d'Aventicum à Augusta-Rauracorum, et qui, dans le but de rappeler le travail qu'ils avaient fait pour élargir et établir le chemin, y avaient mis une inscription en grosses lettres, pour que les passans la lisent. Les voyageurs essayent encore souvent de la déchiffrer, quoique sur dix il n'y en ait pas un qui la lise de la même manière que les autres. Aussi me garderai-je bien de vous dire de quelle manière je l'ai lue et essayé de la traduire; car cette inscription est en latin, comme celles que l'on fait actuellement, en pareil cas, afin que personne ne puisse dire ce que cela signifie, à moins qu'on ait été neuf ans dans un collége de jésuites, pour y apprendre le latin...... Mais bienheureux celui qui n'y a appris que cette langue....

L'évêque voyant ce passage et non les caractères romains, parce qu'il détestait les inscriptions et tout ce qui tenait au latin, pensa que puisqu'il y avait une porte, il fallait y bâtir un château, qui serait la clef de ses états du côté de Berne, en supposant que par la suite il perdît une trentaine de villages et quelques villes qu'il avait de l'autre côté de ce défilé. Il dit donc à un de ses officiers :

Allez chercher des paysans dans le Val-de-Tavanne, que vous voyez là, et faites leur creuser les fossés que je vais tracer ici; ensuite ils élèveront des murs de pierre, de terre ou de bois, comme le terrain et les circonstances le permettront, et ils en feront un fort d'ici à mardi ([12]).

On était alors au samedi. L'officier salua le maître, prit avec lui une troupe de ces bons soldats de tous les pays et se mit à parcourir les villages en criant : Les corvées pour monseigneur le prince évêque! Les corvées de monseigneur! comme on aurait crié alors dans les rues : de la sauce d'ail, de la purée chaude, des roinsols, du verjus! Chaque curé, en entendant parler de corvée, croyant que ses paroissiens n'étaient pas encore assez malheureux pour faire complètement leur purgatoire en cette vie, fit sonner la cloche de son église, et une ou deux heures après que Jean de Vienne eut traversé le passage de Pierre-Pertuis, il était de rechef occupé par plusieurs centaines de paysans, qui piochaient la terre, creusaient le roc, abattaient des sapins, suaient à grosses goutes, poussaient des cris étouffés tandis que les soldats les battaient pour faire avancer l'ouvrage, qui allait d'un tel train, que s'il eût continué de la sorte, sans être interrompu, comme nous le verrons bientôt, on aurait vu surgir une nouvelle tour de Babel.

Pendant qu'on bâtissait le fort de Pierre-Port, l'évêque marchait toujours et arriva enfin au pied d'une montagne, qui était la dernière à traverser. Là il fit arrêter son armée, appela son neveu Jean de Nan et son ami Jean d'Asuel, et se mit à gravir la montagne. Quand il fut presqu'en haut, il descendit de cheval avec les deux chevaliers, se couvrit de son manteau, abaissa sur son casque d'acier poli un espèce de capuchon, qui tenait au manteau, et se plaça près d'un gros bloc de granit qu'un grand bouleversement de notre planète a sans doute lancé des

Alpes jusque sur la hauteur de Boujan, où il se trouve encore.

J'aurais bien à faire, si je voulais vous dire tout ce qu'on voyait depuis là ; car c'est un des beaux points de vue de la Suisse. Mais l'évêque bourguignon ne regarda pas les Alpes, qui brillaient, rougissaient et pâlissaient aux derniers rayons du soleil couchant ; il ne fit pas la moindre attention à ces campagnes riantes, à ces nombreux villages du Seeland, à ces lacs dans lesquels se miraient encore des villages, des villes et des châteaux, sur un fond noir, formé par le Jura, qui projetait sa grande ombre bien avant dans ces beaux bassins. Jean de Vienne ne remarqua rien de tout cela ; car il n'était pas admirateur des beautés de la nature, au moins de celles qu'on ne voyait que de loin : s'il avait vu d'un peu plus près les jolies habitantes de cette contrée, peut-être n'aurait-il pas été si indifférent.

Il n'était cependant pas oisif près du bloc de granit : il creusa d'abord, avec son poignard, sous le rocher et en tira trois petites boîtes contenant un peu de poussière noire ; en les ramassant une à une, sa figure s'épanouit. Il fit monter Jean d'Asuel sur le rocher, le fit coucher à plat ventre, lui tendit une des boîtes ouverte et un bout de corde allumée. Le chevalier avança la mèche sur la poudre qui prit feu subitement, en laissant une fumée blanchâtre, qui tourbillonna un instant et se dissipa.

Jean de Vienne tendait la tête au coin du bloc de granit, et fixait ses yeux noirs vers une haute tour bâtie presque dans le lac le plus rapproché et de l'autre côté de la ville de Bienne, dont les murs gris s'élevaient aussi au bord de l'eau.

Au bout de quelques minutes, le chevalier alluma une

seconde boîte et l'évêque regarda toujours vers la tour ; tout-à-coup une légère fumée parut sur le donjon, et l'évêque sourit. Il fit mettre le feu à la troisième boîte et on répondit au signal depuis le château de Nidau; car c'était Nidau qui avait cette haute tour, et dans ce manoir habitait un comte de la maison de Neuchâtel, qui détestait les Biennois, comme le jugement dernier, où il avait peur de paraître. C'était en bonne partie à cause de ce comte de Nidau et de sa famille que les habitans de Bienne avaient contracté un acte de combourgeoisie avec les Bernois, dont les états touchaient ceux des seigneurs de Nidau et le pays de Bienne; et c'était surtout à l'instigation de ce même comte que l'évêque arrivait à pas de loup, pour surprendre désagréablement ses gens de Bienne.

Lorsqu'il eût reconnu le signal dont on était convenu, Jean-de Vienne revint pour loger à Rondchatel, château appartenant alors à la famille de Senn de Munzigen et que l'évêque acheta et donna vers cette époque à son neveu Jean de Nan. Ses troupes formèrent alors un camp, et quoiqu'il fit un air froid d'automne, personne n'alluma de feu. C'était un peu triste pour passer la nuit qui précède la Toussaint, un samedi, jour de sabbat, où certainement les esprits étaient déjà en route pour se faire voir le lendemain.

Si vous aviez été là, au milieu de ces bois sombres, près de cette rivière de la Suse, qui se précipite de rocher en rocher, en faisant un bruit comme si elle descendait aux enfers, certes vous auriez vu faire plus d'un signe de croix, entendu maintes oraisons contre les revenans et plusieurs actes de contrition en cas de mort subite, causée par la vue d'un fantôme ou de quelqu'habitant de l'autre monde.

Il y avait, à la garde du camp, un certain paysan de

notre connaissance, qui était justement occupé à prier la Notre-Dame du chêne, située derrière sa maison, pendant qu'il se promenait la hallebarde sur l'épaule. Près de là, il y avait aussi plusieurs hommes d'armes qui sommeillaient en attendant leur tour de monter la garde. Gros-Jacques, en pensant aux trépassés, dont le jour approchait, aurait bien voulu être loin de cet avant-poste, où l'on ne voyait pas à dix pas devant soi, si ce n'est un vieux tronc d'arbre, tout pourri et qui reluisait comme s'il avait été frotté de phosphore. Il avait toujours l'œil sur ce morceau de bois, qui ressemblait assez à un fantôme blanc, lorsque tout-à-coup le blanc disparut et il ne vit plus qu'un objet noir qui s'avança vers lui. Pour le coup, le factionnaire eut peur et trembla presque aussi fort qu'auprès de la pierre percée; mais ce fut bien pis, lorsqu'il sentit une grosse main qui le prit par le bras, et entendit une voix qui cria: Qui vive!.... A ces mots Gros-Jacques se crut mort, et oubliant sa consigne, il se sauva vers l'endroit où il savait qu'était Nicolas le braconnier, mais il heurta du pied un des hommes d'armes qui composaient le poste, et le réveilla.

Ce fut une grêle de juremens et d'imprécations, qui auraient duré long-temps, si le fantôme ne se fût approché pour demander à parler à l'évêque. Gros-Jacques retourna à son poste, en faisant des excuses au soldat qu'il avait réveillé, disait-il, pour le prévenir de ce qui se passait, et continua de se promener avec sa hallebarde, pour rétablir la circulation de son sang, qui s'était arrêté dès le moment où l'homme noir s'était interposé entre le tronc d'arbre et lui.

Ce fantôme n'était rien autre qu'un écuyer du comte de Nidau, qui venait demander des ordres à Jean de Vienne, et lui communiquer certaines confidences qui ne

déplurent pas au Bourguignon. L'écuyer prit une bonne gorgée de vin, deux pièces d'argent que lui donna l'évêque, pour boire le lendemain si les choses allaient bien, et reprit le chemin de Nidau, en repassant près de Gros-Jacques, qui cette fois cria, qui vive, et n'eut presque plus peur.

CHAPITRE VII.

BIENNE BRULÉE.

Entendez-vous ces cris déchirants ?
Ce sont les plaintes des jeunes épouses
et les lamentations des mères.

DE LA MENNAIS.

Quand il fit jour, Jean de Vienne remit ses troupes en marche, s'arrêta près du sommet de la montagne, donna des ordres secrets à ses officiers, dont quelques-uns se placèrent en observation près du bloc de granit; prenant ensuite vingt chevaliers avec leurs hommes d'armes, il descendit la montagne, traversa le village de Boujean, et se présenta à la porte de Bienne, avec sa petite escorte, qui n'avait aucune apparence hostile. Le bourgeois qui était de garde, en apprenant que c'était le prince-évêque, ouvrit la grande porte, se tira un peu de côté, laissa tomber sa hallebarde sur le pavé, et se dressa de son mieux pour faire honneur à son souverain. Celui-ci, ravi d'une politesse à laquelle il ne s'attendait pas, lui jeta deux écus au soleil, que le factionnaire ramassa malgré sa consigne : ç'aurait été dommage de les laisser prendre par le premier venu!

L'évêque s'achemina au petit trot vers son château,

avec toute sa suite, pendant que quelques femmes le regardaient passer depuis leurs fenêtres. C'était un dimanche, jour de la Toussaint, comme je crois l'avoir déjà dit, et tous les habitans de Bienne étaient à l'église, écoutant le premier point d'un sermon sur le jugement dernier, que leur bon curé débitait en pleurant pour ses paroissiens, dont beaucoup dormaient.

Lorsque la messe et le premier point du sermon furent achevés, les bourgeois rentrèrent chez eux, et leurs femmes ou leurs filles, qui avaient vu arriver le prince, racontèrent la chose de vingt ou trente manières différentes. Les bourgeois firent ensuite des commentaires et des suppositions par centaines, sans tomber sur la vérité, parce qu'il n'était pas facile de deviner juste dans une affaire à la Jean de Vienne.

Les magistrats n'avaient pas bonne opinion de la brusque visite de leur prince : il avait si mal reçu leur députation à Porrentruy, et envoyé des messages si menaçans, pour leur faire renoncer à leur alliance avec Berne, qu'ils secouaient la tête quand leurs administrés venaient leur demander leur façon de penser sur l'arrivée de leur souverain.

([14]) Pendant ce temps tout était en mouvement dans la cuisine du château : poules, chapons, canards, veaux, moutons, puis bécasses, lièvres, ramiers, chevreuils, sangliers; toutes ces bêtes vivantes ou tuées venaient s'étaler et s'entasser sur de grandes tables ou sur le pavé de la cuisine. On entendait les sommeliers rôder dans les caves, sous la conduite du grand-échanson; on voyait les valets dresser de longues tables, d'après les ordres du grand-panetier, Jean d'Asuel; d'autres galopaient par la ville, de maison en maison, pour inviter toute la fleur de la bourgeoisie à venir dîner au château; et ces coquins

de valets oubliaient de marquer de sang les maisons où l'ange exterminateur ne devait pas toucher. Il est vrai qu'on n'avait pas tué d'agneau pascal, puisqu'on était à la veille du jour des Trépassés.

Les gros bourgeois de Bienne, qui avaient beaucoup de ressemblance à ceux de nos jours, en entendant parler d'un bon dîner avec de grands seigneurs, ne se firent pas prier deux fois. Ils laissèrent leurs choux et leur lard salé, pour ne pas encombrer inutilement leur estomac et faire tout l'honneur possible au festin de leur seigneur.

— Nous saurons certainement pourquoi il vient ici; se disaient-ils en montant au château; ce sera sans doute à table qu'il nous en parlera; s'il pouvait nous laisser nôtre bonne ligue avec Berne.....! Et ces braves gens arrivèrent avant que le repas fût servi.

Jean de Vienne et ses chevaliers leur firent l'accueil le plus amical; l'œil noir du prince brillait, étincelait de plaisir à l'arrivée de chaque nouveau convive. On se mit à table, et chaque invité eut à ses côtés un ou deux chevaliers, qui, par distraction sans doute, avaient laissé leurs poignards à leurs ceintures. Personne ne s'en formalisa: on avait faim et on mangea, on avait soif et on but, et Dieu sait comment à cette table de prince-évêque....! Le vin y coulait comme de l'eau, non pas sur la nappe, mais dans le gosier des convives et surtout des bourgeois, qui ne faisaient pas la petite bouche comme ces jolies demoiselles, bien sucrées, bien pincées, qui ne mangent qu'une papillote et ne boivent qu'une demi-goutte d'eau, pour prouver qu'elles appartiennent à la bonne société.

Quand le dîner avança vers la fin, et qu'on fut un peu las de boire, le prince se glissa doucement hors de la salle du festin; personne n'y prit garde, car la nuit ap-

prochait, et les valets avaient oublié, volontairement, d'apporter des flambeaux. Un moment après, une troupe de soldats entra; les chevaliers saisirent à la gorge leurs voisins les bourgeois et les remirent entre les mains des soldats, qui s'en emparèrent; de sorte qu'en moins de deux minutes, tous les principaux habitans de Bienne se trouvèrent enfermés dans la tour du château, où ils s'endormirent paisiblement, croyant qu'il ne s'agissait que d'une plaisanterie.

Pendant que cette scène de trahison se passait, l'armée entière de Jean de Vienne et les troupes de son allié, le comte de Nidau, entraient dans la ville par des portes opposées et s'avançaient vers l'église, où le curé achevait le second point de son sermon sur le jugement dernier. Il en était justement au moment où les damnés, tout rouges et noirs, viennent se ranger en bataille vis-à-vis des élus, lorsque les soldats pénétrèrent dans l'église, renversèrent le bedeau, qui se promenait gravement avec son manteau écarlate, et s'élancèrent comme des démons sur ces pauvres bourgeois, qui, croyant voir la réalisation de l'évènement que leur curé venait de leur décrire, ne firent pas la moindre résistance, et se laissèrent empoigner comme des moutons.

Le curé comprenant mieux ce tour d'évêque, agit avec plus de prudence: pendant que tout était en désordre dans l'église, il s'abaissa tout simplement dans sa chaire et disparut.

Voilà donc Bienne surprise par son prince-évêque et par le comte de Nidau, et envahie par plusieurs centaines de soldats, qui se mirent en devoir de visiter, bien à l'improviste, les boutiques des marchands, les caves des riches bourgeois et les cuisines de leurs femmes; bref, la ville fut traitée comme l'évêché tout entier le fut à une

époque plus récente; lorsque, pillé, ruiné, dévasté par les Russes, les Cosaques et les Autrichiens, ce pauvre pays fut trahi et vendu au plus offrant, par les gens même auxquels il avait eu l'imprudence de confier ses destinées.

Pendant que Jean de Vienne faisait préparer son dîner, un petit homme, qui n'était pas membre du conseil de Bienne, mais seulement un fin renard, se fit aussi menu que possible, se glissa sur les remparts, qu'il connaissait bien, plaça un bâton entre deux creneaux, y attacha une cordes, mit de gros gants de pelisse, et se laissa couler tout doucement dans le fossé, qui était à sec, car on ne croyait pas la ville en danger, au moment où elle fut si déloyalement surprise.

Cet homme sortit du fossé, se traînant dans les joncs qui y croissaient, gagna un petit sentier pratiqué entre des haies de jardin, s'approcha du premier village bernois, qui n'était pas loin, se fit fournir un bon cheval, et courut vers Berne avec la rapidité du vent.

C'est que le brave homme aimait bien sa bonne ville de Bienne, où il était né libre, et qu'il craignait beaucoup qu'elle ne perdît les franchises qu'elle avait acquises à grand'peine. Lorsque les Bernois eurent entendu le récit de ce messager, ils jurèrent, crièrent et coururent aux armes, comme on doit faire quand la liberté d'un pays est menacée. Les Biennois étaient leurs alliés, leurs combourgeois, leurs frères. — Aux armes donc! aux armes! s'écrièrent-ils, un despote maltraite nos frères, volons à leur secours!....

Tel est le langage que tinrent les Bernois d'alors, et si les peuples en agissaient toujours de même à l'égard de leurs frères, verrait-on tant d'infortunés, proscrits pour avoir voulu la liberté? Mais il y a un temps pour toutes

choses ; les peuples ont déjà beaucoup appris, chaque jour on les voit puiser des leçons à l'école de l'expérience, chaque jour mûrit des institutions nouvelles et voit croûler une pierre du vieil édifice social ; c'est en vain que les hommes rétrogrades cherchent à s'armer contre le progrès, il ne leur restera de leurs efforts que le désespoir de l'impuissance et la malédiction de leurs concitoyens.

Les Bernois étaient jaloux de la liberté de leur ville ; ils étaient aussi les bons amis des hommes libres des autres villes, mais à condition que ceux-ci fussent leurs combourgeois, qu'ils ne fissent qu'un avec eux. C'était une bonne politique ; en effet, il y avait des comtes et des barons qui ne voyaient pas de bon œil l'agrandissement de Berne, et qui auraient volontiers donné au diable l'âme de Berthold de Zæringen, qui avait eu la sottise de bâtir cette ville et de doter ses habitans de franchises trop précieuses pour des roturiers. Il est vrai que parmi les bourgeois il existait beaucoup de nobles ; mais ils se comportaient si bien et si bravement, que personne ne se serait douté qu'ils faisaient partie de cette caste décriée et corrompue.

Quelques patriciens se mirent donc à la tête des Bernois, pour aller au secours de Bienne, et quoique la plupart fussent à pied, ils allaient d'un grand train. Jean de Vienne, qui se méfiait de ses voisins, avait envoyé des cavaliers sur la route de Berne, pour savoir ce qui s'y passait ; vers le soir, les cavaliers revinrent lui apprendre qu'on apercevait, près du château d'Arberg, un bon nombre de soldats, et qu'une autre troupe arrivait également du côté de Soleure. Ce n'était pas trop rassurant pour l'évêque, qui, à l'exception des hommes du comte de Nidau, n'avait autour de lui que des gens ivres et fatigués ; il fit donc venir celui-ci et lui dit :

— Beau cousin, je crois qu'il ne fera pas bon rester ici cette nuit : les Bernois et les Soleurois sont en route pour venir nous jouer un mauvais tour. Mes gens sont ivres et peu disposés à se battre aujourd'hui ; j'ai envie de les mener de l'autre côté du lac, dans mon château de Schlossberg. Si l'ennemi vient là, il fera chaud pour lui : le terrain et les habitans de la Neuveville nous seront favorables ; d'ailleurs je ne me fie pas trop aux Biennois, malgré leur soumission apparente.

— Il y aurait un moyen, monseigneur, de les tenir en obéissance : nous avons des ôtages, et si un seul bourgeois bouge, vous savez ce qu'on fait des ôtages...... Et le comte riait en passant son doigt sur le hausse-col de son armure.

— J'aimerais mieux, répliqua l'évêque, être hors d'ici avec ces ivrognes ; je vous dis qu'il n'y fera pas bon, si ceux de Berne viennent par Nidau et Buren, et ceux de Soleure par Boujean. Je préfère la position du Schlossberg.

— Que ferez-vous donc de Bienne ?

— C'est là que gît la difficulté ; à moins que vous ne défendiez la ville pendant cette nuit, et demain, lorsque mes soldats seraient en état de se battre, j'accourrais de la Neuveville à votre secours.

— Mais si nous ne pouvons résister à l'ennemi, que faudra-t-il faire de Bienne et des ôtages.

Jean de Vienne regarda le comte, dont les yeux brillaient comme ceux d'un chat sauvage, se promena par la chambre en faisant sonner ses bottes de fer et ses grands éperons, regarda encore une fois le comte, qui se pinçait les lèvres et fronçait les sourcils........ et ne répondit rien.

— Encore une fois, demanda le comte, que faut-il

faire de Bienne et des Biennois, si je suis trop faible pour résister ce soir?

L'évêque jeta autour de lui un coup-d'œil, comme pour s'assurer qu'il n'y avait personne dans la salle, s'approcha du comte, lui dit deux ou trois mots à l'oreille, et s'amusa ensuite à jouer avec un gros chien, qui était son favori.

Le comte de Nidau ouvrit deux grands yeux gris, dont les prunelles parurent se dilater comme celles d'un lynx; ses lèvres s'entr'ouvirent, ses dents se serrèrent malgré lui, et il fit enfin un sourire, qui eût fait honneur à Satan lui-même.

— Il suffit, monseigneur, dit-il alors; je me charge de tout..... Ce sera superbe à voir...... les ours de Berne trouveront au moins le chemin.......... Quel cierge de Toussaint! et demain quel beau jour des Trépassés!..... Partez donc, monseigneur, je crois apercevoir l'ennemi.

Jean de Vienne sortit machinalement et à pas lents; il semblait regretter les paroles qu'il venait de prononcer; mais les Bernois arrivaient, la nuit approchait et il se mit en route avec ceux de ses hommes qui n'étaient pas en état de combattre et qui purent le suivre.

Lorsqu'il fut à une demi-lieue de distance, laissant derrière lui la ville et marchant la figure tournée vers le mont Chasseral, il crut apercevoir une lueur rouge qui passait sur la montagne, se réfléchissait dans le lac et disparaissait un moment, pour reparaître presque au même instant, mais plus vive, plus distincte. Les nuages prenaient aussi une teinte rougeâtre, comme au coucher du soleil; mais le soleil avait disparu depuis long-temps. Jean de Vienne avançait toujours, sans regarder ce qui se passait derrière lui; mais le page aux cheveux blonds

s'étant retourné, poussa un cri perçant, tout épouvanté de l'horrible spectacle qu'il avait sous les yeux.

— Monseigneur, s'écria-t-il, monseigneur! regardez donc, la ville brûle, la ville est en feu....

— Ce n'est rien, Albert; suis-moi seulement : c'est une grange que l'ennemi brûle sur son passage...

— Non pas, non pas; voyez, le feu est aux quatre coins de la ville; regardez comme des tourbillons de flammes s'échappent de la tour de l'église et des maisons...... Jésus Marie! quel incendie!

— Ce n'est rien, te dis-je; tu ne vois pas bien; nous sommes trop éloignés....

— O mon Dieu! écoutez..... écoutez quels cris épouvantables..... Qu'est-ce que cela veut dire?

— Mais c'est l'ennemi qui attaque nos gens; on se bat sans doute.

— N'irez-vous pas au secours du comte de Nidau?.... Entendez-vous, les cris redoublent, le feu augmente..... O monseigneur! envoyez ces soldats à Bienne, je vous en prie!...

— Le comte de Nidau est là, mon enfant; il a de braves gens avec lui, ne crains rien, il sait bien ce qu'il faut faire avec ces allemands; il les dirigera mieux que moi.

Tandis que Jean de Vienne parlait et regardait la ville en feu, on voyait sa figure pâlir et prendre une teinte livide, que la lueur de l'incendie rendait plus horrible encore. Le pauvre petit page n'osait plus lever les yeux sur lui; il regardait seulement l'évêque, dont la main avait lâché la bride de son cheval et s'agitait convulsivement sur le pommeau de sa selle de fer.

Les soldats chargés de butin, s'étaient aussi retournés, et leurs yeux hébêtés par l'ivresse, se fixaient machinalement vers l'incendie; mais comme cette scène n'avait

rien de nouveau pour eux, c'est à peine s'ils paraissaient y faire attention.

Il en était à peu près de même de quelques chevaliers groupés auprès de l'évêque; ils échangeaient entr'eux des regards interrogateurs, devinant ce qui se passait; car les cris qui venaient de Bienne, n'étaient point des cris de combat; on n'entendait point le choc des armes, mais seulement des plaintes et des gémissemens. Certes, si des bruits de guerre avaient frappé leurs oreilles, ils s'en seraient bien autrement émus; mais une ville qu'on brûlait, ses habitans qu'on égorgeait, n'étaient pas faits pour les inquiéter : c'était chose si commune alors!

CHAPITRE VIII.

BATAILLE DE MALLERAY.

Allons-nous en, la bataille est finie.

En effet, cet incendie, ces cris de désespoir qu'on entendait, n'étaient autre chose que le résultat des paroles mystérieuses adressées par Jean de Vienne, au comte de Nidau, qui le pressait de s'expliquer sur ce qu'il fallait faire de Bienne. On n'a jamais su quels étaient ces trois mots dits à l'oreille; mais le massacre des habitans de Bienne, par les gens du comte de Nidau, et la destruction de la ville, eurent bientôt dévoilé l'horrible mystère. Deux édifices survécurent au désastre, l'arsenal et le château, où se trouvaient enfermés les prisonniers, sous la sauvegarde de Jean d'Asuel, qui les épargna malgré l'ordre de son cousin de Nidau. Il ne rendit le château aux Bernois, que lorsqu'il fut impossible de le défendre, et sa conduite envers les Biennois lui ayant valu une capitulation favorable, il rejoignit l'évêque à Malleray.

En voyant le feu dans le lointain, les bernois étaient accourus comme des lions au secours de leurs frères, dont

ils entendaient les gémissemens ; mais lorsqu'ils arrivèrent à Bienne, la ville n'était plus qu'une fournaise ardente, au milieu de laquelle avaient péri un grand nombre de bourgeois, mutilés et égorgés au mépris de l'humanité et du droit des gens ; ceux qui avaient réussi à s'échapper, parcouraient la campagne en désespérés, croyant avoir à leur poursuite les bourreaux du comte de Nidau.

Celui-ci n'avait pas attendu l'arrivée de l'ennemi pour se mettre en marche ; son expédition faite et sa vengeance, contre d'innocens voisins, une fois assouvie, il avait pris le même chemin que Jean de Vienne, qu'il trouva où nous l'avons laissé, contemplant en silence, et non sans remords, l'ouvrage de son lieutenant.

— Tout a réussi pour le mieux, lui dit le comte en l'abordant : maître-bourgeois, conseillers, notables, tous y ont passé.......! mais il faisait chaud dans ces rues étroites......!

— Comte de Nidau! répondit froidement l'évêque, rappelez-vous que vous avez dit : je me charge de tout.... Vous me comprenez ?

Le comte sourit d'un air méprisant. Certes, je m'en souviens, j'ai même gardé mémoire de certain ordre que vous savez...... Cela se trouvera avec le reste.....

En marche, reprit l'évêque, je crois que voici l'ennemi.

C'était la vérité : les Bernois, suivant la trace sanglante des meurtriers de leurs alliés, les rejoignirent près de la Neuveville, où le combat s'engagea au point du jour. Ainsi que Jean de Vienne l'avait prévu, la position lui fut favorable, et les Bernois furent repoussés avec perte. Malgré ce premier revers, ils tentèrent de mettre le siége devant le Schlossberg, et déjà ils s'établissaient autour de la place, lorsque les habitans de la Neuveville, réunis aux troupes

de l'évêque, les battirent de nouveau et les forcèrent à prendre la fuite.

L'évêque, apprenant que l'ennemi allait pénétrer dans ses états, de l'autre côté de Pierre-Pertuis, rentra avec son armée dans la vallée de Tavanne et vint camper près du village de Melleray.

Le printemps suivant, les Bernois attaquèrent le fort de Pierre-Pertuis, et pendant qu'ils étaient occupés à le prendre d'assaut, les Soleurois en venaient aux mains avec les troupes de l'évêché, dans la plaine de Malleray([15]). Jean de Vienne tint ferme, et ses soldats, animés par son exemple, pressaient l'ennemi, qui commençait à plier, lorsque les Bernois, qui venaient d'enlever le fort de Pierre-Port, accoururent au secours de leurs alliés, culbutèrent les gens de l'évêque et les mirent en pleine déroute.

Chacun chercha son salut dans la fuite : le grand-veneur, qui s'était comporté bravement pendant l'action, se sauvait, comme tant d'autres chevaliers. Il suivait un sentier à peine tracé dans un bois de sapins, et deux paysans couraient sur la même route et lui barraient le passage.

— Place! misérables vilains! place au grand-veneur!...

Les deux paysans s'étant retournés, le virent presqu'au même instant tomber avec son cheval, qu'un coup mortel venait d'étendre sur la poussière.

— Au secours! au secours! mes amis, leur cria-t-il, aidez-moi à remonter sur mon cheval.

Mais Nicolas et Jacques, car c'était les deux villageois, le regardaient et ne bougeaient pas : Jacques n'était pas méchant, il avait le cœur gros; Nicolas le braconnier avait aussi le cœur gros; mais c'était de haine et de vengeance, lui, qui avait été pris deux fois par le grand-veneur, oublié cinq ans dans un cachot humide, pour un

chevreuil, et qui aurait été pendu, s'il n'avait eu de bonnes jambes sur le Mont-Terrible. Ses yeux brillaient d'une joie sombre et sauvage, en regardant ce grand seigneur étendu sur son cheval mort et perdant son sang par toutes les ouvertures de son armure. Car un carreau d'arbalète avait enfoncé le dos de sa cuirasse, percé le juste-au-corps de peau de daim, traversé le corps du baron et ne s'était arrêté que dans l'acier, qui alors couvrait inutilement sa poitrine. Certes c'était un beau coup de flèche, et s'il avait été tiré près du Mont-Terrible, on en aurait accusé maître Nicolas; cependant le braconnier ne portait pas d'arbalète à Malleray.

L'ennemi approchait, et les bernois ne faisait point de quartier : ils avaient vu couler le sang de leurs frères, entendu leurs gémissemens au milieu des flammes, et vengeance était leur cri de guerre.

Le grand-veneur le savait, il les entendait venir : de grâce sauvez moi, disait-il, secourez moi! j'ai deux enfans...... Oh! ne me laissez pas mourir ici......

Mais Nicolas, prenant Gros-Jacques par le bras, dit : la bataille est finie, allons-nous en......... Et il entraîna son compagnon, qui tournait de temps en temps la tête vers le grand-veneur, jusqu'à ce qu'il vit un bernois, qui fendit le crâne du baron, avec sa hache d'arme. Alors Jacques fit un soupir et pensa que lui seul n'aurait également pu le sauver.

Les Bernois et les Soleurois, poursuivant leur victoire, ravagèrent et dévastèrent les vallées de Saint-Imier, de Tavanne et de Moutier, où ils commirent à-peu-près les mêmes excès dont le comte de Nidau s'était rendu coupable à Bienne; mais c'était l'usage alors, et l'on tient beaucoup aux usages, quand ils sont profitables, comme celui-ci l'était aux soldats de Berne et de Soleure.

— Vengeons nos frères de Bienne! criaient-ils, en tuant des gens, qui n'avaient peut-être jamais entendu parler de Bienne, et là-dessus les soldats pillaient, volaient, violaient, brûlaient, égorgaient, le tout pour faire honneur à leurs frères, qui étaient morts et ne leur demandaient plus rien. Quand ces gens-là n'eurent plus rien à prendre, ils retournèrent chez eux raconter ces exploits à leurs femmes, à leurs enfans, et la tradition les a transmis jusqu'à nous.

Quand on se fut bien battu, il fallut faire la paix, comme vous voyez que cela arrive dans les ménages, et certes ce n'est pas bien de se quereller en famille, lorsqu'il faut passer sa vie ensemble, ainsi que dans un petit pays comme celui où régnait Jean de Vienne.

Les pauvres Biennois, après être revenus dans leur ville incendiée, après avoir enterré leurs parens tués et non brûlés, et avoir inutilement cherché l'emplacement de leurs maisons rasées, se rassemblèrent dans leur arsenal pillé et avisèrent au moyen de sortir de l'abîme où ils étaient enfoncés jusqu'aux dents, pour un petit oubli, un défaut de formalité envers leur irascible prince-évêque.

Personne ne parla plus de vengeance, les Bernois s'en étaient chargés, et les Biennois n'en avaient pas valu de mieux. La vengeance ayant passé à l'ordre du jour, l'assemblée proposa la paix, et il y eut beaucoup d'orateurs qui parlèrent en faveur de cette divinité des payens, qui sera encore long-temps en vénération chez les chrétiens, tant qu'elle ne cachera pas sa tête, comme une prostituée dans un temple de Vesta.

Vive la paix! quand elle fait honneur à un pays, qu'elle ramène le calme et la prospérité; et c'était une paix de cette espèce que les Biennois désiraient obtenir de leur évêque, et qu'ils obtinrent pour quelque temps, parce que

Jean de Vienne, un peu désappointé de sa récente défaite, estima que finalement les Biennois avaient été suffisamment morigénés pour leur manque de soumission à son bon plaisir.

CHAPITRE IX.

LA TOUR-RÉFOUSE.

Paix aux gentils-hommes, la mort aux prévôts et archers, la bourse aux marchands.

Cris de guerre de la noblesse sous HENRI IV.

Tout grand guerroyeur qu'ait été notre prélat bourguignon, il aimait aussi prendre quelque repos dans son château de Porrentruy, où il avait établi sa résidence, parce que sa maison de Bâle ne lui plaisait pas, pour plusieurs raisons : les Bâlois ne l'aimaient pas, et il leur rendait bien leur haine ; les Bâlois le chicanaient, et lui les querellait ; les Bâlois parlaient allemand, et lui détestait cette langue presqu'autant que ces citadins.

Avec des dispositions semblables, il était tout naturel que Jean de Vienne tînt sa cour à Porrentruy, et accoutumât un peu les habitans de cette ville à y voir des princes-évêques. Il avait cru remarquer qu'ils ouvraient de grands yeux, lorsqu'il avait fait sa première entrée chez

eux, et ne se doutait nullement que c'était ses manières un peu drôles qui les ébahissaient tant ; mais lui les trouvait toutes simples, toutes naturelles, et je crois même très-orthodoxes, en ce qui concernait les yeux doux qu'il faisait aux jeunes filles qui avaient voulu l'arrêter avec des rubans, comme un nouveau marié.

Autre temps, autres mœurs : alors on était très-indulgent, et la galanterie quoique grossière de cette époque, était autant de mise à un prélat que l'armure qui le couvrait ; elle fut même long-temps en usage, si l'on en croit plusieurs histoires et traditions dont la naïveté prouve l'exactitude, lorsqu'elles traitent des ébats et gentillesses de ces pasteurs mitrés. En rapportant une de ces traditions, je laisse aux chroniqueurs des temps jadis, la basse flatterie dont l'histoire ne veut plus aujourd'hui, pour m'en tenir à ce qui est vrai.

([16]) La plus grande difficulté que j'éprouve, c'est de savoir le nom des trois personnes dont je vais parler ; la chronique dit bien leurs noms de baptême ; mais elle ne met qu'un R. pour celui de famille, et dans l'évêché de Bâle, nous avions tant de maisons nobles, car il est question de nobles, autrement on n'en parlerait pas, dont le nom commence par un R, que, crainte de méprise, j'aurais fait comme la chronique, si je n'avais quelques raisons de croire qu'il s'agit des sires de Rocourt.

On doit se rappeler une jolie enfant, qui gardait un vieux grand-père, presqu'aveugle, au coin d'une rue de Porrentruy, lorsque Jean de Vienne y entra si brusquement, et un petit dialogue que l'évêque eut avec le baron d'Asuel, qu'il fit rougir en parlant de la jeune fille. N'allez pas croire qu'elle était parente de ce baron ; il n'en était rien du tout, et d'ailleurs, alors comme après, la noblesse n'était nullement honteuse du bon vouloir que

les souverains voulaient bien témoigner à leurs parentes ; seulement, dans cette circonstance, Jean d'Asuel paraissait avoir déjà eu connaissance du mérite et de la beauté de la jeune demoiselle, et il lui était bien permis d'avoir observé cela, lui qui passait presque tous les jours au coin de la rue : — Pour voir la jeune Alix, disaient des méchantes voisines ; mais moi je ne m'en souviens pas. Ce que je sais cependant, c'est-à-dire, d'après la chronique, c'est qu'Alix était jolie à croquer, et cela aurait pu lui arriver, si son grand-père ne l'avait pas toujours tenue par la main, sous prétexte de se faire conduire. Mais le vieux renard, quoiqu'il eût réellement un œil poché, à cause d'un grand coup d'épée, qui le lui avait arraché hors de la tête, à travers la visière de son casque ; le vieux renard, dis-je, voyait encore quelque peu avec l'œil qui lui restait, et avait raison d'aimer sa petite Alix, qui était le seul rejeton d'une nombreuse famille, que la peste et la guerre lui avaient enlevée.

Il avait bien encore un fils appelé Pierre ; mais il ne savait pas trop où il se trouvait, car c'était un chevalier aventureux, un de ceux qui chevauchaient par monts et par vaux, après le tremblement de terre de 1356, pour ramasser de l'argent dans le gousset des passans et surtout des marchands, qui devenaient riches à faire crever de dépit la noblesse, qui se ruinait ; et alors c'était déjà l'usage devoir des nobles criblés de dettes, mais non poursuivis par leurs créanciers, qui prêtaient, crainte de coups, et ne redemandaient pas leur argent, aussi pour la même raison. Cette coutume, comme vous savez, s'est perpétuée jusqu'à nos jours, où les lois sont plus ou moins pour tout le monde.

Le dit chevalier Pierre, chevauchant un jour avec ses faucons et éperviers, volant juifs, lombards, et autres

marchands forains, tomba sur une charette, qui n'avait pas mauvaise apparence, quoiqu'elle fût conduite par un juif. Il tua d'abord le juif, pour lui fermer la bouche, puis il conduisait la charette vers son château, lorsque, sur son chemin, il rencontra un des gens-d'armes de l'évêque Jean de Munzigen, avec une vingtaine d'archers, qui avaient escorté la voiture jusqu'au dernier village et rafraîchi leurs gosiers altérés, pendant que le juif continuait sa route.

La rencontre eut lieu justement à un angle que faisait le chemin pour tourner un rocher, et ces braves gens se trouvèrent si près l'un de l'autre, qu'il n'y eut pas possibilité d'éviter le combat. Pierre le chevalier enfila de suite un archer avec sa lance, et comme il avait les os durs, il y laissa le fer de son arme. Il tira alors son épée, frappa d'estoc et de taille, jusqu'à ce qu'un des archers ayant eu le temps de bander son arc, tira une flèche, qui tua un des hommes-faucons du chevalier, une seconde, qui blessa le cheval de Pierre, puis une troisième, qui, passant par la visière du casque du sire de Rocourt, lui creva l'œil droit, comme il était arrivé à son père avec une épée. Mais par malheur il avait choisi ce jour-là un casque qui lui bouchait toute la figure, vous comprenez bien pourquoi, sauf un trou vis-à-vis de l'œil droit, et c'était justement par ce trou qu'était entrée la flèche. Or, son autre œil étant aussi couvert, il fut pris d'autant plus facilement qu'il n'y avait plus personne pour le défendre.

Jean de Pleujouse, qui était le chef des archers, fut bien embarrassé lorsqu'il eut entre les mains ce rude chevalier : d'abord Pierre lui avait offert une rançon de prince, qu'il comptait retrouver sur quelque grand chemin ; ensuite, le prévôt craignait la vengeance du père de son prisonnier, qui était encore assez robuste et voyait assez

clair pour lui fendre la tête, un jour en passant, et pour lors il mourait d'envie de mener sa prise au prince-évêque, qui le récompenserait d'autant mieux, que la charette reprise contenait une grosse somme d'argent empruntée à un juif, pour rebâtir les églises renversées par le tremblement de terre.

Comme il cheminait, la tête remplie d'incertitude et d'embarras, la nuit arriva, et au lieu d'obscurcir ses pensées, elle lui inspira une bonne idée qu'il se mit en devoir d'exécuter. Il faisait si sombre, si noir, qu'il pensa ne rien risquer de la part des parens du prisonnier, s'il pouvait le mettre dans un certain lieu d'où lui ou l'évêque seuls pourraient le tirer, à moins que Pierre ne renouvelât le miracle de son patron; ce qui n'était pas probable, parce que le chevalier maugréait, jurait, pestait et se débattait sur son cheval, autant que les cordes, qui l'y tenaient attaché, pouvaient le permettre.

Vers minuit, Jean de Pleujouse heurta à la porte du château de Porrentruy, où il commandait au nom et en l'absence de l'évêque, et la sentinelle ouvrit la poterne, pour laisser passer son chef, le prisonnier et quinze archers, qui restaient de vingt sortis le matin. Mais Pierre était un robuste chevalier, qui perçait des hommes avec sa lance, comme on enfile des alouettes à une broche.

Quand le commandant du château fut dans la cour, il respira un bon coup, s'avança vers un rocher, sur lequel est encore située la Tour-Réfouse, fit détacher les jambes et les bras du prisonnier, demanda une longue corde, qu'on lui donna, fit un nœud coulant à un bout, le passa autour du cou du chevalier, envoya deux hommes, avec l'autre bout de corde, au haut d'une longue échelle qui était dressée contre la tour, entre deux grosses pierres, et dit au chevalier : — Sire, votre logement est là haut; il

faut monter cette échelle, sinon on vous tirera de force et cela pourrait vous faire mal.

Pierre de Rocourt ne maugréait plus, il souffrait comme un damné dans son casque, si plein de sang qu'il étouffait à demi. Il se fit redire deux fois cet ordre, jusqu'à ce qu'enfin, sentant quelque chose qui lui serrait le cou, car vous savez qu'il ne voyait plus et que c'était la nuit, il se mit à grimper l'échelle, dirigé dans son ascension par la corde, qui lui indiquait le chemin par de petites secousses. Quand il fut dans la tour, où le commandant l'avait suivi, on lui ôta son casque, son armure, ses bottes de fer et il ne resta couvert que de ses habits de peau de daim, qui lui joignaient au corps, comme des gants sur les mains potelées d'une chanoinesse. On lui lava son œil avec de l'eau et du sel, et enfin, étant monté bien haut pour arriver dans la tour, on l'invita à descendre un bout d'échelle d'une trentaine de pieds, qui était posée dans un trou carré au beau milieu de la tour.

Le chevalier ouvrit le grand œil, qui lui restait, essuya avec sa manche la place où était l'autre, croyant qu'il n'y avait qu'à le frotter pour mieux voir ce qu'on lui proposait; mais il ne répondit qu'en frissonnant d'horreur en voyant, à la clarté d'un flambeau, cette ouverture carrée ressemblant à une tombe entr'ouverte, où l'on ne descend que pour ne plus en sortir. Il remarquait bien que le châtelain de Porrentruy faisait reluire un poignard, et que les archers n'avaient pas meilleure intention que leur chef; mais il leur disait : — Autant vaut mourir par le fer que là..... et il leur montrait le puits, qui ouvrait sa gueule infernale.

—Sire chevalier! mort ou vivant vous y descendrez...., répliqua Jean de Pleujouse, et s'étant élancé sur Pierre,

avec ses archers, ils le précipitèrent dans l'oubliette, en le soutenant un peu par la corde qu'il avait au cou........ On entendit un bruit sourd....., un gémissement........, et ce fut tout.

Par manière de précaution, on laissa aller la corde dans le trou, d'où l'on retira l'échelle.

— Requiescat in pace....., dit alors le châtelain ; et il s'en alla reposer des fatigues d'une si rude journée.

Vous allez crier : quelle horreur ! quelle barbarie ! Eh ! mais, ces gens là étaient des archers, et leur chef un ennemi personnel du chevalier Pierre ; devaient-ils avoir le cœur plus tendre que des moines ou des nonnes, qui avaient toutes sortes de cachettes comme celle de la Tour-Réfouse, pour y oublier des malheureux qui avaient enfreint certains réglemens des monastères, ou blessé l'orgueil de leurs supérieurs. Ces bonnes âmes disaient aussi en s'en allant : requiescat in pace, ou vade in pace ! mais ne revenaient jamais jeter un morceau de pain noir ou descendre une cruche d'eau, avec l'insouciance qu'un cornac met à donner à manger à un ours ou à une hyène, dont il ne se soucie plus, parce qu'ils ne lui rapportent plus d'argent. C'était comme cela qu'on descendait tous les deux ou trois jours du pain d'avoine et un peu d'eau dans le trou carré de l'oubliette de la Tour-Réfouse.

L'évêque, Jean de Munsingen, qui était un bon homme, ne fit pas sortir Pierre de son cachot, parce qu'il ne savait pas même qu'il y fût : le gentilhomme concierge-commandant au château de Porrentruy, ne lui avait rien fait dire à Bâle, où il habitait ; il se réservait de lui raconter cette histoire à son prochain voyage ; mais comme l'évêque était vieux et infirme, il mourut à Bâle plus de deux ans après.

Le châtelain, qui savait son prisonnier en lieu sûr, ne

se pressa pas même d'en parler à Jean de Vienne, quand il arriva : le prince était de si mauvaise humeur, qu'il remit cette affaire à un autre jour. Jean de Pleujouse n'était d'ailleurs pas fâché que le chevalier Pierre expiât un peu longuement certains horions qu'il avait reçus de lui en diverses rencontres ; mais sa rancune ne lui profita pas.

CHAPITRE X.

LE CONSOLATEUR DES AFFLIGÉES.

Quel cœur, dit-il, quel cœur barbare
Ne la plaindrait?
Quel œil voyant beauté si rare
Ne l'aimerait!
Au Dieu dont l'ardeur me transporte
Ayons recours.
Mais puis-je la tromper? n'importe
Sauvons ses jours.

FABLIAU du XIIe siècle.

Maintenant que nous savons l'histoire du chevalier Pierre, jusqu'à sa brusque descente dans l'oubliette, voyons ce que firent son père et Alix.

Ne voyant pas revenir leur cher Pierre, ils pensèrent qu'il avait été tué et le pleurèrent beaucoup et long-temps, car ils ne savaient pas ce qui lui était arrivé, si ce n'est qu'on avait trouvé un juif et huit chrétiens étendus sans vie dans un bois, et qu'ils avaient tous été enterrés dans le cimetière voisin, le juif excepté, qu'on avait pendu à un arbre, pour laisser aux corbeaux le soin d'en débarrasser le pays.

Pierre était-il du nombre de ces chrétiens? cela n'était pas facile à savoir, parce que les coureurs de grands chemins n'étaient pas en odeur de sainteté chez certains curés, et que celui qui avait enterré les chrétiens, n'ayant pas été payé, aurait fait mauvaise mine à ceux qui lui auraient parlé de cette affaire.

Cependant, comme avec le temps on sait tout, le père de Pierre, qui s'appelait Imier de Rocourt, entendit parler d'une armure que voulait vendre le chatelain de Porrentruy; il la fit acheter et c'était celle de son fils Pierre; mais un archer, qui avait eu part à la prise du chevalier, et non pas à la vente de sa défroque, se plaignit, les gens en parlèrent et bientôt on en sut plus qu'il n'y en avait. Comme aussi une nouvelle en fait oublier une autre, l'arrivée du nouveau prince, Jean de Vienne, fit diversion aux causeries des bourgeois de Porrentruy, et Imier, croyant que c'était l'occasion de demander une audience à l'évêque, vint à Porrentruy attendre le moment de lui parler.

Quelques jours après, Jean de Vienne étant dans sa chambre, occupé à faire sauter son chien favori, le page Louis entra doucement et lui dit, qu'un vieil aveugle et sa fille demandaient à l'entretenir un instant.

— Ce sont certainement des mendians, dit l'évêque, donne-leur cette pièce d'argent, et que je ne les voie pas.

Le page prit la pièce d'argent, la mit dans sa poche, sortit et revint si vîte que le prince n'avait pas seulement eu le temps de ramasser ses gants que le chien traînait par la chambre.

— Monseigneur, ce ne sont pas des pauvres, mais bien un vieux chevalier et une jolie demoiselle.

— Si c'était elle! dit l'évêque; fais-là entrer.

Le page ouvrit la porte, et le vieux Imier, conduit par Alix, entra dans l'appartement, que le page referma en sortant.

Le chevalier se nomma, en déclinant son nom et ses titres, et l'évêque le salua en lui tendant la main.

— Monseigneur, dit alors Imier, je viens solliciter une grâce, qui fera le bonheur de mes vieux jours et celui de cette jeune orpheline, si vous me l'accordez......

— Vous avez une charmante enfant, interrompit le prince, en admirant la figure douce d'Alix : Quel âge a-t-elle ?

— Elle aura seize ans à la Saint-Gall.

— Vous avez été orpheline bien jeune; comment s'appelait votre père ?

— Pierre de Rocourt, répondit la demoiselle en rougissant jusqu'au blanc des yeux, parce qu'elle avait rencontré les regards de l'évêque, qui s'attachaient sur elle d'une manière toute particulière.

— Quand est-il mort votre père ?

— Je n'en sais rien, monseigneur, il est peut-être encore en vie, et c'est pour cela que nous implorons votre appui.

— Je serais enchanté de vous obliger, mais je ne vous comprends pas.

— Imier prit alors la parole et, en peu de mots, expliqua au prélat le sujet de leur visite. Le prince appela son page Louis, qui introduisit le châtelain de Porrentruy, et celui-ci, se voyant prévenu, ne fit pas trop bonne figure, lorsque l'évêque lui ordonna d'aller chercher le prisonnier de la Tour-Réfouse.

Pendant que Jean de Pleujouse allait exécuter l'ordre qu'il avait reçu, le vieux chevalier, sentant ses jambes trembler sous lui, s'assit sans la permission du prince; mais il était si pâle, ce pauvre vieillard, que Jean de

Vienne ne pensa pas même à ce manque de politesse. Alix était devant lui toute tremblante et toute pâle aussi, et c'était une cruelle situation que celle de ces deux êtres, qui attendaient la sentence de vie ou de mort, l'un de son fils et l'autre de son père ; car le châtelain n'avait pas répondu bien clairement aux questions de l'évêque, parce qu'il craignait d'avoir attendu trop tard pour demander la récompense que sa prise aurait méritée, s'il en avait parlé en temps utile. Mais je vous ai déjà dit que le prévôt exerçait une petite vengeance sur son ennemi Pierre le chevalier, et lors même qu'il n'aurait fait que de le jeter et de l'oublier dans la Tour-Réfouse, ce n'aurait rien été d'extraordinaire pour ce temps là. Lisez les ordonnances du Parlement de Paris et autres encore, et vous verrez que les juges, eux-mêmes, oubliaient pendant neuf à dix ans des malheureux prévenus, qu'on avait mis provisoirement dans des cachots humides et infects, où ils pourrissaient souvent avant d'être jugés.

L'évêque ne quittait pas des yeux la jeune Alix, qui était dressée devant lui, toute craintive, toute honteuse.

— M'aimeriez-vous bien, si je vous rendais votre père ? lui disait-il d'une voix qui n'était pas trop rude.

— Oui, monseigneur, je vous aimerais, comme j'aimerais tous ceux qui me rendraient mon père.

La seconde phrase n'était pas celle qui plaisait le plus au prince, mais comprenant que l'amitié ne vient pas si vîte, il reprit :

— Lorsque vous aurez retrouvé votre père, que vous serez de retour dans votre château, vous ne penserez plus à Jean de Vienne ; n'est-il pas vrai ?

Si, monseigneur, je penserai toujours à celui qui m'aura rendu mon père, et lorsque je serai au couvent, je prierai Dieu tous les jours pour lui.

— Quoi, vous iriez au couvent!...... Mais je crois que vous avez raison ; le monde est si pervers, il y a si peu d'hommes capables de faire le bonheur d'une aussi aimable demoiselle, que ce serait un crime de vous donner à quelque chevalier, qui ne saurait pas apprécier tant de beautés réunies dans toute votre personne......

Et Jean de Vienne était galant comme un troubadour ; il parlait, causait, jasait, sans s'apercevoir que la jeune fille ne l'écoutait pas, parce qu'elle pensait à son père.

L'évêque avait encore bien des choses à lui dire, lorsque le châtelain rentra tout seul...... Alix fit un petit cri et tomba à genoux près de son grand-père, qui ne disait rien, qui ne bougeait pas ; elle regardait le châtelain et attendait les paroles qui allaient sortir de sa bouche, comme un criminel attend sa sentence.

— Et puis . . . ? dit l'évêque, qui ne se sentait pas trop à son aise en voyant tout cela.

Jean de Pleujouse haussa les épaules et ne répondit pas.

— Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce ainsi qu'on me parle?

— Que voulez-vous que je dise, monseigneur, il n'y a plus rien que les croûtes de pain qu'on lui a données depuis trente mois. . . . .

— Comment rien . . . . . et le prisonnier ?

— Il est mort depuis le jour où il est descendu dans le cachot.

— Maudit chien ! Misérable ! Et tu as laissé ainsi mourir un chrétien qui n'avait tué qu'un juif? . . . . .

— Il volait l'argent du prince. . . . .

Gardes, conduisez cet homme dans l'oubliette et laissez-le là, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de croûtes de pain... Vous comprenez ?. . . . Pauvre enfant ! poursuivit-il en se tournant vers Alix.

Mais Alix n'entendait plus rien et son grand-père surtout ne devait plus rien entendre : il était assis sur le fauteuil, la tête un peu penchée de côté, les mains jointes, comme quelqu'un qui dort. . . . .

C'était le sommeil de la mort ! . . . .

L'église de Porrentruy, au temps de Jean de Vienne, était un bâtiment gothique, comme on les faisait alors : ses voûtes basses, supportées par des piliers massifs ; ses fenêtres en ogives, garnies de vitraux peints ; ses bancs de bois de chêne, noircis par le temps, donnaient à son intérieur un aspect sombre et religieux que n'inspirent plus nos églises modernes, et surtout celle dont je parle, depuis qu'on s'étudie à la défigurer par des réparations, qui n'en font plus qu'un rapetassage difforme et du plus mauvais goût. Jadis l'emplacement de cette église avait été occupé par un château fort, détruit par les barbares, et dont il ne resta plus que la chapelle dédiée à Saint-Pierre, qui fut agrandie et rebâtie.

Le lendemain de la scène que je viens de raconter, on voyait, devant cette église, plusieurs enfans occupés à regarder une fosse ouverte, au fond de laquelle il y avait un de ces cercueils ou tombeaux de pierre dans lequel on avait peut-être déposé successivement une douzaine de chevaliers ; car ces cercueils solides duraient si longtemps, qu'on les retrouvait toujours en creusant dans les cimetières et que plus d'un chevalier chrétien fut mis dans la tombe qui, étant vierge, avait reçu un guerrier payen.

Pendant que les enfans regardaient ce tombeau de pierre, un convoi funèbre sortit de l'église avec Jean de Vienne, son clergé régulier et irrégulier, et toute sa cour en grand deuil. Il s'agissait d'inhumer en terre sainte un noble baron, exhumé de l'oubliette de la Tour-Réfouse,

où ses os avaient été indignement confondus avec ceux de deux misérables manans qu'on y avait aussi quelque peu laissé mourir de faim trois ou quatre ans auparavant.

Cette pieuse noblesse déposa donc dans le tombeau de pierre, le grand squelette du sire de Rocourt, encore emballé dans ses habits de peau de daim, qui alors étaient beaucoup trop larges. Ensuite en souvenir des vestales coupables, pour le genre de mort, et de je ne sais plus quel prince rauracien, pour la sépulture, elle plaça une grande épée à côté du chevalier, du pain tout frais, au-lieu des vieilles croutes qu'il n'avait pu manger dans la Tour-Réfouse et deux bouteilles de vin nouveau, qu'on trouva bien vieux, lorsqu'on ouvrit par hasard ce grand cercueil, il y a une quarantaine d'années; mais on n'aperçut plus le pain que les vers avaient mangé faute d'autre chose. On ne trouva pas non plus la tombe d'Imier de Rocourt, déposé non loin de son fils, parce que depuis l'époque où l'on fit la première découverte on avait cessé de creuser et d'enterrer dans les rues et les églises, pour ne plus voir si souvent pendant la nuit, des fantômes blancs, qui se dressaient, se balançaient et s'évanouissaient sur des tombes fraîches, en laissant après eux quelques émanations funestes, qui faisaient mourir les gens de peur ou de la peste.

— Alix, Alix, disait Jean de Vienne à la belle orpheline, chère Alix, ne vous livrez pas ainsi à la douleur; si vous n'avez plus de père, plus de parens, je les remplacerai, je vous aimerai, vous protégerai, vous consolerai......, et en disant cela, il serrait ses petites mains blanches dans les siennes, il la regardait si tendrement, il avait la voix si douce, qu'Alix ne le repoussait pas.

D'ailleurs Jean de Vienne était jeune encore: il avait à peine quarante ans; il était bien fait et d'une figure agréa-

ble, lorsqu'il n'était pas tourmenté par quelque passion; et pour dire vrai, dans ce moment, il n'entendait peut-être pas malice en parlant à la jeune fille, dont le chagrin était si cruel, qu'il en avait pitié.

Alix, bonne et confiante, parce qu'on ne l'avait jamais trompée, remerciait Jean de Vienne de tant de bonté, et lorsqu'elle levait ses beaux yeux bleus sur lui, elle le regardait d'un air si doux, elle souriait si agréablement et si tristement, lorsque le prince lui parlait, que Jean de Vienne en était ravi, et ne pouvait assez lui dire combien il l'aimait. Mais c'était d'un amour tout paternel, tout canonique, comme vous le pensez bien et comme le pensaient beaucoup de gens à sa cour, excepté le page Louis et Jean d'Asuel, qui voyait tout cela de mauvais œil.

Ce baron aurait bien voulu jouer le rôle de consolateur des affligés auprès de cette belle orpheline, mais le prince-évêque était jaloux de l'acte de charité qu'il pratiquait, et n'en voulait laisser le soin à personne, par pure bonté d'âme, par seule commisération pour les souffrances de son prochain......

Or, comme ceci arriva quelques mois avant l'expédition de Bienne, le prince avait eu le temps d'accoutumer Alix à sa figure d'évêque, et lorsqu'il fallut partir, il l'envoya dans un couvent, pour y vivre saintement, en attendant son retour.

Comme le prince allait monter à cheval avec tous ses officiers, un jeune page vint lui offrir ses services, et le prélat, qui était préoccupé, les accepta sans explications, parce que le varlet lui paraissait joli et de bonne mine, et qu'il pensait qu'il serait assez tôt de le renvoyer à sa famille, s'il ne lui convenait pas. Le page montait la petite jument blanche, que nous lui avons vue en sortant de

Cornol ; mais vous savez aussi que le prince ne prenait garde ni à la jument, ni au page : c'est qu'il avait entendu de singulières choses à la maison forte. Ce ne fut qu'à Delémont que Jean de Vienne vit le damoisel d'un peu plus près, et alors il ne songea plus du tout à le renvoyer à ses parens.

Le sire d'Asuel trouva cela encore mauvais, et cependant c'était ridicule, puisqu'il avait conduit lui-même Alix au couvent de Klingenthal à Bâle, et recommandée à la mère prieure, de la part de l'évêque, qui, pour diverses raisons, ne s'était pas soucié d'y aller lui-même. Il avait préféré la confier à Jean d'Asuel, dont il connaissait trop la loyauté, pour se croire obligé de lui faire faire une certaine promesse, comme fit un mari à un ami douteux, auquel il délaissait sa femme pendant un voyage de quelques jours. L'ami assermenté fut-il d'aussi bonne foi que Jean d'Asuel ? je ne saurais le dire, mais ce que je sais bien, c'est que la petite protégée de Jean d'Asuel arriva sans malencontre dans ce bon prieuré de Klingenthal, où, cent ans plus tard, les courageuses nonnes chassèrent des commissaires qui voulaient se mêler de leurs affaires et changer leur joyeuse manière de vivre. (17)

Il faut convenir que les hommes d'alors étaient bien méchans, pour vouloir supprimer jusqu'aux petits passetemps de ces pauvres religieuses de Sainte-Claire, qui, n'osant sortir de leurs hautes murailles, y laissaient entrer de jeunes troubadours, auxquels elles apprenaient la musique vocale et autres amusemens, à la manière de la fée Strigilline et de ses suivantes, dans la forêt enchantée de Montgrand.

Ce qu'il y eut de plus intéressant, c'est que ces douces nonnettes, nouvelles amazonnes, s'armèrent de broches

et de bâtons, jurèrent et crièrent qu'elles égorgeraient les malencontreux commissaires, et brûleraient le couvent, si le pape et l'évêque s'avisaient de leur faire violence, c'est-à-dire violence à leurs doux ébats; et voyez la malice: le couvent brûlé, elles auraient pu abandonner leurs murailles grises, qui restreignaient leurs promenades au clair de la lune.

Mais comme on pacifie tout avec de l'argent et des honneurs, ces nobles dames, par la protection de la haute noblesse, tant à cause de la parenté à tous les degrés, que par esprit d'opposition à l'évêque et au pape, obtinrent que le prieuré fût érigé en abbaye, et que la mère prieure devînt abbesse; moyennant lesquelles concessions les nonnes consentirent, sauf restriction mentale, à introduire quelques réformes dans leur monastère: elles changèrent entr'autres l'heure de leur repas du soir, qu'elles avaient fixé précédemment à six heures, comme les gens du monde.

Ce fut dans ce saint lieu que Jean de Vienne envoya sa petite Alix, pendant qu'il allait guerroyer avec ses sujets de Bienne. Ce fut bien Jean d'Asuel qui la conduisit, mais ce ne fut pas lui qui la ramena: il se passa long-temps avant qu'on ne vit la belle orpheline, avec sa robe de velour noir, dans la chapelle du château de Porrentruy, où elle priait si dévôtement, quand l'évêque la regardait.

CHAPITRE XI.

JEAN D'ASUEL.

> C'est Norna qui te le promets,
> Norna puissante et misérable,
> Et l'on verra s'accomplir ce décret,
> En dépit du sort qui t'accable.
> WALTER SCOTT. Le Pirate.

(18) Jean d'Asuel, sire, baron, comte d'Asuel ou de Hasenbourg, porta l'un ou l'autre de ces titres, suivant les différentes époques de sa vie : lorsqu'il n'était que damoiseau, c'était le sire d'Asuel ; son père mourut, et il hérita de la baronnie d'Asuel, enfin il se nommait comte quand cela lui plaisait, parce que sa famille était une branche des comtes de Neuchâtel. Il était donc noble à une infinité de degrés ou de quartiers, en supposant qu'il n'y ait pas eu de mésalliances ou de brêches dans sa généalogie, depuis deux ou trois siècles ; mais s'il y en avait eu, on n'en aurait pas autant parlé, qu'on parle actuellement de celles de plus grands seigneurs que lui.

Du reste, Jean d'Asuel avait une foi robuste, vraie foi

du bon vieux temps, prêchée par nos prêtres jusqu'à nos jours; croyant autant à la pureté de son origine, qu'aux miracles d'invention monacale, qu'aux indulgences et pardon des péchés, qu'on rachetait pour de l'argent, qu'aux jugemens de Dieu manifestés par des combats à outrance, où le plus faible avait tort, et celui qui survivait nécessairement raison. Ce bon sire d'Asuel croyait surtout aux prédictions de Lise la sorcière, qui restait dans la maison forte du seigneur de Cornol; car le château d'Asuel, qui se dressait sur un rocher, était à une petite lieue de Cornol, et le sire d'Asuel allait quelquefois visiter son voisin, chez lequel il avait appris à connaître la vieille Lise. On disait aussi qu'il y allait pour voir Catherine, l'arrière petite fille de la sorcière, qui avait reçu des leçons de son aïeule, parce qu'elle désespérait les garçons du village, et même les hommes d'armes du sire d'Asuel, qui ne pouvaient jamais lui parler qu'à travers la fenêtre étroite, derrière laquelle nous l'avons déjà vue.

Or, ceux qui jasaient ainsi, étaient mal informés, et voici pourquoi : Jean d'Asuel était un jouvenceau sage, réservé et bien timide près des dames de la cour du prince-évêque; mais, disait-on, aimable, tendre et pressant, lorsqu'il en tenait une en particulier. Il avait reçu cette éducation à l'abbaye de Lucelle, où son père avait espéré qu'il se fairait moine; mais le damoiseau ayant vu comme on vivait dans ce couvent, pensa qu'il valait tout autant rester dans le monde, pour faire son salut, que de le risquer tout-à-fait en prenant le froc blanc et le scapulaire noir des Bernardins de Lucelle.

Il raisonnait assez juste pour un élève de couvent; c'est pourquoi, un jour de Pâque, il était revenu trouver son père, qui se mourait, et lui avait dit : — Mon cher père!

donnez-moi votre bénédiction, un tout petit morceau de vos terres seigneuriales, et ne me maudissez pas, parce que je ne saurais me faire moine...... et le pauvre enfant, de dix-huit ans, pleurait à genoux auprès du lit de son père.

C'était un brave garçon, qui ne cherchait pas à escamoter la bénédiction paternelle avec une peau de chevrau, ou à troquer un plat de lentilles contre le droit d'aînesse d'un frère affamé.

Le comte Ulrich Thiébaud d'Asuel, tout attendri, alongea le bras droit, étendit la main sur son fils et lui dit:

— Mon cher Jean! je te bénis et t'accorde volontiers la demande que tu me fais, à condition que tu serviras bien ton Dieu, ton prince et l'honneur......

Et il ne lui parla nullement de sa patrie, parce qu'alors, comme je vous l'ai déjà dit, on ne savait pas trop ce que c'était; il ne fit pas non plus mention de sa belle, et cependant l'honnête Jean mourait d'envie d'en avoir une, sans savoir encore où la trouver. Ce n'est pas que les moines n'aient pu le conseiller à ce sujet, mais les moines n'étaient pas les confidens qu'il aurait voulu choisir pour lui trouver femme, et il savait bien pourquoi.

Jean-Ulrich, comte d'Asuel, grand-vassal de l'évêché de Bâle, céda, à son frère Jean, le morceau de fief seigneurial qui lui revenait, après avoir préalablement donné au religieux de Lucelle qui avait confessé son père pour la dernière fois, une belle forêt qui convenait et que convoitait depuis long-temps l'avide abbaye; mais le père des deux Jean d'Asuel avait été un rude compère pendant sa vie, et à l'article de la mort, il ne crut pas payer trop cher l'absolution générale que lui donna le bernardin, qui déclara formellement, jura même par Notre-Dame de Lucelle, que le don qu'il acceptait était uniquement pour

remplir l'obligation imposée à tout mourant, de donner aux églises, pour avoir le droit d'être enterré en terre sainte.

(19) C'était d'ailleurs une espèce de coutume chez les barons d'Asuel, car Thiébaud-Ulric avait déjà donné un bon revenu à Lucelle, pour le repos de l'âme de son père Thiébaud, mort en Lombardie, et le marché d'âme avait été conclu, comme de coutume, au profit des moines, auxquels le sire d'Asuel devait encore payer une forte amende, si par aventure, il se repentait de leur avoir octroyé une rente de vingt sacs de blé pour un anniversaire.

Notre sire d'Asuel, celui qui s'appelait Jean tout simplement, pour se consoler de la mort de son père et des injures des moines, qui perdaient, par sa désertion, une bonne petite dot, alla passer quelque temps chez le seigneur de Cornol, qui avait une jolie fille à marier. Jean d'Asuel la trouva de son goût, mais n'osa le lui dire pendant six semaines qu'il resta à la contempler, cinq à six heures par jour. La friponne l'avait aussi examiné tout à loisir, et ne lui voyant pas encore de moustaches, elle lui préféra un chevalier du voisinage, qu'elle épousa, pendant que Jean d'Asuel était occupé à la regarder. Il en pleura de dépit, car c'était son premier amour, et il voulait quitter cette maison, où il était entré triste, et d'où il allait sortir plus triste encore. Mais la vieille Lise, qui devinait tout cela, lui prit un soir la main, sans la serrer avec ses grands ongles, le mena dans un coin bien obscur de la cuisine, ce qui était facile à trouver, vu qu'il n'y avait ni fenêtres, ni feu, et lui dit :

— Sire d'Asuel! vous avez perdu votre bonne amie, mais ne la regrettez pas, vous trouverez mieux que cela par la suite.....

— Quand est-ce que je la trouverai? demanda Jean d'Asuel, à demi consolé par l'espérance.

— Je vous dirai cela une autre fois ; mais je la vois d'ici avec ses yeux bleus, ses cheveux blonds, ses mains blanches, sa robe noire,...... car elle est en deuil et pleure son père qui est mort...... mort de faim ; mais elle croit seulement qu'il a péri d'un coup d'épée ou de lance.

Le sire d'Asuel pensa long-temps à ce que lui avait dit la vieille Lise, et s'informa de tous côtés où il y avait une jeune fille affligée, telle qu'on la lui avait dépeinte, et pleurant la mort de son père.

Il en trouva plus d'une dans ce bon temps où l'on voyait tant de gens trépasser de mort violente, non compris ceux qu'on pendait aux gibets, qui ornaient chaque château, chaque abbaye, comme on voit maintenant des pavillons, dits chinois. Mais ces jeunes éplorées étaient tantôt filles de pauvres paysans, que leurs excellens seigneurs avaient tués en revenant de la chasse, pour s'égayer ; tantôt des filles de seigneurs, qui avaient eu des aventures avec de jeunes paysans, peut-être aussi pour se passer le temps ; enfin, il y avait des objections à faire à toutes les rencontres de ce genre.

Il questionna de nouveau Lise la sorcière, qui ne voulut rien répondre, et de dépit, Jean d'Asuel s'en alla guerroyer en pays étranger, d'où il revint avec des éperons dorés, pour interroger encore la vieille Lise, au sujet de la belle aux yeux bleus, qu'elle lui avait promise, et qu'il n'avait pu trouver dans ses courses aventureuses.

La sybille le regarda bien gracieusement, vu qu'elle n'avait plus qu'une dent, qui tendait d'un pouce hors de sa bouche, et lui dit :

— Sire chevalier, vous l'avez vue ce matin.

Jean d'Asuel pensa où il avait été, les personnes qu'il avait fréquentées, celles qu'il avait rencontrées, enfin fit un examen de conscience, tel que les moines de Lucelle

lui avaient appris à les faire : pratique qu'il avait observée tous les ans au temps de Pâque, pour en conserver l'habitude. Mais dans cette circonstance, il fit comme bien d'autres, il se rappela de beaucoup de choses peu importantes, oublia qu'il avait vu ce jour là une jeune demoiselle, vêtue de noir, assise au coin d'une rue de Porrentruy, et ne se ressouvint que de Catherine, petite fille de la vieille Lise, qui souriait malicieusement en regardant le chevalier, qui paraissait se confesser à son arrière grand'mère.

Le sire d'Asuel n'avait jamais vu une robe noire à Catherine, mais elle était blonde et jolie, et en attendant qu'elle réalisât toutes les particularités de la prophétie, il revenait souvent faire visite à la maison forte. Il ne s'en serait pas tenu à regarder Catherine pendant six semaines, comme l'objet de son premier amour, si Lise la prophétesse, qui connaissait le cœur humain, ne lui eut dit que celle qu'il cherchait depuis si long-temps, était de noble race, qu'elle ferait un riche héritage d'un puissant seigneur, qui n'était pas son parent, mais qu'auparavant elle éprouverait un grand chagrin, dont ce seigneur la consolerait.

Et Lise prédisait toutes ces choses, sans jeu de cartes, sans ces carrés de carton inventés, à ce qu'on dit, pour le passe temps d'un roi imbécile ; mais par la seule vertu de sa baguette, tant soit peu magique et à laquelle le chevalier d'Asuel croyait plus qu'à l'évangile, puisqu'il péchait de temps en temps et exécutait scrupuleusement ce que disait la vieille.

Voilà donc messire Jean obligé de renoncer en conscience à Catherine, qui commençait à le voir de bon œil, mais à laquelle il ne pouvait plus trouver les qualités requises et annoncées par l'arrêt de la sybille. Il s'en alla donc à Porrentruy, tout pensif, tout soucieux, et ne leva

la tête qu'au coin d'une rue où il aperçut, ce que nous y avons vu aussi, une jolie blonde aux yeux bleus, effeuillant des premières fleurs de printemps, à côté de son aïeul.

Pour le coup, ses yeux furent dessillés, il se ressouvint de l'avoir remarquée huit jours auparavant. Il n'y avait plus de doute, c'était là sa fiancée, sa promise, l'objet de ses longues recherches, de ses pélérinages à la maison forte, la cause indirecte de ses éperons dorés, qu'il était allé gagner en France, de dépit de ne pas avoir trouvé plus tôt ce qu'enfin il rencontrait alors.

Il avait reconnu la place, restait à en faire le siège et à la prendre d'assaut, car le chevalier ne connaissait pas la ruse. En attendant qu'il eût trouvé le moyen de commencer l'attaque avec avantage, il manœuvra long-temps autour de la forteresse, la regarda de loin, prit des informations qui se rapportaient fort à ce que lui avait prédit Lise la sorcière; enfin il se croyait presque sûr de réussir, lorsqu'étant un jour au château, occupé à méditer sur cette affaire importante, voilà que l'astre brillant, qui gouvernait son esprit, les battemens de son cœur, les mouvemens de son corps, voilà qu'Alix lui apparaît, donnant le bras à son grand-père et entra dans la chambre de l'évêque. Dès que la porte fut refermée, le chevalier pâlit, comme l'astre des nuits, que voile un nuage orageux; son cœur cessa de battre, il ne respira plus, mais il regarda la porte, comme s'il avait pu voir à travers; ses oreilles se dressèrent et il resta planté là jusqu'à ce que le page Louis vint malicieusement faire un grand éclat de rire à la barbe du chevalier, car alors il avait une barbe et des moustaches que n'aurait plus méprisées aucune demoiselle.

Jean d'Asuel fut sur le point de se fâcher de l'inconvenance de l'éclat de rire du page, qui avait troublé ses

visions; mais il fut subitement mieux inspiré, soit par l'effet d'un talisman que lui avait donné la vieille Lise, pour s'en servir en cas de détresse, soit par l'effet de l'émanation qui avait dû s'échapper de l'être merveilleux, lorsqu'il avait passé devant lui, et qui, par la force de la sympathie, avait pu influencer sur les membranes délicates qui produisaient les pensées du chevalier; soit enfin par la présence même du page aux yeux noirs, qui était bien assez joli et espiègle pour donner une bonne inspiration à Jean d'Asuel.

Louis, mon cher Louis, lui dit-il, tu sais bien que j'ai toute l'affection possible pour toi? Tu devrais bien me rendre un service d'ami, dont je te récompenserai autant qu'il sera en mon pouvoir.....

—Pas tant de détours, sire chevalier, pour me dire que vous mourez d'envie de savoir ce que cette demoiselle va faire là, près du prince...... Je ne ferai pas le méchant avec le bon sire d'Asuel, qui ne traite pas les pages comme des petits chiens.

Et là-dessus on s'expliqua de part et d'autre, on se donna une poignée de main, sans, toutefois, que Jean d'Asuel s'aperçut combien celle du damoisel était douce et mignonne.

Instruit de tout ce qui se passait, par Louis, le chevalier ne pensa plus à la vieille confidente, que lorsque l'évêque se chargea de consoler la jeune orpheline : alors le page aux cheveux noirs, le cher Louis, le favori que le prince avait amené de France, commença à être négligé, on lui parla sèchement, durement, il en fit ses plaintes à Jean d'Asuel, qui lui conta aussi les siennes et finit par se rappeler de Lise la sorcière.

Sans rien dire à personne, il monta à cheval, un beau soir, chevaucha, trotta jusqu'à ce qu'il fut sous la porte

élevée de la maison forte de Cornol, tira le cordon d'une cloche, parce qu'il n'avait pas de cor et que le seigneur du lieu n'était pas assez riche pour avoir un nain en guise de portier, comme les grands ont actuellement des suisses venus de Bretagne ou de Normandie, pour remplir ces mêmes fonctions.

Le sire d'Asuel sauta bas de son cheval, monta la longue échelle qu'on lui tendit, entra dans la maison par-dessous le toit, et dix minutes après en ressortit de la même manière, détacha son cheval et regarda l'échelle, d'où l'on voyait descendre un objet noir, qui ne ressemblait nullement à la vision de Jacob. C'était Lise, la sybille, avec un petit panier au bras, qui se mit à boîter côtes à côtes avec le jeune chevalier. Le couple était assez mal assorti, en supposant qu'il allât à l'église, mais il suivit un chemin opposé, et, arrivé hors du village, le chevalier prit Lise en croupe derrière lui. Heureusement qu'il faisait nuit, car si on les avait aperçus, les paysans auraient eu à causer pour six semaines, dans le cas où le prince n'aurait pas fait brûler Lise, après une telle preuve de sorcellerie. Dans les états de nos souverains ecclésiastiques, on brûlait de temps en temps pour la grande instruction du peuple, pour lequel on éteignait les lumières et rallumait le feu.

La nuit était donc si sombre, qu'on voyait à peine une petite ligne blanchâtre, sur laquelle trottait le grand cheval noir de Jean d'Asuel, que la vieille Lise tenait embrassé de ses bras maigres et décharnés. Tout-à-coup le cheval s'arrêta près d'une grosse pierre grise, qu'un rayon de la lune, s'échappant d'un nuage, fit reconnaître pour la Pierre-Percée. Le chevalier, qui avait peur des habitans de l'autre monde, fit un signe de croix, descendit de cheval, prit la vieille Lise et la déposa au pied de la

pierre, où elle se mit à tracer un cercle avec une branche de chêne......

Pendant ce temps, le chevalier attachait son cheval, faisait tout doucement une acte de contrition, et se signait encore. Il n'avait pas peur des vivans, mais des esprits, c'était tout autre chose. Au reste, il en est beaucoup comme cela, et ce serait bien mal de se moquer de Jean d'Asuel, qui se trouvait un samedi, à minuit, auprès de la Pierre-Percée, où les fées tenaient si souvent leurs séances. Les paysans du dix-neuvième siècle pourraient encore vous en parler, et les grands seigneurs du quatorzième, qui n'étaient pas des esprits forts, en raisonnaient plus souvent qu'on en parle actuellement, où l'on est si incrédule.

Or donc, Jean d'Asuel, pensant aux fées qui dansaient au clair de la lune, se ressouvenant des grands squelettes qu'il avait une fois vu tirer hors de terre, tout près de là, où ils avaient été enterrés en ligne, comme des soldats rangés en bataille ; se rappelant des grands casques et armures qu'on y avait aussi trouvés et qui avaient certainement appartenu à des payens infailliblement damnés ; apercevant un collier de fer attaché à un gros chêne, aux branches duquel brandillaient encore quelques fragmens humains ; voyant la vieille Lise, dont on ne disait pas toujours du bien, qui marmottait toutes sortes de paroles qu'il ne comprenait pas, et arrangeait dans un cercle magique des objets étranges qu'il ne connaissait pas ; voyant et pensant à toutes ces choses, il eut peur et se signa de rechef.......

— Jean d'Asuel, Jean d'Asuel, Jean d'Asuel!..... cria la vieille Lise, d'une voix sourde et effrayante.

— Me voici, dit le chevalier, dont les dents se serraient, pendant qu'un frisson faisait dresser ses cheveux.

— Voulez-vous savoir quel sera votre sort en cette vie ?

Jean d'Asuel hésita de répondre; cependant il était venu là pour connaître sa destinée, et il répondit :

— Je le veux......

La vieille le prit par la main, le conduisit au milieu du cercle, lui tourna la figure vers le trou de la Pierre-Percée, et lui dit : — Si vous voyez la lune à travers cette ouverture au moment où j'aurai fait trois fois le tour de la pierre, tout ce que je vous aurai prédit arrivera.....

Et là-dessus, elle se mit à marcher autour du monument en disant :

— Jean d'Asuel, je vois celle que je vous ai promise au pouvoir d'un grand seigneur, qui vous aime, mais qui ne vous la cédera pas maintenant, parce que l'heure n'est pas venue. Je vois beaucoup de richesses qu'elle vous donnera le jour de vos noces, mais elles auront coûté bien des larmes et en pourront encore coûter après que vous les aurez......

Faites attention, chevalier, j'ai fait deux tours......

Je vois une guerre, un incendie, puis encore une, deux guerres et un incendie...... prenez garde, Jean d'Asuel, celui-ci sera fatal à celle qui vous aura le plus aimé!...... O combien de meurtres, combien de sang! votre femme pleure en vous voyant partir pour la dernière guerre où vous vous trouverez......... Jean d'Asuel, Jean d'Asuel! voyez la hache d'un suisse, qui se lève sur votre tête!...

Jean d'Asuel fit un cri terrible et recula avec horreur;..... il avait vu la figure de la sorcière à travers la Pierre-Percée, à l'instant où la lune, sortant d'un nuage, paraissait l'éclairer d'une lueur surnaturelle......

Jean d'Asuel s'en alla vers Porrentruy, plus triste et plus pensif qu'il ne l'avait jamais été, lorsqu'il courrait

après celle qu'il venait enfin de trouver. Mais ce que la sorcière lui avait prédit, ne le rassurait qu'à demi : le grand seigneur, qui possédait sa belle, il le connaissait et le connaissait bien ; aussi se grattait-il le front comme un maître d'école, auquel un curé de village fait épouser sa servante, comme un noble de province, qu'un roi appelle à sa cour pour le faire comte ou marquis, en lui donnant en mariage une belle dame, qui était presque reine ; et quoiqu'il y ait toujours des gens tout prêts à accepter des honneurs et de l'argent en échange d'une femme qui leur coûte encore trop cher, cependant le sire d'Asuel était dans une cruelle anxiété, et la confidence qu'il en fit au page Louis ne le tira nullement d'embarras.

Il était si bon ce chevalier, si confiant, il expliquait ses doutes si naïvement, à son jeune confident, que le page en rougissait et tournait la tête de côté..... Etait-ce pour rire ? je n'en sais rien, il avait peut-être d'autres raisons, ce beau jouvencel, dont la taille était si svelte et les mains si douces.....

Quelques jours après cette aventure, le chevalier fut chargé d'accompagner Alix l'orpheline, que Jean de Vienne voulait déposer au Klingenthal, pendant la campagne de Bienne. Cette marque de confiance toucha l'honnête Jean d'Asuel : comme il était content et fier de mener cette chère Alix, comme il la regardait tendrement, quand les femmes, qui étaient ave celle, s'éloignaient un peu, et cependant quel respect il avait pour la protégée de son seigneur, comme il prévenait ses moindres caprices, car les protégées en ont toutes ; mais le chevalier n'y prenait pas garde. Il faisait bien quelques petites attaques contre la place qu'il s'était proposé d'assiéger, lorsque l'évêque lui en avait ravi la gloire, mais c'était si imperceptible, que la belle n'y prenait pas garde. Ce n'est pas

que la figure du chevalier eût été désagréable, on n'aurait osé dire cela de lui, mais Alix ne se doutait nullement des prétentions de son compagnon de voyage. Peut-être s'il avait été plus entreprenant, il n'aurait pas eu tant de sujet de se gratter le front par la suite.

Lorsque le chevalier fut de retour, il se mit à trotter avec l'évêque, allant à Bienne. Il aperçut, un des premiers, le page aux yeux bleus, et il le regarda si long-temps, si singulièrement, que le page le remarqua et rougit. Jean d'Asuel se repentit de sa curiosité; et d'ailleurs quelle sotte idée de penser à Alix, en voyant le jeune damoiseau, lui qui l'avait conduite quelques jours auparavant au prieuré de Klingenthal. Cela ne pouvait être possible, et cependant il pensait à l'évêque : il avait été élevé dans un couvent de moines......

Nous saurons cela de Louis, se dit-il enfin : mais Louis, je ne sais pourquoi, s'était trouvé mal en arrivant à Delémont, au moment où le prince se décidait à garder le page Albert, et Jean d'Asuel ne put rien apprendre de Louis, qu'il ne revit que long-temps après la campagne.

CHAPITRE XII.

LES BUCHERONS DE JEAN DE VIENNE.

La vue de ces châteaux presque tous situés sur des hauteurs et dans des sites escarpés rappelle des temps d'oppression et de violence.

MOREL. Histoire de l'Evéché de Bâle.

Les petits oiseaux font leurs nids dans l'herbe et les oiseaux de proie sur des arbres élevés.

DE LA MENNAIS.

Le mauvais succès de la première guerre épiscopale de Jean de Vienne ne l'avait pas dégoûté des combats et des entreprises hazardeuses : c'était un joueur intrépide, qui voulait sa revanche, au risque de perdre son dernier enjeu. Les Suisses l'avaient trop maltraité à Malleray, pour l'oublier, et Berne surtout excitait sa colère ; mais ce n'était pas chose facile que de se venger de cette république, qui s'agrandissait de tous côtés, au grand scandale et préjudice de la noblesse, qui voulait tout pour elle et rien pour les autres. C'était aussi la maxime des Bernois d'alors, et cette manière de penser s'est perpétuée jusqu'à nos jours, tant parmi ceux dont je viens de

parler, que parmi bien d'autres encore. De là viennent les guerres, les querelles, les procès, les procureurs et toute cette longue et effrayante énumération de fléaux, qui désolent le genre humain, depuis le commencement des siècles.

([20]) Jean de Vienne, profitant de la jalousie de la noblesse contre Berne, conclut un traité avec le comte de Thierstein, avec son cher cousin de Nidau, auquel il céda la ville d'Olten, avec plusieurs puissans barons, fit venir des troupes de Lorraine, et quand il eut pris toutes ces précautions, bien secrètement, il envoya, un matin, un grand nombre de courriers dans toutes les parties de ses états qui lui devaient des gens de guerre.

Voilà de nouveau tout le pays en rumeur, et ces pauvres paysans, à peine guéris des blessures de Malleray, étaient de rechef obligés de faire remplir leurs sacs de toile avec leurs misérables provisions. Maître Nicolas arriva avec son grand arc de bois d'if, Gros-Jacques avec sa hache; ses voisins en portaient aussi, de même que les autres arrivans.

— Qu'est-ce que cela veut dire? demanda Nicolas, qui, habitant une ferme dans les montagnes, ne savait pas le mot d'ordre. Est-ce que nous allons au bois ou à la guerre?

Personne n'était plus instruit que lui : c'était un rassemblement que Jean de Vienne faisait encore à la sourdine, et les paysans n'étaient pas assez de ses amis, pour leur expliquer d'avance ce qu'il voulait faire de leurs haches. L'évêque n'était d'ailleurs nullement confiant, car son page Louis le questionna fort inutilement, pour savoir ce que signifiaient ces préparatifs de guerre; le prince lui tourna trois fois le dos, sans faire semblant de l'entendre.

Louis rapporta tout cela à Jean d'Asuel, qui n'en savait

pas davantage ; c'étaient cependant les deux meilleurs amis de Jean de Vienne, quand le page Albert, celui qui était blond, n'était pas de service. Or, depuis quelques semaines, environ huit mois après la bataille de Malleray, ce beau jouvenceau était parti un matin sous la conduite d'une vieille dame, qui l'avait mené, je ne sais où, et Jean d'Asuel ne le savait pas non plus. Ce qu'il n'ignorait pas, c'est qu'il avait manvaise opinion d'Albert, quoiqu'il lui trouvât de la ressemblance avec Alix, qu'il croyait toutefois enfermée au Klingenthal, s'il pouvait s'en rapporter aux paroles de l'évêque, qui lui en avait parlé quelques jours auparavant. Le page Louis avait souri malicieusement, quand le chevalier lui avait raconté la conversation qu'il avait eue avec le prince ; mais Jean d'Asuel était de bonne foi et soupçonnait pas toujours son prochain.

Le jour que les paysans se réunirent, Jean de Vienne fit appeler Jean d'Asuel et lui dit : Sire chevalier, j'ai fait rassembler mes troupes ; le maréchal de Telsberg est malade, je vous charge de les commander en son absence.

— Merci, monseigneur, je ferai de mon mieux, quand vous m'aurez dit où il faut aller trouver l'ennemi.

— Nous irons ensemble, reprit l'évêque, vous n'aurez qu'à me suivre.

Là-dessus Jean d'Asuel fit seller son cheval, réunit ses hommes d'armes, qui rôdaient par la ville de Porrentruy, depuis une huitaine de jours, appela Louis et lui dit : — Je vais partir avec monseigneur de Vienne, viendrez-vous avec nous ?

— Sans doute, répondit le page, puisqu'Albert est hors de service.

Jean fut bien content que le varlet fût du voyage, car, après Alix, c'était Louis qu'il aimait le mieux ; il était son confident, et il y avait une telle sympathie entre eux, que

l'évêque en aurait été jaloux, s'il n'avait pas bien connu le bon naturel du chevalier.

Le prince partit avec toute sa cour, qui n'était certes pas composée de chapelains, mais bien de chevaliers armés de toutes pièces, qui se mirent en route à la suite du prélat. Derrière eux trottaient leurs écuyers, leurs hommes d'armes, les soldats venus de Lorraine, tandis que de tous côtés accouraient des paysans armés de haches; et il en arriva tant, que lorsque le prélat fut à Delémont, il s'en trouva près de quatre mille.

Ce bon pasteur souriait de plaisir, en voyant ses ouailles, son troupeau favori réuni sous sa houlette d'acier; il leur aurait volontiers donné sa bénédiction, s'il avait su comment s'y prendre pour le faire en latin, sans exciter le rire de ses bien-aimés vassaux; mais son fou Walter lui souffla quelques mots à l'oreille, et Jean de Vienne, prenant son épée par la pointe, éleva en l'air la garde en forme de croix, fit deux mouvemens comme un maître d'escrime, et bénit ses sujets. Walter l'imita avec sa marotte, et Jean d'Asuel, pour témoigner sa bien-venue de maréchal provisoire, fit distribuer aux soldats du vin et du fromage, qui, je vous jure, leur procura une plus grande satisfaction que la bénédiction que l'évêque leur avait donnée à coups d'épée.

Ces choses se passèrent le jour de l'arrivée à Delémont; le lendemain il n'était plus question de bénédiction : l'évêque jurait, criait, pestait, maudissait à faire trembler les épaisses murailles de son château; personne n'osait lui demander quelle mouche l'avait piqué, si toutefois c'était une mouche; car on était à la fin de l'automne, et les guêpes, frélons et autres insectes portant aiguillon, devenaient rares; mais Walter soutenait que c'était un faux-bourdon qui avait blessé son maître, et, crainte

d'accident, il enfonça sur sa tête son grand bonnet rouge à longues oreilles, se drapa dans sa robe, comme un romain dans sa toge, comme un faquin dans son manteau, et se mit en garde avec sa marotte.

Jean d'Asuel, maréchal par intérim, s'aventura d'aborder le prince, en tenant, aussi par précaution, son bouclier bien serré contre sa poitrine. L'évêque le vit venir et se calma : il ne pouvait plus souffler, tant il avait crié; mais peu à peu la respiration lui revint, ses poumons se gonflèrent, sa bouche se rouvrit, et il recommença :

— Malédiction d'enfer! enragé démon! bête maudite! Me refuser le passage, me couper le chemin, à moi, qui voulais bien l'appeler mon cousin! une moitié d'allemand!. Misérable brûleur de villes! égorgeur! assassin! accepter Olten pour me livrer le passage et me le fermer ensuite.... Tu me le payeras de ta peau de damné! Je te ferai étrangler par mes paysans et manger par mes chiens.....

Jean d'Asuel écoutait et ne comprenait qu'à demi; mais enfin profitant d'un moment où l'évêque reprenait haleine, il lui dit :

— Monseigneur, est-ce du comte Rodolphe de Nidau, que vous voulez parler ?

— De qui serait-ce donc, sans cervelle ?

Le chevalier se redressa, serra son bouclier, attendit pour voir s'il viendrait une nouvelle injure et l'évêque reprit :

— Qui aurait osé me jouer un pareil tour, excepté ce traître de Rodolphe, vendu aux Bernois ?....

— Il en a plutôt peur.

— Ah! tu l'excuses encore, maître Jean; serais-tu aussi un traître ?

Pour le coup Jean d'Asuel mit la main à son épée et fit

une grimace qu'il ne mettait jamais au jour qu'au moment d'un combat; mais elle était telle, que rarement elle ne causait pas la fuite de l'ennemi le plus intrépide. En quoi consistait cette grimace ? La chronique ne le dit pas ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle épouvanta l'évêque, qui recula jusqu'à la porte.

— Je crois sire d'Asuel, que tu me prends pour un Sarrasin ?

— Non, monseigneur, mais vous m'avez appelé traître.

— Moi, je n'y ai pas pensé ; je te connais trop bien pour commettre une pareille injustice.

— Vous l'avez dit, monseigneur et je vous rends le commandement de vos troupes et le cheval de sous-maréchal que vous m'avez prêté. J'en ai un de soixante livres, et ma selle de fer vaut bien votre harnais de cuir jaune.

— Allons, allons, Jean, ne te fâche pas ; tu as pris le parti de ce damné Rodolphe et je n'ai pas cru t'offenser. Donne moi la main.....

Jean d'Asuel tendit la main, l'évêque l'attira à lui et l'embrassa. La paix fut faite, la colère du prince apaisée, l'honneur du chevalier satisfait, et il ne resta plus qu'à s'expliquer avec plus de calme.

La ville de Berne possédait dans son voisinage une vaste forêt appelée le Bremgarten ; près de cette forêt se trouvaient des villages et des campagnes dépendants de la ville, et l'évêque, pour se venger des Bernois, qui l'avaient battu à Malleray, formait le projet d'aller couper et brûler le bois du Bremgarten et dévaster les campagnes d'alentour.

Son plan était de passer par Bienne, Nidau et Arberg ; c'est à cette fin, qu'il avait négocié son passage sur les terres du comte Rodolphe, en lui cédant Olten. Le comte

de Nidau accepta la ville, parce qu'il aimait mieux prendre que donner, promit le passage à son allié et lorsqu'il le sut en marche, il lui fit dire, qu'il ne lui était pas possible de tenir sa promesse, parce qu'il s'attirerait sur les bras toutes les forces de ses voisins de Berne. C'était une vraie note diplomatique, et l'évêque, qui ne connaissait que son épée, se mit dans un violent accès de colère, qui ne lui aida nullement à sortir d'embarras.

Le sire d'Asuel, qui connaissait bien le pays, consola un peu le prince, en lui disant qu'il y avait un autre chemin, un peu long à la vérité, mais qui conduisait à Berne, en passant le Jura par le Passwang et traversant les possessions du comte de Thierstein, avec lequel on venait de faire un traité. Sans attendre plus d'explications, Jean de Vienne mit ses troupes en marche et se dirigea vers le passage indiqué, en suivant quelque temps la route de Bâle.

Il traversa d'abord la gorge du Vorbourg, dominée par ses châteaux ruinés tout récemment et par sa chapelle à peine rebâtie; et passa le village de Soyhière, à droite duquel il vit son château de Sogren et ses deux tours élevant leurs creneaux au-dessus d'un rocher taillé à pic. Jean d'Asuel reconnut aussi ce château avec sa base, sa porte, ses fossés de roc et frissonna involontairement, en se rappelant une certaine nuit qu'il y avait couché. Ce n'est pas qu'il craignît le chatelain, qui y restait alors, car ce n'était qu'un moine de Saint-Alban, et Jean d'Asuel n'avait peur ni des moines, ni des nonnes, enfin n'avait peur de rien, excepté des esprits; et ce devait être un souvenir de ce genre, et peut-être aussi un pressentiment, qui le faisait frisonner en regardant ce château de Sogren avec Jean de Vienne.

L'évêque poursuivant sa marche, arriva à Lauffon,

ville qui n'était ni plus grande ni plus petite que maintenant; mais où l'on voyait des fossés, des tours et des murailles; on y trouvait des paysans allemands difficiles à gouverner, comme ils l'ont toujours été; on y entendait la chûte de la Birse, près de ses moulins, comme on la voit dans cent album et porte-feuilles, et l'évêque passa sans remarquer tout cela, excepté les remparts et les fossés qu'il se plaisait à regarder. C'est pourquoi il s'arrêta à une demi-lieue plus loin, pour examiner les tours et les ponts-levis du château de Zwingen, entouré d'un bon marais formé par les eaux de la Birse, mais qui convenait beaucoup à Rodolphe de Ramstein, vassal de l'évêché et grand amateur de petites guerres, comme tous ses contemporains possédant tours ou châteaux.

Le baron, en voyant une si belle armée, sauta de joie, courut se faire vêtir ses bottes de fer, ses cuissards, sa cuirasse, ses brassards, se couvrit de son heaume, saisit son poignard, son épée, sa lance, donna un baiser à sa femme, qui aurait pleuré, si son mari ne lui eût laissé un page de dix-sept ans, sauta sur son cheval caparaçonné de fer et dit à ses hommes d'armes:

— En avant, on se battra.

Jean de Vienne prit un chemin à droite, parcourut un joli vallon où il trouva de beaux villages, qu'on n'avait pas brûlés depuis long-temps, parce que leur seigneur, le comte de Thierstein, qui restait au fond du vallon, n'avait pas voulu le laisser faire à ses voisins, dont il se moquait, étant le plus fort. Cela ne plaisait pas au baron de Ramstein, pas plus qu'au sire de Neuenstein, qui était niché dans une tour à droite de la vallée. C'était une chose curieuse de voir ce petit coin de pays, comme il était observé d'un œil de convoitise par un cormoran, qui restait dans le marais de Zwingen, par un vautour qui

était perché sur le rocher de Neuenstein et défendu par un hibou, qui tendait sa tête tous les soirs par le trou d'une meurtrière, pour voir si ses voisins, le Cormoran et le Vautour, n'allaient pas s'abattre sur ses terres.

N'allez pas croire que ce hibou ait été comme un de ceux qu'on voit entre les mains des enfans au mois de mai, quand ils ont à peine leurs premières plumes : point du tout ; c'était un hibou de la grande espèce, de la race la plus noble, portant cornes ou oreilles, comme les grands ducs, ayant bec et serres, presqu'aussi redoutable que l'aigle d'un empereur ; l'aile forte et agile ; la voix quelque peu rude et effrayante, véritable voix de souverain ; et le regard... ! Qui aurait osé fixer ses yeux resplendissans comme deux soleils, mais qui toutefois voyaient mieux au clair de la lune qu'au grand jour ; vrais yeux d'enfants de Saint-Nicolas, qui étaient si souvent en route pendant les nuits du moyen âge.

Or, cet oiseau si redouté et si puissant, c'était le comte de Thierstein, dont le château était perché sur un rocher qui dominait la route resserrée elle-même entre une rivière et un autre rocher. C'était donc une vraie position de château, ou de maison de plaisance d'un seigneur du bon vieux temps. Les comtes de Thierstein en avaient beaucoup d'autres semblables ; mais Thierstein réunissait à l'avantage de sa situation sur un roc inaccessible, celui inappréciable, d'avoir une route fréquentée à plus de cinquante pieds au-dessous de ses hautes tours et de ses épaisses murailles percées de meurtrières bien bizarres, comme les armes qu'on voyait souvent briller au travers. La grande tour était aussi percée de meurtrières et de fenêtres à doubles ogives, ouvragées, barreaudées et obscurcies de vitraux peints, joints par du plomb, et représentant toutes sortes de jolis sujets de l'ancien et nouveau

testament, d'armoiries, de chevaliers guerroyans; le tout pour l'édification et l'amusement des dames, qui filaient au fuseau dans ces salles où les fenêtres ne laissaient pénètrer le soleil que nuancé des mille couleurs de vitraux coloriés.

Savez-vous pourquoi ces châtelaines filaient au fuseau, ne brodaient que rarement, ne lisaient jamais, ne sortaient que très-peu, priaient souvent et avaient d'autres manières de passer leur vie, qui feraient mourir d'ennui les dames de nos jours?

Elles brodaient rarement, parce qu'on ne voyait pas clair dans leurs appartemens; elles ne lisaient jamais, parceque les prêtres ne voulaient pas qu'elles sussent lire, vous comprenez pourquoi? elles ne sortaient que très-peu, parce qu'elles n'avaient pas de voisins à visiter, que l'église était au château, que leurs maris étaient jaloux, et pour d'autres petites raisons, un peu longues à détailler ici; il ne leur restait donc qu'à filer au fuseau ou à prier pour se passer le temps et s'endormir; à moins, et c'était rare, qu'on n'eût eu au château la visite d'un moine jovial, d'un preux chevalier, d'un galant troubadour, ou de quelque page dont on oubliait d'apercevoir la barbe naissante, et qui se gardait bien d'en parler au baron, crainte d'être sevré de la compagnie des dames; mais ces bonnes fortunes étaient rares, comme je viens de le dire, et leur vie aurait été peu agréable, si elles n'en avaient eu l'habitude, faute d'en savoir davantage.

Quelques-unes de ces recluses essayèrent parfois de changer cette triste coûtume, et ce fut pour cela que deux demoiselles de Thierstein, qui habitaient le château de Pfeffingen, presque semblable à celui que je viens de décrire, s'ennuyant de ne voir la campagne qu'à travers leurs étroites fenêtres, sortirent furtivement du château

avec deux jeunes paysans qui leur servaient de guide, et se mirent à errer à l'aventure. On s'aperçut de la fuite des demoiselles, on les poursuivit, les rattrappa, les gronda, les renferma et les deux paysans furent enchaînés, admonestés, confessés et pendus ; le tout pour ne pas déroger aux anciens usages, et c'est pourquoi il ne faut pas se moquer des coûtumes d'un pays, sans en connaître les causes et les suites.

Le comte Sigismond, possesseur du château de Thierstein et des vastes domaines d'alentour, était un chevalier célèbre, tant par sa naissance, ceci allait avant tout, que par ses richesses, sa bravoure, qui lui faisait faire toutes sortes de prouesses, et enfin par un nombre presque infini de louables qualités spirituelles et temporelles, qui illustraient les chevaliers de ce siècle d'or pour la noblesse, et de fer pour les neuf-dixièmes du genre humain.

Quand cette perle de chevalerie aperçut la belle armée de sapeurs que lui amenait Jean de Vienne, il lui prit un frisson bien naturel : il pensa à ses états qu'il avait préservés avec tant de peines des serres, du vautour et du cormoran, ses voisins, et il les vit dans un grand péril d'être pris par un faucon de passage.

Tant que les soldats de l'évêque furent dans les terres de leur prince, il n'avait pas été beaucoup question de pillage, ni de grands désordres ; mais dès qu'ils eurent mis le pied sur celles du comte de Thierstein, la discipline se relâcha : En passant par les villages, ils faisaient chanter les coqs, bêler les moutons, crier les femmes, jurer les paysans, blasphémer les soldats, et tout cela presqu'à la barbe du comte Sigismond, qui le voyait du haut de sa tour et savait par expérience que cela ne pouvait guère être autrement. Toutefois, comme tout ces bestiaux, moutons filles et femmes, étaient à lui, il pâlissait de colère

et se promettait d'en faire, une fois ou l'autre, tout autant à son bien-aimé prince-évêque, dont il était le grand-maître d'hôtel et le vassal pour je ne sais combien de terres et de châteaux.

En allié fidèle, à la manière des empereurs grecs, amis des croisés, il avait fait préparer des vivres et des logemens pour les troupes de Jean de Vienne, et disposer ses hommes d'armes à l'arrière-garde et sur les flancs de l'armée, pour veiller à sa sûreté, faire suivre les traînards, empêcher les désertions et quelques autres petites fonctions plus ou moins amicales. Le prince s'en aperçut, se mordit les lèvres et se tut : il avait besoin du comte de Thierstein; mais il jura aussi de lui rendre plaie pour plaie, bosse pour bosse. C'étaient deux hommes de parole, leurs vassaux et sujets s'en aperçurent plus d'une fois! Cependant, l'évêque, en récompense de ses bons services et de douze hommes qu'il lui avait prêté, ne laissa pas que de troquer avec lui sa seigneurie de Lauffon contre deux mille florins qu'il empocha pour ses menus frais de voyage.

CHAPITRE XIII.

CONSPIRATION A BERNE.

Les battus payeront l'amende.

Jean de Vienne passa avec son armée sous les murs de Thierstein, entra dans des défilés si étroits et si surveillés par les gens du comte Sigismond, qu'il se repentit de s'y être engagé et arriva enfin au monastère de Beinwil, où il passa la nuit. Il fit la connaissance de l'abbé, auquel il dit au revoir, en partant; mais comme il tendait la tête à la porte du couvent, pour voir le temps qu'il faisait, il sauta en arrière et jura par tous les saints, vu qu'il était avec des gens d'église. Il avait raison d'être surpris, il neigeait si fort, si dru, qu'il y en avait déjà trois bons pieds.

Le sire d'Asuel, qui avait remarqué cela bien avant l'évêque, se grattait le front suivant sa coutume; il laissa achever la litanie des Saints que psalmodiait le prince sur un air nouveau, et quand il eut dit amen, il lui expliqua comment cette neige ôtait jusqu'au moindre espoir de traverser la montagne avant plusieurs jours.

A cette nouvelle, l'évêque recommença une nouvelle litanie, mais de juremens français, si inconnus aux moines allemands, qu'ils dirent bonnement amen, croyant que c'était des noms de saints d'un autre diocèse. Jean d'Asuel, qui savait de quoi il était question, ne disait mot et se tenait à l'écart, crainte des gestes qui pouvaient accompagner ou terminer les exclamations du prélat bourguignon. Comme c'était lui qui avait conseillé le chemin du Passwang, il attendit qu'un autre tirât le prince d'embarras, et il n'attendit pas long-temps; car le comte de Thierstein, qui craignait que cette armée ne séjournât sur ses terres, s'empressa de faire indiquer une autre route. Jean de Vienne n'ayant pas de carte, et ne connaissant pas le pays, fut obligé de s'en rapporter à l'avis qu'on lui donna; il commanda une contre-marche et défila avec sa suite au milieu de son armée, qui se replia après lui.

Il y avait peu de bagages et les chariots n'encombraient pas la marche, car je crois avoir dit, que chaque piéton portait ses provisions dans un sac de toile, et que les cavaliers en garnissaient la selle de leurs chevaux. Or, quand on était en pays ami, c'étaient les paysans qui nourrissaient les soldats, et en pays ennemi, c'étaient encore les paysans qui les entretenaient. Par conséquent, les fourgons et les convois de vivres n'étaient pas considérables dans l'armée du prince-évêque.

Le comte de Thierstein, en voyant son allié battre en retraite, sourit, comme les alliés de Napoléon sourirent quand ils le virent revenir de Russie avec ses soldats décimés, gelés, blessés, demis nuds, mais toujours braves. Jean de Vienne, n'étant pas encore réduit à cette extrémité, ne se rebuta pas des obstacles que lui opposait la nature : il prit un autre chemin pour marcher à l'ennemi, et se dirigea vers le Hauenstein. C'était un détour d'au-

tant plus désagréable que de Beinwil à Balstal, il n'y a que deux ou trois lieues, tandis qu'en retournant à Zwingen pour aller ensuite par Bâle, tourner le Hauenstein et arriver à ce même Balstal, c'était une différence de deux jours de marche pour une armée comme la sienne et par de mauvais chemins.

Jean de Vienne revint donc à Zwingen, où le baron de Ramstein n'entra pas même dans son château : et bien lui en prit, dit la chronique, car il avait laissé un beau jouvenceau près de sa femme. De là, Jean de Vienne reprit la route de Bâle, passa à Grellingen, sans voir la belle cascade de la Birse, mais remarqua un peu plus loin un haut et grand château tout neuf, ressemblant beaucoup à celui de Thierstein. Le tremblement de terre qui les avait détruits l'un et l'autre, avait été cause d'un grand miracle arrivé à celui de Pfeffingen ; car la dame du lieu, qui racontait une historiette à sa petite Madeleine, sentant le château s'écrouler sous elle, se recommanda à je ne sais quel saint, et roula avec la tour, les murs et les rochers, jusqu'au bas de la montagne, où elle se releva, donna la main à sa petite Madeleine, adressa une bonne prière au saint qui l'avait sauvée, et il le méritait bien, fit vœu de faire une religieuse de sa fille, remonta sur le rocher où avait été le château, mais il n'y en avait plus la moindre trace.

Cette bonne dame, tant favorisée des saints, pour les tremblemens de terre, était une comtesse de Thierstein. Sa fille Madeleine, quand elle fut grande, oublia le vœu indiscret qu'avait fait sa mère, se maria, au lieu de prendre le voile, et eut une nombreuse famille, en place de rester vierge et martyre dans un couvent de nonnes, s'il y en a là plus qu'autre part.

Jean de Vienne écouta raconter cette merveilleuse aventure, et le récit dura exactement jusque vis-à-vis du

château d'Augenstein, qui fermait une gorge étroite où la route était resserrée entre la Birse et la montagne. C'était encore un fief de l'évêché possédé par les comtes de Thierstein, qui l'inféodaient à d'autres nobles.

L'évêque entra ensuite dans une belle plaine, où l'on voit encore les restes de la forêt qui la couvrait alors, au lieu des vignes et des beaux cerisiers alignés dans les champs, qui donnent actuellement à ces campagnes l'aspect d'une immense promenade. Le prince prit un chemin à droite, pour éviter la ville de Bâle, où il n'était pas aimé, passa la Birse à Dornach, et vit au-dessus les hautes tours et les remparts crenelés de cette forteresse, près de laquelle les Autrichiens perdirent plusieurs milliers de soldats, dans la dernière bataille qu'ils livrèrent contre l'indépendance de la Suisse.

Jean de Vienne aperçut ensuite les deux châteaux de Birseck et les ruines de Reichenstein. Il arriva bientôt à Münchenstein, où l'on rebâtissait le château écroulé comme Reichenstein, par le fameux tremblement de terre, il passa à Muttenz, dominée par les trois forts de Wartenberg, dont l'un fut construit par les Romains, tourna à droite, entra dans la vallée de Liestal, qu'il remonta en voyant toujours des tours et des châteaux de chaque côté de sa route, traversa le Hauenstein et enfin arriva à Balstal deux jours après qu'il s'en était éloigné à cause des neiges.

Le baron Hemman de Bechbourg, fameux coureur de grands chemins, s'était fort réjoui en voyant arriver l'avant-garde de l'évêque, qu'il prenait pour une escorte de marchands; mais lorsque, de sa grosse tour ronde de Falkenstein, il aperçut l'armée toute entière, il pensa au jugement dernier, croyant que c'était à lui qu'on en voulait. C'est que le baron n'avait pas la conscience nette, et

que s'il ne se remémorait pas souvent de l'enfer, que lui promettaient les moines de Saint-Urbain et de Beinwil, il pensait au moins de temps en temps à la potence, où il aurait figuré à plus juste titre qu'un voleur de chevaux : car le baron était le plus grand brigand qu'il y eût à six lieues à la ronde, et c'était beaucoup dire pour ce temps là, où tous les seigneurs étaient ainsi, et il y avait eu plus qu'il n'y a maintenant d'oiseaux de proie.

Or, c'était une mauvaise pensée de noble, que de songer à la potence, vu que jamais ces beaux sires ne se pendaient entre eux, quand même ils avaient les fourches patibulaires les plus honorables qu'il fût possible d'inventer. Je dis honorables, parce qu'on distinguait les degrés de puissance des seigneurs d'alors au nombre des piliers de leurs gibets, et qu'on aurait pu dire un baron à trois piliers, comme on dit un pacha à trois queues. De là vint que Louis XI, pour faire voir qu'il était le plus grand seigneur de France, possédait le formidable gibet de Montfaucon, qui avait tant de piliers, qu'on le prenait de loin pour un temple antique, tombant en ruine, mais dont la corniche restait encore. C'était une corniche bien drôle, lorsqu'on la regardait de près, car le vent mettait en mouvement les parties qui la composaient, et je vous jure qne cela donnait une haute opinion de la puissance du seigneur du lieu.

Le baron de Falkenstein ne possédait qu'une potence à deux piliers, mais comme c'était un homme intelligent, il en avait de provisoires près de chacun de ses châteaux, non compris les arbres, qui, au besoin, en tenaient lieu et se trouvaient souvent chargés de fruits dont ils n'avaient pas produit la fleur.

L'évêque de Bâle remarqua donc les arbres et les piliers bien garnis du seigneur de Bechbourg et des deux

Falkenstein, et dit que ce baron devait être un bon homme, puisqu'il rendait si bonne justice dans ses états ; ses nobles chevaliers dirent tous amen, et l'eau leur en vint à la bouche ; mais comme ils marchaient toujours, ils arrivèrent au vieux Falkenstein, dont les tours dominaient le chemin d'un peu plus près que le nouveau Falkenstein, et comme en suivant on trouvait encore le château de Bechbourg, assis également sur un rocher, cela faisait penser que le faucon, qui se perchait en ces lieux, prenait force perdrix au passage.

Toujours trottant et chevauchant, Jean de Vienne, après avoir côtoyé la dernière chaîne du Jura, arriva enfin dans les états de la ville de Soleure, près de laqnelle il passa de nuit, et le lendemain vers midi, par un gros brouillard d'automne, venu à la suite d'un dégel, il traversa la rivière de l'Aar, avec des bateaux qu'il prit à des pêcheurs, et entra sur le territoire de Berne.

Aussitôt la fumée et la flamme s'élevèrent des toits de paille, les hommes s'enfuirent, les filles et les femmes, qui étaient jeunes, restèrent de force, les enfans et les vieillards crièrent, pleurèrent, les agneaux bêlèrent pendant qu'on égorgeait leurs mères, les taureaux mugirent en recevant le coup mortel, le vin coula dans les caves des gens riches, le blé s'éparpilla de toute part, et quand l'armée dévastatrice de l'évêque fut passée, les paysans vinrent ramasser ce qui restait dans leurs villages, ou mouraient de faim.

Mais c'était l'usage et la manière de se faire la guerre dans le bon vieux temps, aussi plus Jean de Vienne et ses chevaliers voyaient de ruines et de destructions, plus ils étaient contens. Les paysans de l'évêché étaient sans pitié pour ceux de Berne, parce que ceux de Berne avaient ravagé l'évêché quelques mois auparavant. Il fallait

d'ailleurs obéir au prince, qui avaient de rudes hommes d'armes pour faire exécuter ses ordres; et les paysans de tous les pays prennent tous les allures des soldats, dès qu'ils ne voient plus le clocher de leur village.

Jean de Vienne, brûlant, pillant, dévastant, arriva ainsi dans une grande forêt, qu'il traversa avec ses cavaliers, pendant que ses quatre mille sapeurs se mettaient à la couper, extirper et incendier, comme des nouveaux colons arrivant en Amérique. Parvenu au bord du bois, l'évêque tendit la tête dehors et aperçut la ville de Berne dans son demi-cercle formé par l'Aar, il vit ses murs et ses tours solides, qui la défendaient de l'autre côté; mais il secoua la tête, ne se sentant pas assez fort pour s'en emparer.

Cependant le brouillard se dissipait, le ciel s'éclaircissait, les Alpes laissaient voir leurs cîmes argentées, et un nuage se formait au-dessus du Bremgarten, où les sapeurs de l'évêque travaillaient de leur mieux. Des bourgeois, qui n'avaient jamais vu de brouillards de ce genre sur leur belle forêt, allèrent voir ce que ce pouvait être; mais observant de loin que cela sentait la fumée, ils coururent aux armes, la cloche d'alarme sonna, et ce fut un spectacle bien curieux de voir ces bourgeois sortant par la porte de leur ville ronde, comme des abeilles hors de leur ruche. Ils étaient bien aussi en colère que des abeilles dont on a dérangé les rayons de miel, aussi les bucherons de Jean de Vienne, n'ayant nulle envie d'en être piqués, s'enfuirent de plus loin qu'ils les virent venir, laissant plus d'un sapin à demi abattu, plus d'un chêne scié, que le vent fit tomber comme par enchantement, plus d'un grand feu où rôtissaient des bœufs tout entiers.

Jean d'Asuel, qui avait commandé l'avant-garde, resta alors à l'arrière, pour couvrir la retraite; il abaissa sa

lourde lance, serra ses genoux, se roidit sur son cheval et dit à ses hommes d'armes : — Mes enfans, il va faire chaud pour le prince et nos frères, si nous ne tenons ferme. Nous sommes deux cents ; tant qu'il en restera un, que personne ne tourne le dos..... Laissons venir ces ours, nos lances sont longues.

Les Bernois arrivèrent en désordre, comme des gens irrités, se jetèrent sur les lances des soldats du sire d'Asuel, y perdirent la vie, furent remplacés par d'autres bernois plus prudens, qui firent jouer les cranequins de leurs arbalètes, tuèrent les chevaux, abattirent les cavaliers, percèrent les cuirasses, les cottes de mailles, éclaircirent les rangs des enfans d'Asuel, qui ne tournaient pas le dos, mais ne pouvaient rien opposer à l'ennemi qu'une obéissance passive à leur chef, qui ne bougeait pas de sa place.

Jean d'Asuel, voyant que le nombre des ennemis augmentait, que les flèches pleuvaient de toutes parts, que ses gens périssaient, et pensant que l'évêque, qui se sauvait, devait être bien loin, dit aux hommes d'armes qui lui restaient encore : — Mes enfans, le prince est sauvé... il n'y a plus rien à faire ici.....

Et il s'élança vers l'Aar, où les paysans se noyaient, n'ayant trouvé ni pont, ni assez de bateaux pour passer la rivière, qui était rapide et profonde ; Jean d'Asuel se jetta à la nage avec ses gens, renvoya plusieurs barques vers la rive qu'il venait de quitter, et sauva ainsi un grand nombre de malheureux paysans.

Jean de Vienne, toujous fuyant, traversa les états du comte de Nidau, qui, cette fois, ne lui ferma pas le passage, parce qu'il pensait comme le comte de Thierstein et comme le firent, long-temps après lui, ces rois allemands, en voyant Napoléon revenir de Russie.

Enfin, l'évêque rentra dans son château de Porrentruy, où il prit le temps de respirer, pendant que les seigneurs de la contrée cherchaient à pacifier sa querelle avec Berne. Comme les pacificateurs étaient des nobles, ils condamnèrent les bourgeois de Berne à payer 30,000 florins à Jean de Vienne, en dédommagement.

En dédommagement de quoi? Eh! mais de ce que les gens de Berne avaient tué et fait noyer ceux de l'évêque, qui, par malice, brûlaient et ravageaient les campagnes des Bernois. Il avait bien été question de la dévastation des vallées de Tavanne et de Moutier, que ces derniers avait faite, en représailles du sac de Bienne; ceci était une vieille histoire de plusieurs mois, il ne restait plus que le dommage causé à la sainte-Eglise, dans la personne de l'évêque de Bâle et de ses gens, maltraités par les Bernois. Les plénipotentiaires trouvaient cela tout simple; mais, malgré cette simplicité, le peuple de Berne, qui payait les pots qu'on lui avait cassés, fut assez stupide pour n'y rien comprendre, et même il se fâcha, s'attroupa, se mutina. Ce que voyant, les gros bourgeois, gouvernant les petits, comme cela a toujours eu lieu, ils se réunirent dans une église de Cordeliers, mirent des soldats payés, sur pied, levèrent des enquêtes, arrêtèrent un pauvre diable de guet-de-nuit, auquel les petits bourgeois avaient donné le mot d'ordre pour sonner la cloche d'alarme, le mirent à la torture, pour le faire mentir dans le sens qu'ils voulaient, et le malheureux torturé avoua, rétracta tout ce qu'on voulut, jusqu'à ce qu'enfin il ne put plus rien dire, parce qu'on lui coupa la tête.

Pour contenter tout le monde, dit la chronique, on exila de fort honnêtes gens, qui avaient conseillé le traité de Balstal, et comme ils étaient riches, ils allèrent passer

leur temps d'exil en pays étranger, à deux ou trois lieues de Berne, tandis que les petites gens, qui avaient osé murmurer contre ces hommes-là, furent emprisonnés et châtiés corporellement.

Je pourrais ajouter ici une foule de réflexions fort instructives, mais comme je suppose mes lecteurs assez intelligens pour me comprendre sans autres explications, je ne rapporterai pas même la remarque que fait l'auteur du manuscrit dont j'ai tiré cette trop véridique histoire.

Il me souvient seulement que quelques pauvres hères, ayant puisé des idées de liberté au fond de leurs verres, s'avisèrent de proférer des cris prétendus séditieux en novembre 1830. Aussitôt la police, qui n'avait pas préparé cette conspiration, mais qui la laissait se mûrir dans un cabaret, prit les armes, tira sur les conspirateurs, en arrêta, baillonna et conduisit à Berne, comme on n'avait jamais mené de malfaiteurs et de brigands. Mais c'étaient de pauvres gens, qui rêvaient d'être mieux que par le passé, et ce n'était pas difficile, chacun pensait comme cela à cette époque, et quand le rêve fut achevé, on vit que réellement ce n'était qu'un songe, et qu'avant comme après, il y avait beaucoup de choses qui restaient les mêmes.

Or donc, nos conjurés de cabaret, baillonnés, garottés, menacés et maltraités, arrivèrent à Berne, où l'on eut peine à trouver, un trou assez noir pour les cacher, ou, ce qui est plus probable, pour étouffer leurs cris, lorsqu'à l'imitation du bon vieux temps, en ne remontant pas même jusqu'à Jean de Vienne, on tortura ces pauvres paysans, comme le sonneur de cloche de la révolution manquée de 1368. Le malheur voulut, pour les gouvernans et torturans, que la révolution s'achevât à moitié et qu'on fût obligé de relâcher les prisonniers, qui re-

vinrent montrer à leurs concitoyens, leurs figures décharnées et leurs corps exténués.

Un peu plus tard, on conspira à Berne, contre la nouvelle république, alors les petits conspirateurs furent derechef enfermés dans des trous, les grands dans des salons, et comme il était probable qu'ils étaient plus coupables que les petits, on ne laissa pas que de leur ouvrir gracieusement la porte de leurs appartemens, sentant encore la poudre qu'ils y avaient amassée, et ils rentrèrent paisiblement chez eux, rêvant au moyen de mieux faire à l'avenir.....

C'était comme cela du temps de Jean de Vienne.....

Cet évêque bourguignon ne fit pas tant la guerre à ses voisins sans argent; il avait d'ailleurs de ces mains qui n'en peuvent garder; son trésor était un sac sans fond, où plus on mettait d'argent et moins il y en restait. Pour faire face à tant de dépenses, il hypothéqua, aliéna, troqua ses villes, ses châteaux, ses seigneuries, ses forêts, et jusqu'à son droit de monnayage, qu'il vendit à la ville de Bâle, pour 4000 florins d'or. Cela ne l'empêcha nullement de faire frapper en secret la monnaie de cuivre et de mauvais argent, qu'il mettait en circulation à une valeur élevée, croyant tromper ses sujets, qui lui rendaient la monnaie de sa fabrique, en lui payant les impôts.

Mais Jean de Vienne était un homme profond et d'une rare prudence, dit un de nos historiens jésuites, qui voyait tout pour le mieux dans le meilleur des évêchés possibles, et il sut même tirer parti de sa fausse-monnaie sans trop faire mentir le proverbe, qui dit que le bien volé ne profite pas.

CHAPITRE XIV.

LES ENTRAVES DU COMMERCE.

Les chevaliers d'alors, fiers comme les Emirs des Arabes nomades, leur ressemblaient aussi dans l'honorable opinion qu'ils avaient du métier de voleur de grand chemin.

MULLER. Histoire des Suisses.

(21) Hemman de Bechbourg, seigneur des deux Falkenstein, que nous avons déjà vu regardant passer Jean de Vienne du haut d'une de ses tours, observait de nouveau avec toute l'attention possible, un cavalier, qui venait à toute bride vers son château au-dessus de la Cluse ; c'était en 1373. Le baron, par précaution, banda un arc, laissa approcher le cavalier jusqu'au pied du pont-levis, et lui reconnaissant les couleurs du comte de Nidau, il le fit entrer.

C'était en effet un courrier du comte Rodolphe, qui avait une bonne affaire à proposer au baron de Falkenstein : un vrai marché d'or, comme il n'y en avait pas souvent à conclure dans ce temps, où vous verrez que le

commerce avait d'autres entraves que les douanes prussiennes.

Aussitôt que le messager eut exposé sa missive, Hemman fit un saut de joie, comme David sauta devant l'arche; car il ne dansa pas : ç'aurait été d'un scandaleux exemple. Hemman sauta donc, fit mettre tous ses gens sur pied, et il en avait beaucoup de ces bons compagnons, venant les uns d'Espagne, d'autres de Hongrie, quelques-uns d'Italie, beaucoup de France, un grand nombre d'Angleterre, plusieurs d'Allemagne et très-peu du pays. Il aurait pu composer un équipage de pirate, sans faire honte au patron, quel qu'il fût; car c'étaient de rudes garnemens, ne craignant ni Dieu, qu'ils blasphèmaient, ni le diable, dont ils se moquaient, parce qu'on les appelait ses enfans.

Ces fils de Bélial provenaient de ces fameuses compagnies qui désolèrent la France après la paix de Brétigni, et le baron de Falkenstein les avait recrutés, pendant qu'ils ravageaient l'Alsace et les provinces voisines, sous la conduite d'un archi-prêtre. Beaucoup d'autres seigneurs avaient profité d'une aussi heureuse circonstance pour renouveler leurs valets de guerre, que le fer et la corde leur enlevaient assez souvent.

Hemman, qui avait eu plusieurs accidens, avait fait une levée considérable de cette marchandise, pendant qu'elle était en vente à la frontière, et c'étaient ces hommes-là qui composaient sa maison, sans toutefois qu'il leur donnât les titres pompeux de chambellan, de grand-échanson, de sénéchal et bien d'autres encore, comme les princes un peu plus puissans que lui; l'essentiel était qu'ils lui rendissent les mêmes services.

Le baron de Falkenstein sortit avec une centaine de ses serviteurs, s'avança jusque de l'autre côté de la Cluse,

entre le vieux Falkenstein et Bechbourg, les plaça en embuscade dans les bois qui bordaient le chemin, au milieu duquel il avait fait mettre un gros rocher, qui semblait fait exprès pour fermer le passage ; et quand tout fut en ordre, vous auriez entendu voler une mouche, tant il y avait de tranquillité et de calme sur cette route, alors une des plus fréquentées de la Suisse.

Une heure se passa ainsi, et après l'on vit arriver une dixaine de charrettes couvertes de toiles, roulant lentement sur un chemin, rechargé à dessein de grosses pierres, et escortées par une vingtaine de cavaliers. C'était une caravane de négociants, venant de Lyon pour aller vers Bâle, et l'on voyait parmi eux plusieurs personnages qui, par leur tournure, ne pouvaient être que de Bâle. Ces honnêtes commerçans voyageaient ainsi en caravane, non à cause des déserts, des lions ou des arabes ; mais tout simplement à cause des nobles oiseaux de proie nichés dans les nombreux châteaux qu'il y avait sur la route qu'ils parcouraient.

Jusque là ces braves gens en avaient été quittes pour quelques péages arbitraires un peu forcés et toujours fort chers ; mais cela se retrouvait sur le prix des marchandises, qu'on vendait en conséquence, comme on fait payer actuellement aux consommateurs le prix des assurances pour passer des marchandises de contrebande. Alors les garanties contre les pillages de la noblesse auraient été impossibles, lors même qu'un roi aurait été l'assureur.

Ces marchands, venant de Lyon, approchaient du port et comptant arriver à Bâle le lendemain de bonne heure, ils pressaient leurs chevaux pour passer le défilé de la Cluse avant la nuit, qui s'avançait.

— Quels sont les mauvais drôles qui ont pu mettre ce

rocher au milieu du chemin ? dit un des marchands, en voyant le bloc de pierre, qui barrait le passage et allait retarder leur marche.

— Tu vois bien, répondit son compagnon, qu'il est tombé de la montagne voisine ; regarde comme la terre est foulée de ce côté.

— Oui, elle est foulée, mais c'est par des pieds d'hommes ; cela ne me plait pas. En tout cas, il faut rouler cette pierre hors d'ici.

Les cavaliers descendirent de cheval, déposèrent leurs armes à terre, ôtèrent leurs manteaux, retroussèrent leurs manches et se mirent à l'ouvrage, pendant que les voituriers sifflaient leurs chevaux.

Au même instant, le baron de Falkenstein et ses gens, s'élancèrent hors du bois, fondirent sur l'escorte désarmée, arrêtèrent les voituriers, conduisirent l'escorte et les charrettes à Falkenstein, mirent les hommes dans des cachots, les chevaux à l'écurie, et les marchandises en magasin ! !.....

Il y eut ce soir là des fêtes et des réjouissances à faire trembler les tours de Falkenstein, comme elles avaient tremblé en 1356, pour une toute autre raison. Le vin coula sur les tables, sur les planchers, par les fenêtres et avant tout par les gosiers toujours altérés des enfans de Bélial et de leur digne chef, qui but avec eux.

— Et que faisaient la baronne, ses filles et leurs chambrières? Sans doute, elles pleuraient en voyant tout cela ?

— Oh ! que non ; ces nobles dames ne faisaient pas tant les précieuses ; elles débalaient les voitures qui étaient dans le magasin, déroulaient des étoffes de soie d'Italie, des draps de France, des gazes de Gènes ; l'une disait : — Je veux faire une robe avec ce brocard bleu ; l'autre : je veux un voile de cette gaze à fleurs d'or ; celle-

ci : je prendrai de ce drap pour le page Léopold, qui n'a plus de juste-au-corps, vert..... Et chacune d'elles choisissait, coupait, emportait, ne pensant nullement que cela fût mal, puisque chacun faisait ainsi ; c'est-à-dire les grands, les nobles ; les petites gens auraient eu honte... honte à mourir.

Il y avait à Falkenstein un honnête moine de Beinwil, que son abbé avait envoyé en mission dans ce repaire de bandits, pour les convertir. Après de longs et pénibles travaux, père Bernard était parvenu à confesser deux anglais, un français, huit italiens et tous les espagnols qui composaient les hommes d'armes du baron. Les autres soldats avaient été si récalcitrans, s'étaient tant moqués de ses remontrances et de ses sermons, qu'il avait renoncé à leur conversion.

Cependant, pour dire l'exacte vérité, il était bien prouvé et reconnu que les hommes d'armes qui se confessaient étaient les pires de tous. Aussi comme le moine était glorieux d'avoir de si grands pécheurs à ses pieds, tous les ans au temps de Pâque ; les pieuses restitutions qu'ils lui apportaient, ou qu'il leur faisait apporter pour son couvent, qu'ils n'avaient pas volé, et le profit qu'il en retirait, lorsqu'il n'en donnait que la moitié à son abbé.

Ce n'étaient pas là les seuls pénitens non convertis du père Bernard : il était aussi parvenu à confesser le baron Hemman, et quoiqu'il suât à grosses gouttes, chaque fois qu'il entendait les rudes aveux du chevalier, il ne laissait pas que de l'absoudre bien promptement, parce que le sire n'aimait pas les remontrances, et qu'en sortant du confessionnal, il faisait ordinairement pendre quelqu'un pour sa pénitence.

Père Bernard en gémissait secrètement et tâchait de

s'en consoler en confessant les dames et les chambrières, dont il y en avait une qu'il trouvait bien mignonne. Du reste, il mangeait à la table du maître, n'allait guère à son abbaye que pour porter des dons restitués, était plus souvent en la compagnie de ses pénitentes, y compris Béatrix la mignonne, que dans son oratoire, et tout cela pour les maintenir dans la crainte de Dieu et remplir ses fonctions de missionnaire.

Se trouvant avec les dames, lorsqu'elles déballaient, mesuraient, partageaient des brocards, des draps, des gazes, voilà que sa main toucha par hasard un ballot qui sentait les reliques à plein nez : aussitôt il prit un air grave, fronça ses sourcils roux, roula ses yeux gris, prit un couteau, coupa les cordes du ballot, détacha, déchira et plongea enfin ses doigts crochus, jusqu'au milieu de la balle et en retira une belle vierge, vêtue de drap d'argent, ayant couronne d'or enrichie de pierreries et de plusieurs autres bijoux.....

Après avoir réfléchi un moment, il fit une forte exclamation de surprise et d'indignation, et s'écria :

— Sacrilège! Profanation!..... Cette sainte image appartient à nos frères de Saint-Alban de Bâle, qui la faisaient venir de Rome où elle a été bénie par le pape. Je le vois, j'en suis sûr, et je veux la leur envoyer au plus tôt....

— Qu'est-ce que tu dis, papelard! interrompit le baron Hemman, qui avait tant vuidé de flacons, qu'il ne pouvait presque plus se tenir sur ses jambes.

— Je dis, monseigneur, que cette vierge appartient au couvent de Saint-Alban.....

— Tais-toi, vendeur de pardons, elle est à moi seul, et ni toi, ni les bénédictins de Beinwil ou de Saint-Alban ne la verrez jamais faire de miracles, à moins d'en partager le profit avec moi.

Le moine ripostait, serrait la précieuse statue dans ses mains, la levait en l'air quand le baron la voulait saisir, et la dispute s'échauffait, lorsqu'un écuyer, qui avait aussi quelque chose à déballer, prit adroitement la vierge, la lança par la fenêtre, et la querelle fut apaisée, au moins en ce qui concernait le baron, qui riait bien fort du bon tour qu'avait fait son varlet. Mais le moine n'avait pas fini, sa colère de prêtre durait plus long-temps : ses yeux gris lancèrent des éclairs, il frappa du pied, monta sur un chariot, fit un virulent discours sur le sacrilège et finit par excommunier, autant qu'il était en son pouvoir, le baron, sa femme, ses filles et ses suivantes, y compris nécessairement Béatrix, les hommes d'armes, depuis ceux qu'il confessait, jusqu'à ceux qui ne s'amendaient pas, et jusqu'à un juif, qui était le commis-voyageur et brocanteur du baron.

A cette excommunication redoutable, faite du haut d'une charrette, dans un magasin d'objets volés, et éclairé, par des morceaux de pins gras en guise de torches ardentes les dames, épouvantées, s'enfuirent en se signant et emportant les étoffes qu'elles avaient choisies, les hommes d'armes éclatèrent de rire et le baron ne fit pas comme les seigneurs du diocèse de Lausanne, qui assassinèrent leur évêque Henri, pour un anathème semblable; mais il se contenta de prendre le moine par une jambe, de le tirer bas de sa chaire improvisée et le poussa si rudement hors du magasin, qu'il courut tout d'un trait relever la vierge, qui était tombée jusqu'au pied des rochers qui portaient le château, sans se faire aucun mal, vu qu'il y avait un bon lit de mousse et qu'elle était d'excellent bois de chêne. Toutefois, le moine, comprenant qu'on en pouvait faire un miracle, la rapporta bien secrètement au château et la tint en réserve, comme une poire pour la soif.

Le lendemain, quand le moment du partage fut arrivé, les marchandises étaient remballées, recousues, rattachées sur les charrettes, et comme il n'y avait ni facture, ni lettre de voiture, pas plus que pour des ballots de contrebande, que les douaniers savent si artistement alléger pour ne pas tout donner au souverain, qui ne leur en dirait pas merci, il n'aurait pas été facile de remarquer la friponnerie du baron de Falkenstein, si le courrier du comte de Nidau, qui était un fin matois, n'avait su négocier et financer avec le chapelain Bernard, pour savoir toute la vérité.

Voyant que lui seul ne pouvait lutter contre le baron, il fut très-coulant lors du partage, et ne parut pas même s'apercevoir de l'allégement des ballots et de la disparution d'une voiture toute entière. Comme il ne pouvait emporter la part de son maître, il se contenta, en attendant, de quelques poignées d'or, monta son bon cheval, partit au galop, crainte d'accident en passant la Cluse, et alla faire son rapport officiel au comte de Nidau, qui jura, comme Jean de Vienne, en apprenant l'injustice de son associé.

L'évêque de Bâle ayant eu connaissance du trésor qu'avait trouvé le seigneur de Falkenstein, eut envie d'en avoir une part; mais comme c'était un homme d'une profonde habilité dans les affaires, il négocia à la sourdine, et au moyen de sa fausse monnaie, qu'il faisait justement fabriquer à cette époque, il parvint à acquérir une assez bonne portion de bien volé. Il est vrai qu'il y eut, à la suite de cela, une guerre dont il fut quelque peu la cause, sans toutefois qu'il s'en mêla personnellement, pour ne pas compromettre publiquement sa dignité épiscopale dans une affaire aussi scabreuse.

CHAPITRE XV.

LE BAPTÊME.

Si les piliers des églises avaient des yeux et des oreilles, et qu'ils puissent parler, que diraient-ils.

Sermons de MAILLARD. 14me siècle.

(22) Par une belle soirée d'été, six pélerins, montés sur de beaux chevaux, comme n'en avait jamais eu saint Jacques de Compostelle, s'avançaient au petit trot vers l'abbaye de Beinwil. A la faveur de la nuit, ils avaient dépassé les tours de Thierstein, sans être aperçus, du moins ils le croyaient. Arrivé devant l'abbaye, un grand pélerin, qui paraissait être le chef de ces pieux voyageurs, heurta à la porte avec le lourd marteau de fer qui y était suspendu. Les trois coups retentirent sourdement sous les voûtes du monastère, mais on ne donna point de réponse. Il heurta une seconde fois avec plus de force : même écho et même silence. Enfin, impatienté, il frappa la porte à coups redoublés, et, pour cette fois, il fut entendu ; car les pas d'un moine traînant ses sandales de bois, parurent approcher : un petit guichet garni d'une grille de fer, s'ouvrit et une voix nasillarde, que personne ne comprit,

troubla le silence qui avait succédé au retentissement du marteau.

Le grand pélerin demanda en français qu'on voulût bien lui ouvrir, mais personne ne répondit, seulement il aperçut un œil noir, qui s'approcha du guichet et la porte s'ouvrit au même instant. Un homme, tenant une lampe à la main, se présenta alors aux voyageurs. C'était une longue figure de moine, bien sale, bien crasseuse, dont les oreilles se dressaient de chaque côté de sa tête rasée, dont les petits yeux brillaient sous un front bas et plat, enfin une vraie figure d'ignorantin, comme il n'en existait pas à cette époque qui portassent ce nom, mais d'ignorantins-jésuites, comme il y en a tant, qui ont remplacé les moines d'alors et non ceux de Beinwil, que vous pouvez voir encore.

— Vous n'êtes guère accoutumé d'ouvrir aux voyageurs, dit le grand pélerin, d'un ton d'autorité. Pourrais-je parler de suite à votre abbé ?

Le moine dressa ses longues oreilles, ouvrit sa bouche, laissa voir ses grosses dents et ne répondit rien.

Le pélerin répéta la même question avec une mauvaise humeur bien prononcée, et le moine dilata encore plus sa bouche et ses yeux.

— Pardieu ! je crois qu'il est sourd comme sa porte ! et ce n'est pourtant pas faute d'oreilles !

— Attendez, dit un de ses compagnons, je vais lui parler latin, il ne sait peut-être pas le français.

Mais seulement alors le moine dressa ses oreilles, montra ses grosses dents et avança sa calotte grasse qu'il tenait à la main, comme un pauvre, qui tend son chapeau pour recevoir l'aumône.

Le grand pélerin jurait en dépit de sa robe. — Mais, dit-il enfin, c'est peut-être un allemand ?

Un troisième personnage l'interrogea dans cette langue sans obtenir plus de réponse. Un autre individu, qui se tenait en arrière, riait sous son capuchon et sans sortir de sa place, répéta la question qu'on avait faite au moine en français, en latin et en allemand, mais il la répéta dans un langage que personne ne comprit, excepté le bénédictin, qui leur tourna le dos, rentra dans le couvent et laissa les étrangers dans l'obscurité.

— Quel jargon lui as-tu parlé? demanda le grand pélérin.

—Je lui ai parlé l'allemand du pays, et vous voyez qu'il l'entend.

— Quelle ignorance! répliqua le premier, ne pas même savoir le français.

Peu après le moine revint avec l'abbé, qui salua les étrangers avec hauteur et leur demanda ce qu'ils voulaient à cette heure?

— Par saint Vincent! dit le grand personnage, belle question, nous venons souper et coucher chez vous.

L'abbé, reconnaissant sans doute la voix du pélerin, lui fit un profond salut, prit un air humble et respectueux et conduisit ses hôtes dans une salle où l'on recevait les étrangers. Un des voyageurs, qui était de petite taille, paraissait fatigué et il alla s'asseoir dans une partie reculée de l'appartement, où un de ses compagnons, presqu'aussi petit, le suivit.

— Ils sont accablés de fatigue, dit le grand pélérin, je serais bien aise, messire abbé, que vous leur fissiez préparer un lit.

— Bien volontiers, répondit celui-ci, et il alla donner des ordres, pendant que quatre de ses hôtes se mettaient à table et faisaient honneur au souper qu'on leur avait servi.

L'abbé revint, le grand pélerin se leva de table et lui

dit deux ou trois mots à l'oreille en indiquant ses deux compagnons, qui ne voulaient pas manger.

Le moine allongea sa figure d'une aune, sourit ensuite et dit : A tout péché, miséricorde !......

Les deux voyageurs fatigués se levèrent alors et entrèrent dans la chambre qu'on leur avait préparée. Un moment après l'un d'eux revint parler à l'oreille du grand personnage, celui-ci causa tout bas à l'abbé, qui refit sa figure longue, appela le moine aux grosses dents, qui sortit de la chambre, fit venir un valet, qui prit un cheval et courut chercher une nouvelle figure, qui arriva une heure après.

C'était une grande, maigre femme, ayant des doigts longs, minces et effilés, portant un costume du temps des croisades et une tournure de docteur du moyen âge, époque où après tout elle vivait de son état plus ou moins lucratif, mais toujours en grande vogue depuis neuf mois après la création du monde.

Cette femme tendit son visage jaune à la porte où étaient l'abbé et les pélerins, et n'y voyant point ce qu'elle s'attendait à trouver, elle se retourna brusquement et entra dans un autre appartement. Encore une heure après, on entendit des plaintes sortir de cette chambre, puis des gémissemens, puis des cris, puis plus rien. Seulement un des petits pélerins, qui n'avait pas soupé, revint dire un mot au grand personnage qui s'écria : Dieu soit béni !...... et encore une heure après, tout dormait au couvent.

— Je vous assure, monseigneur, que ce ne sont pas des pélerins ordinaires, disait un écuyer du comte de Thierstein, qui avait aperçu la veille les six voyageurs et en faisait son rapport à son maître, comme un gendarme bien appris.

— Eh bien ! répondit le comte Sigismond, nous verrons cela après déjeûner. J'irai à Beinwil où l'abbé me dira ce qu'il en est. — Viendrez-vous avec moi, sire chevalier ?

— Volontiers, dit Jean d'Asuel, à qui s'adressait cette question ; j'ai d'ailleurs quelque chose à traiter avec l'abbé, au nom de monseigneur de Bâle.

Quand ils eurent mangé un morceau de jambon assaisonné d'ail et de poireau, et bu quelques coups de vin vieux d'Alsace, les deux chevaliers montèrent à cheval et se mirent à deviser ensemble jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à l'abbaye, au moment même où la cloche sonnait une messe ou quelqu'autre cérémonie.

— J'ai envie d'aller à l'église, dit l'honnête Jean d'Asuel, cela ne nous retardera guère, les moines y sont certainement.

— Je le veux bien, répondit le comte, et ils entrèrent dans un bâtiment sombre, où d'étroites fenêtres grillées laissaient à peine pénétrer les rayons du soleil. Il n'y avait encore personne à l'église et ils s'assirent près d'un pilier. Un instant après, le marguiller avança sa figure blême hors de la sacristie, alluma deux cierges, les plaça près du baptistère, découvrit une grande urne de pierre où était l'eau bénite, rentra dans la sacristie, puis en ressortit presqu'au même instant avec plusieurs personnes, dont la première était un prêtre en surplis, les suivantes deux pélerins, et une femme grande et sèche, portant un enfant qui venait de naître.

— Par saint Vincent ! je crois que nous sommes venus à un baptême, dit Sigismond à son voisin.

— Il le paraît, répondit Jean d'Asuel, en se grattant le front plus que de coutume. Et les chevaliers, qui étaient à l'ombre d'un gros confessionnal adossé au pilier, regardèrent à leur aise baptiser le nouveau né.

CHAPITRE XVI.

LE PARTAGE.

Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille sans dépens; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille. LA FONTAINE.

Peu de jours après le baptême de Beinwil, le comte de Nidau apprit que l'évêque de Bâle avait traité secrètement avec Hemman de Falkenstein, avec lequel il avait échangé de sa fausse monnaie contre des charrettes volées, et que le comte de Thierstein et l'abbé de Beinwil n'étaient pas restés étrangers à cette intrigue.

Rodolphe, furieux de la mauvaise foi de son associé de Falkenstein, qui ne lui avait donné qu'une faible part de la riche proie qu'il lui avait livrée, et irrité contre Jean de Vienne, impliqué dans cette friponnerie, fit une alliance avec les Bâlois, pour punir le baron déloyal. Il prit pour prétexte que Hemman avait violé ses droits, en ne lui tenant pas compte du péage de la Cluse, qu'il l'avait chargé de percevoir pour lui, comme étant une dépendance de son landgraviat de Buchsgaw.

Les Bâlois, déjà mécontens de leur évêque, n'entendirent pas parler avec plaisir des négociations de ce prélat bourguignon avec le baron Hemman, qui avait pillé leurs concitoyens et les retenait dans les fers. Ils coururent aux armes, joignirent leurs troupes à celles du comte de Nidau, qui amena non-seulement ses hommes de guerre et ses vassaux, mais encore ses deux beaux-frères, les comtes de Kibourg et de Thierstein.

C'était une espèce de sainte-alliance, comme vous le prouvera la suite de cette véridique histoire, tirée de nos meilleures chroniques. Vous y verrez l'analogie de la sainte-alliance des petits souverains, jadis alliés du baron dcFalkenstein, se liguant étroitement entre eux, pour reprendre au dit baron conquérant, ce que presque tous lui avaient aidé à conquérir. Vous remarquerez également le peuple représenté par les marchands pillés, qui furent traités comme la sainte-alliance traite les peuples depuis 1814.

Or donc, la sainte-alliance de 1373, ayant réuni ses cosaques, ses anglais, ses prussiens, ses hongrois, ses autrichiens, tous très-exactement représentés par les hommes d'armes de ces nobles barons, vint mettre le siège devant la capitale du tyran, naguère leur allié, voire même un peu leur parent, pour l'occire, si possible, ou tout au moins lui arracher l'âme, en le dépouillant de ses états et de ses richesses.

Voilà donc le château de Falkenstein assiégé dans les formes, entouré de soldats armés d'arcs, d'arbalètes, de balistes, de catapultes, enfin de toutes les armes de jet qu'on mettait alors en usage dans les sièges, parce qu'on n'avait pas de canons ; du moins les registres de Bâle ne font pas mention qu'on s'en soit servi en cette occasion.

Hemman de Bechbourg, seigneur des deux Falkenstein, renvoyait traits, flèches, javelots et pierres; mais comme on se battait d'un peu loin, que les premiers tiraient contre des murs élevés sur de hauts rochers, et que les seconds lançaient leurs dards contre de bonnes armures et boucliers, les morts et les blessés n'étaient pas nombreux.

Le siège aurait traîné en longueur, si le père Bernard, qui n'avait personne à confesser, pendant qu'on se battait, et peu à manger, parce qu'on ménageait les vivres, n'eût pensé à terminer la chose plus chrétiennement, en supposant que chrétiennement soit synonyme de jésuitiquement, parce que c'était ainsi qu'il l'entendait.

Le révérend père ruminait depuis huit jours sur le moyen qu'il emploierait pour y parvenir, et son esprit ingrat ne lui suggérait aucun conseil salutaire, excepté celui de faire ses quatre repas et de prémunir la petite Béatrix contre les dangers d'une prise d'assaut.

Enfin, la neuvième nuit, il eut une vision, ou il fit un rêve qui le tira d'embarras. Il s'habilla une heure plus matin que de coutume, dit sa messe moitié plus vîte, déjeûna trois fois, soupira, toussa, cria bonjour à Béatrix, qui passait, rentra dans sa chambre, dont la fenêtre donnait sur une partie de rocher peu escarpée et qui n'était pas en vue des autres fenêtres, mais bien de l'ennemi. Il coupa alors deux cierges chacun en six morceaux, les fit tenir sur des pointes de clous, qu'il planta en cercle dans une planche, plaça la belle vierge à robe de drap d'argent au beau milieu des douze cierges, et s'en alla dîner, puis goûter et finalement souper. Il rentra ensuite dans son appartement, où il sommeilla en lisant son bréviaire, se réveilla tout-à-fait quand il fut minuit, alluma les douze cierges, passa la planche par la fenêtre, la laissa descen-

dre jusqu'à ce qu'il sentît qu'elle appuyait sur le rocher, arrêta la corde qui la soutenait, et attendit l'évènement.

Une demi-heure après, quand les cierges furent éteints, faute de cire et de mèches, père Bernard entendit grimper après le rocher, rouler quelques petites pierres, souffler des hommes sous sa fenêtre, et une minute après, il en vit vingt au milieu de sa chambre, dont le chef, le comte de Kibourg, tenait la riche vierge et l'examinait à la lueur d'une lampe. Il s'amusa ensuite à la déshabiller, comme par distraction, ôta son casque et mit dedans la robe de drap d'argent, la couronne d'or et les pierreries, pendant que père Bernard ouvrait deux grands yeux étonnés, et ne bougeait plus. Il est vrai qu'on ne lui en laissa pas le loisir, car les hommes d'armes, après l'avoir préalablement baillonné, le lièrent à son lit avec la corde qui avait servi à escalader la fenêtre.

Ces soldats, dont quelques-uns connaissaient le château, se glissèrent, à pas de loup, vers la porte, où ils égorgèrent la garde, en criant : château gagné ! Les portes s'ouvrirent, le pont-levis s'abaissa, et le vieux Falkenstein, le redoutable Rocken fut pris par trahison, comme la sainte-alliance s'empara de la France, en 1814.

— Croyez-vous qu'on pendit le baron voleur?..... Oh! non : c'était un sire de haut lignage, et les nobles, pour une vétille semblable, ne se pendaient pas réciproquement, comme je vous l'ai déjà dit. Et voilà aussi pourquoi les souverains ne firent pas mourir Napoléon publiquement, pour ne pas donner mauvais exemple dans le cas où il leur en arriverait autant ; voilà pourquoi, en 1830, les ministres parlèrent d'abolir la peine de mort en France, pour qu'elle ne soit pas appliquée à ceux qui mitraillent le peuple, et voilà enfin pourquoi le baron Hemman fut épargné, lui, sa femme, qui était vieille, ses filles,

qui étaient laides, et non pas leurs chambrières, qui étaient toutes assez jolies pour des chevaliers qui venaient de prendre une place d'assaut. Ainsi l'avait prédit et expliqué père Bernard à l'innocente Béatrix!

Il y avait encore l'armée, ou les hommes d'armes du baron, mais comme ils n'étaient pas nobles et rien que des petites gens, on improvisa une quinzaine de potences surnuméraires, où ils furent accrochés les uns après les autres, pour donner le bon exemple, à ce que dit l'histoire.

Le personnel étant en ordre, on procéda au partage des dépouilles de l'ennemi, naguère ami. Armes, chevaux, bestiaux, même ceux des pauvres paysans, qui s'étaient réfugiés au château, pour ne pas être tués par les alliés, tout fut partagé avec le moins d'impartialité possible. Restait le magasin dans lequel étaient encore les charrettes, cause première de la guerre, mais dont deux ou trois avaient disparu, tandis que les autres se trouvaiemt singulièrement allégées. Parmi les objets qu'elles contenaient, la chronique dit qu'il y avait plus de huit quintaux de saffran; le baron Hemman, ses dames, son chapelain et ses valets de guerre n'avaient pas eu le temps de tirer parti de cette précieuse marchandise; mais les confédérés surent l'apprécier à sa juste valeur : les Bâlois en eurent pour leur part 128 livres et quelques onces, car la répartition se fit avec poids et mesures. Le comte de Nidau, qui avait été trompé au premier partage, eut l'œil sur le second et fut déçu de nouveau dans son attente, parce qu'étant beaucoup d'alliés, les parts devinrent petites.

Ceci me fait encore souvenir du temps où les étrangers envahirent la France. Il y eut aussi alors des gens penauds et désappointés, même parmi les conquérans, qui étaient

si nombreux, que le jour du démembrement arrivé, leur part fut petite ou ils n'eurent rien du tout.

C'était comme cela du temps de Jean de Vienne; de tous ces barons coalisés, aucun ne fut content, excepté le vaincu : parce qu'il était de noble race, on lui rendit ses états et ses châteaux, où il étala par la suite les richesses qu'il avait cachées pendant l'orage. Seulement, pour la forme, on mit Falkenstein sous la surveillance des seigneurs du voisinage, qui continuèrent à en faire leur entrepôt des marchandises de transit qu'ils enlevaient aux passans.

— Et le peuple, représenté par les marchands pillés par le baron Hemman, que lui arriva-t-il?

— La chronique dit simplement que les marchands recouvrèrent leur liberté et retournèrent paisiblement chez eux, les mains vides, sans chevaux, sans chariots, le corps exténué par le jeûne!!..... Elle dit aussi, qu'en punition d'une telle infamie, les Bâlois éprouvèrent toutes sortes de calamités, que le comte de Nidau fut tué par les Anglais, qui ruinèrent aussi le vieux Falkenstein; que le comte de Kibourg mourut presque de misère; mais celui-ci avait déjà à expier un certain coup de poignard donné à un frère, en descendant les escaliers du château de Thoune, et sa mort n'était qu'une faible peine pour ses crimes et ceux de sa famille.

Ainsi, les barons alliés de 1373 ayant été punis de Dieu pour avoir pillé et trompé le peuple, que ceux qui depuis lors ont été traités de la sorte, ne perdent pas patience, l'heure viendra!

Jean de Vienne, parut avoir été le plus heureux de tous ces voleurs, car à peine fut-il question de lui dans cette affaire, dont il avait cependant tiré la meilleure part. Les archives de l'évêché nous disent seulement

que le baron Hemman , outre les marchandises cédées à prix d'argent, fut encore obligé de livrer à l'évêque une somme de cinq mille florins, pour acheter sa paix avec le ciel et la terre.

CHAPITRE XVII.

LE CHATEAU D'ASUEL.

Si l'on descend dans une de ces bastilles féodales, on n'y trouve pour l'ordinaire que quelques os décharnés et l'on y est saisit d'un frisson involontaire, comme si les ombres de ceux qui y sont trépassés dans la rage, venaient vous demander compte des maux qu'ils y ont souffert.

Course de Bâle à Bienne.

([23]) Sur un monticule pyramidal, élevant sa tête de roc au milieu d'une vallée profonde, entre la montagne des Rangiers et la chaîne du Jura, qui s'étend derrière le Mont-Terrible, se dressait avec orgueil le château des seigneurs d'Asuel ou de Hasenbourg. Une tour carrée était jadis le seul bâtiment dont se composait cette demeure féodale; mais depuis Henri d'Asuel, fils cadet des comtes de Neuchâtel, qui l'habita dans le onzième siècle, jusqu'à Jean d'Asuel, la tour de Hasenbourg vit successivement s'élever des bâtimens sur ses flancs du nord et de l'ouest, et à force d'ajouter des corps-de-logis à la tour, des tours aux corps-de-logis, des remparts d'une

tour à l'autre et des fossés pour enclore tout cela, il arriva que Hasenbourg devint un grand château et même une petite ville, qui ne devait pas être fort étendue, si on en juge d'après ses ruines, sa position et l'histoire, qui n'en parle guère qu'au jour de sa destruction, dont je vous parlerai aussi.

Toujours est-il certain que ce fut une ville et que peu s'en faut que les habitans des trente maisons, qui sont aux pieds de ses débris, ne prétendent encore appeler leur village un bourg, croyant que la noblesse de leur origine doit cacher la difformité de leurs chaumières et rejaillir sur eux, au point de faire oublier leur petite vanité sentant les prétentions de la noblesse et leur véritable extraction, qui se rapproche bien plus des moines de Lucelle, leurs voisins, que de leurs anciens seigneurs, qui étaient depuis long-temps réduits en poussière, lorsque les Bernardins accroissaient la population des villages d'alentour.

Au temps de Jean de Vienne, le château d'Asuel était dans toute sa splendeur et occupait, avec la ville, toute la partie de la pyramide où on avait pu placer une habitation, une tour ou un rempart; et d'après la manière dont nos ancêtres construisaient leurs demeures sur des rochers, comme des hirondelles après une corniche, une solive, une cheminée, il faut croire que le château et la ville d'Asuel occupaient à peu près tout le monticule, à l'exception de l'est, où il n'avait pas été possible d'y faire tenir une tourelle, parce que le roc est perpendiculaire.

Les autres flancs de la montagne étaient sillonnés de trois fossés, creusés dans la terre ou dans le roc, bordés de remparts, de tours et de maisons, et surmontés d'une tour de réfuge bâtie au milieu de la cour et jointe au donjon primitif par un pont-levis. Outre les bâtimens, que la bizarrerie de chaque seigneur avait fait construire avec

l'irrégularité en usage alors, on remarquait encore une tour ronde, cachée à dessein dans un des angles de la cour et éloignée des habitations, pour ne pas entendre les cris des victimes qu'on y enfermait.

C'était l'oubliette, chose aussi nécessaire, dans le moyen âge, que le gibet, que le fatal billot ou que la table de pierre à rainures profondes, pour recevoir et laisser couler le sang des malheureux qui avaient enduré le supplice de la roue. De ces quatre dépendances de château, trois étaient pour le divertissement du public et son instruction, parce que c'était ainsi qu'on l'instruisait et divertissait alors, comme on le fait encore quelque peu maintenant, et la quatrième était pour les affaires de famille : c'était là qu'on se débarassait d'une femme, d'une maîtresse, qui ne plaisait plus, d'un parent, qui vivait trop long-temps, d'un ennemi domestique, auquel on épargnait le scandale d'un coup de poignard pour le laisser mourir de faim et de désespoir au fond de l'antre infernal.

Comme c'étaient des affaires secrètes, l'histoire ne nous dit rien de ce qui se passa dans l'oubliette d'Asuel, mais ce que je sais bien, c'est que les paysans, jadis citadins du bourg d'Asuel, ne vont pas regarder avec plaisir dans le trou de huit pieds de large, ouvert au milieu d'une tour de vingt-quatre pieds d'épaisseur.

Est-ce parce que la tradition en aurait dit du mal? Est-ce parce que leurs pères y ont trouvé des ossemens humains? Je n'en sais rien : je n'y ai vu qu'un espèce de puits à demi comblé, un tremble, dont le feuillage blanc s'agitait au moindre soufle du zéphirs, et un hibou, qui, en s'échappant d'une crevasse de la muraille, poussa un cri plaintif.......

La lune se levait alors au-dessus des noirs sapins du Mont-Terrible, la brise du soir fraîchissait dans ces rui-

nes désertes, je frissonnai et je regagnai la grand'route à pas précipités, me croyant poursuivi par les mânes de ceux qui avaient péri dans cette oubliette ou dans la tour de réfuge, au milieu de la cour, ainsi que je vais bientôt vous le raconter.

Il y avait, à Asuel, un chapelain que Thiébaud-Ulric, baron d'Asuel, avait fait élever à l'abbaye de Bellelay. Ce n'était nullement un de ces hommes, comme il y en avait tant à Lucelle, Saint-Urbain et autres lieux; mais un de ces dignes prêtres de village, peu instruit, il est vrai, jeûnant et priant de bonne foi, lorsqu'il n'avait pas de malheureux à secourir ou à visiter, ce qui lui arrivait plus souvent que de macérer sa chair, pour se passer le temps, qu'il employait bien plus utilement pour le soulagement de son prochain.

Quand Jean d'Asuel était devenu possesseur du château de ses pères, il s'était bien gardé de renvoyer le père Herman et les vieux serviteurs de sa famille, comme avait fait Jean de Vienne; d'ailleurs il aurait déplu à sa tante Gertrude de Hasenbourg, qui était une noble, grande, longue, mince, sèche demoiselle, toujours jeune, parce qu'elle ne croyait pas qu'il lui fût possible de vieillir; toujours vêtue à la dernière mode, c'est-à-dire à la dernière arrivée à Asuel, où l'on n'avait pas de journaux de mode en guise de livre de prières; toujours persuadée de l'infaillibilité de son mariage futur qu'elle attendait, disait-on tout bas, depuis quarante ans, avec une toute autre impatience que les juifs attendent le Messie; toujours aimable et gracieuse avec les cavaliers à éperons dorés, qui venaient au château d'Asuel, dont elle faisait les honneurs depuis près d'un demi-siècle, avec tout le bon ton possible.

D'ailleurs elle était bien secondée par ses nombreuses dames de compagnie et chambrières, dont plusieurs étaient

nobles à plus d'un degré ; mais la nature, d'accord avec le vœu secret de dame Gertrude, les avait toutes traitées en marâtre. On disait que la baronne n'en voulait point d'autres, afin de paraître avec plus d'avantage au milieu de tant de laideronnettes et ne pas avoir un sujet de jalousie ; mais malgré ces sages précautions, plusieurs de ses suivantes avaient trouvé des époux que n'aurait pas dédaignés la châtelaine, qui s'en serait même arraché les cheveux, si elle n'avait craint qu'il n'en revînt plus.

C'était du reste la meilleure personne qu'il fût possible d'imaginer : charitable, quand on la voyait ; douce comme un agneau, quand des chevaliers non mariés la regardaient ; dévote comme toute demoiselle sortant du sacré-cœur ; ne disant jamais de mal de son prochain, que lorsqu'il était question du dernier sacrement ou de baptême, parce que son registre de mariage lui fournissait des anecdotes et observations plus ou moins piquantes, suivant les relations qu'elle avait eues avec le nouveau marié ; d'ailleurs ce registre servait essentiellement pour connaître les dates de naissance, qu'elle calculait d'avance avec une sagacité merveilleuse.

Lise la sorcière était fort dans les bonnes grâces de dame Gertrude, qui la consultait à chaque arrivée d'un autre prétendant à sa main, lors même que l'aspirant n'avait pas encore osé lever les yeux sur elle. La vieille Lise, en sybille instruite, savait tourner ses réponses de manière à satisfaire la baronne, en lui laissant l'espérance, qui, lorsqu'elle venait à être déçue, ne l'était pas pour long-temps, parce que la noble dame étant riche, ses écus lui auraient fait trouver plus d'un époux, si d'autres raisons n'avaient toujours fait tourner à mal les négociations conjugales qui s'étaient entamées et rompues si fréquemment.

Lorsqu'un de ces accidens arrivait, dame Gertrude était ordinairement de mauvaise humeur, chassait impitoyablement ses chambrières mariées ou soupçonnées d'en avoir l'envie, et se mettait aussitôt en équipage de chasse, pour courir le cerf ou la bête noire; faisait dire trois messes à Notre-Dame de pitié; envoyait la plus dévôte de ses suivantes faire une neuvaine à Lucelle, et la renvoyait huit ou neuf mois après pour prévenir le scandale; consultait Lise la sorcière, qui jouait de la baguette et n'osait pas tout dire ce qu'elle voyait; enfin mettait en usage cent et un secrets, pour retrouver les choses perdues, et autres pratiques qui se sont conservées chez beaucoup de dames de nos jours. Le désir de plaire lui faisait adopter de préférence un costume de chasse qui faisait mieux ressortir la beauté sans pareille de sa longue taille, l'élégance de sa jambe fine, la petitesse de ses pieds resserrés dans des souliers à la poulaine, dont la pointe, recourbée d'un quart d'aune, était garnie d'une chaîne d'or, qui retroussait jusqu'aux genoux sa robe de velours vert.

Aussi, comme elle avait la tête haute, la contenance fière, quand un chevalier arrivait pour voir cette diane de moyen âge; avec quel air de dignité elle voulait bien abaisser son regard jusqu'à lui, en relevant son long nez arqué; comme elle déchaperonnait avec grace le faucon qu'elle portait sur son poing et qui lui becquetait amoureusement les lèvres avant que de s'élancer sur sa proie.

Plus d'un chevalier et autres encore, en auraient volontiers fait autant avant les quatre derniers lustres de la dame, mais elle les avait tellement tenus à une distance respectueuse, que plus d'un, faute de mieux, s'était rabattu sur les laides, mais spirituelles suivantes de la baronne, au grand mécontentement de la châtelaine, qui ne les regardait plus dès-lors qu'avec dédain.

Cependant elle avait eu un jeune page, qu'elle avait élevé elle-même, et qui ne descendait pas d'une souche bien noble, puisqu'il n'était que le résultat de la neuvaine d'une chambrière à Notre-Dame-de-Lucelle. Quoiqu'il en soit, dame Gertrude aimait cet enfant à la folie, pour des raisons qui ne nous sont pas connues, et lorsqu'il eut seize à dix-sept ans, elle l'aima bien davantage, parce qu'il avait des manières et une éducation distinguées.

Toutes les chambrières de la baronne rafolaient aussi de ce petit roturier, qui était joli comme les pages de Jean de Vienne, excepté qu'il commençait à avoir des moustaches blondes et que ceux de l'évêque n'en eurent jamais. La baronne, craignant que le jouvencel ne perdît la sagesse avec ses suivantes, ainsi qu'il était arrivé au roi Salomon, ne savait comment faire pour conserver son innocence, lorsqu'un matin il la tira lui-même d'embarras, en s'en allant avec la favorite de dame Gertrude, qui était plus aimable que jolie [23]

Cette mésaventure dégoûta quelque temps la baronne de garder des pages, mais comme elle croyait paraître avec plus de majesté quand un beau jouvenceau tenait la queue de sa robe, portait son livre à l'église et lui rendait quelqu'autre petit service, elle reprit un de ces jeunes serviteurs, mais dans la classe de la noblesse, croyant qu'il remplirait mieux ses devoirs. Tant que le page n'eut que seize ans, il était doux comme un agneau, mais dès qu'il s'avisa de toucher une épée, de monter à cheval, de courir un lièvre, son caractère se gâta ou plutôt il se développa, comme un jeune renard auquel on a donné à manger des poules : il oubliait de servir la noble baronne, agaçait les suivantes, plus jolies que les chambrières, rodomontait les valets, commandait les paysans, jurait avec

les soldats, enfin imitait de son mieux les nobles barons, qui faisaient tous pire que cela.

Damoiselle Gertrude ne voyait pas toutes ces inclinations d'aussi mauvais œil qu'on l'aurait pu croire, seulement elle le trouvait encore bien jeune.

— Au reste, disait-elle un jour à sa nouvelle favorite, c'est un défaut dont il se corrigera, et il me conviendrait sous bien des rapports.

— Sans doute, madame, répondit la confidente, mais il disait hier, qu'il ferait porter la selle de son cheval à sa femme, comme faisait son père.....

C'en fut assez pour la fière Gertrude : une heure après, le page fut congédié et renvoyé à sa famille, qui le trouva bien niais, en comparaison de ses frères, qui n'avaient pas reçu une éducation aussi distinguée chez des dames de haut lignage.

C'était donc en partie à cause de sa tante Gertrude que Jean d'Asuel avait conservé père Herman comme aumônier de son château, à condition toutefois qu'il enlèverait de la grande salle le tableau généalogique des barons d'Asuel, qu'il y avait peint sur une immense toile, avec des détails historiques et des armoiries, qui plaisaient infiniment aux étrangers qui venaient au manoir, mais que détestait dame Gertrude, parce que, à l'avant-dernière ligne, on y voyait son nom et acte de naissance en gros caractères, et que déjà trois fois, elle avait manqué de brillants mariages, à cause des dates que rappelait ce malencontreux tableau.

Le chapelain céda sans difficulté, car il était si honnête que tout le monde l'aimait, même la baronne, malgré les trois hymens échoués sur le bord de la vaste toile peinte, comme un vaisseau voguant à pleines voiles, fait quelquefois naufrage en arrivant au port. Les chambrières avaient

aussi beaucoup de vénération pour lui, et ne manquaient pas de saluer bien affectueusement ce bon père Herman, qui était si indulgent, qu'il bénissait secrètement leurs mariages, lorsque la dame du château n'en voulait pas entendre parler.

Nou-seulement Herman était respecté et aimé à Asuel, mais dans les villages, chez les pauvres paysans, il était regardé comme l'ange consolateur des malheureux. Il instruisait les enfans, non en leur apprenant à lire, parce que ce n'était pas l'usage et que déjà alors les curés s'y opposaient, mais il leur apprenait leurs devoirs de chrétien et d'honnête homme, par des discours plus simples et plus à la portée de leur faible intelligence que les immenses phrases du catéchisme de Bâle, inventé, en partie, par le fameux jésuite Canisius, dont on aurait fait un saint, s'il ne s'était mordu ou mangé les doigts après sa mort ou après, qu'on l'eût enterré vivant.

Au surplus, le père Herman n'était que le type de beaucoup de curés de l'évêché de Bâle, qui alors ne se mêlaient pas encore de politique, et il ne ressemblait nullement, comme je l'ai déjà dit, aux moines de Lucelle et autres lieux. Mais là, l'ivraie était plus épaisse que le bon grain, la terre était trop fertile ou trop peu cultivée.

CHAPITRE XVIII.

LE CONFESSEUR EXTRAORDINAIRE.

Mais de tous les mortels grâce aux dévotes âmes,
Nul n'est si bien soigné qu'un directeur de femmes.

BOILEAU.

On a déjà rapporté, dans un autre chapitre, que Jean de Vienne avait de nombreuses affaires à démêler avec Bâle, et que n'ayant pas le temps de les mener à bien, comme il l'espérait, il avait employé le secours de la diplomatie, pour traîner la querelle en longueur, pendant qu'il guerroyait avec ses autres sujets. Cet évêque turbulent ne put faire tant de guerres, d'alliances, de traités, de ventes ou de marchés, sans que la ville de Bâle n'en fût lèsée pour peu ou pour beaucoup; et tandisque les protocoles des arbitres nommés par l'empereur, faisaient des projets d'arrangement toujours rompus, comme ceux qu'on élabore avec tant de peine pour la Belgique, il s'accumulait, entre les deux partis, une masse de haine et de vengeance, qui devait nécessairement éclater à la moindre étincelle qui tomberait sur ces matières inflammables.

L'histoire ne dit pas à quelle occasion tomba cette parcelle de feu, qui produisit un incendie d'autant plus violent qu'il avait été plus comprimé. Ce qu'elle nous apprend seulement, c'est qu'on assiégea et brûla des villes et des châteaux ; qu'on détruisit des villages, des forêts, des moissons ; qu'on massacra des paysans et tout ce qui n'était pas de race noble, car il est à observer que la plupart des acteurs de toutes ces dévastations, mouraient paisiblement dans leurs lits, comme des bourgeois de nos jours. Etait-ce parce que ces gens privilégiés étaient à l'abri des coups, sous leurs armures d'acier ? Etait-ce parce qu'ils se ménageaient les uns les autres et que les combats de la noblesse ressemblaient souvent à des tournois, où il y avait peu de sang de répandu. Etait-ce pour d'autres raisons encore ? je n'essairai pas de le décider, mais ce que je sais bien, c'est que le résultat de la discorde entre les grands, était encore plus que maintenant, le malheur des petits.

Jean de Vienne voyant ses difficultés avec Bienne et Berne, et ses intrigues avec Falkenstein terminées, sans toutefois que ni les unes ni les autres ne lui aient profité, entama sa querelle avec Bâle. Il se fit un puissant allié dans la personne de l'archiduc Léopold, qui lui fournit un corps considérable de troupes et engagea beaucoup de noblesse d'Alsace à prendre le parti de l'évêque. Celui-ci, ayant réuni ces auxiliaires à ses nombreux vassaux, marcha contre Bâle, qu'il assiégea ; mais les Bâlois, qui s'étaient préparés à la guerre, reçurent leur souverain plus rudement qu'il ne s'y attendait.

Battu et repoussé devant Bâle, ce prélat vit son armée s'éparpiller et se disperser dans les châteaux et les villes fortifiées. Les Bâlois, fiers de leur victoire, attaquèrent la noblesse de la haute Alsace qui avait pris le parti de

l'évêque, ils brûlèrent Pfeffingen, Ferrette, Belfort, et un grand nombre de villages et de châteaux. Porrentruy fut assiégé et pris, non sans efforts et sans perte pour les assiégeans, qui dépensèrent des sommes considérables pour cette guerre, ainsi que nous l'apprennent leurs registres.

Les barons d'Asuel, comme grands vassaux de l'Evêché, avaient embrassé la cause de Jean de Vienne ; c'étaient de braves et courageux chevaliers : l'aîné, Jean-Ulric, était loin de son château, lorsque les Bâlois vinrent l'assiéger, mais son frère Jean s'y trouvait et n'avait pas envie d'abandonner son poste. Tout le pays d'Ajoie était occupé par l'ennemi, lorsque ce chevalier, voyant qu'il ne pouvait plus tenir la campagne, se réfugia dans Asuel.

Il avait avec lui plusieurs chevaliers, un nombre assez considérable d'hommes d'armes et beaucoup de paysans des environs, qui, par nécessité et par devoir, s'étaient rétirés dans le château. Leurs villages étaient réduits en cendres, leurs bestiaux égorgés, leurs récoltes dévastées, que pouvaient-ils faire d'autre que de se sauver dans les places fortes pour y défendre leur vie, celle de leurs femmes et de leurs enfans, quand l'ennemi leur en avait laissé.

Asuel était encombré de ces malheureuses victimes de la mauvaise tête de leur prince : Gros-Jaques s'y était réfugié avec sa famille; maître Nicolas s'y trouvait tout seul, tous les siens avaient péri dans l'incendie de sa maison. Lui ne s'était sauvé qu'avec son arc ; aussi ses flèches mortelles frappaient de loin comme de près tous les ennemis qu'il apercevait. De braconnier il s'était fait guérilla, la transition n'était pas difficile : c'était toujours dans les bois et les montagnes qu'il attendait sa proie. Le chas-

seur était bien excusable : il avait eu des champs de blé ; les sangliers et les bêtes fauves les lui avaient ravagés, et il tuait ces animaux qui le ruinaient. Il avait eu une femme et six enfans ; les Bâlois les lui avait brûlés, et il tuait les Bâlois, qui l'auraient égorgé, s'ils l'avaient pu. De pauvre manant, il s'était fait braconnier, pour conserver ses moissons ; de braconnier il s'était fait guérilla, pour défendre sa vie et venger sa famille, et voilà le paysan devenu soldat et insensiblement homme d'arme, valet de guerre, comme on les appelait alors. Il brûlait à son tour les villages de l'ennemi, s'il y entrait ; massacrait les Bâlois, s'il les rencontrait, enfin faisait comme ces fameux hommes d'armes de tous les pays, qui n'étaient devenus de mauvais sujets que parce qu'ils y avaient été forcés de la même manière que Nicolas, et une fois l'habitude prise, on ne s'en corrige pas facilement, surtout quand elle est profitable. Qui était cause de tout cela ? Les souverains, la noblesse, Jean de Vienne, en ce qui concernait Nicolas et ainsi de suite jusqu'à nos jours.

Jean d'Asuel ayant prévu que son château serait assiégé par les Bâlois, en avait fait éloigner sa tante Gertrude et ses chambrières, qui s'étaient retirées au petit Bâle, dans le couvent de Klingenthal, dont l'origine pieuse avait tellement dégénéré, que les nonnettes auraient pu figurer dans la ballade du comte Ory. Dame Gertrude se croyait trop au-dessus de la médisance, pour en rien craindre en entrant dans ce monastère, et cependant les méchans dirent que, les galans devenant rares à Asuel, elle était allée exprès au Klingenthal, où ils étaient souvent en nombre double des religieuses.

Je ne sais pas si elle y prit le voile, lorsqu'elle eut perdu tout espoir de mariage, mais elle mourut prieure de ce lieu en si grande odeur de sainteté, qu'on

l'aurait canonisée, parce qu'elle était issue d'une race aussi illustre par ses vertus que par sa noblesse, ou quelque chose de semblable. Le malheur voulut, pour le couvent, qu'une des ex-suivantes de la presque sainte, rappela certaine histoire de page et une ou deux aventures très-minimes, en comparaison de celles du prieuré, mais trop grandes pour être effacées par l'éponge des canonisations du moyen âge, qui en effaçait néanmoins bien d'autres; de sorte que les barons d'Asuel ne purent avoir une sainte dans leur famille, pas plus que les nonnes du Klingenthal dans leur couvent, par l'indiscrétion d'une chambrière.

Lorsque damoiselle Gertrude quitta Asuel, il se trouvait au château un bernardin de Lucelle, celui qui confessait la suivante de laquelle était provenu un petit page pour sa maîtresse; ce religieux était aussi le confesseur, mais le confesseur extraordinaire de la baronne, qui racontait son menu frétin au chapelain Herman, et réservait ses gros péchés pour le père Jean-Benoit, qui venait à Asuel à des époques fixes.

On connaît plus d'une dévote qui font encore comme la tante de Jean d'Asuel, et ces bons rois, qui avaient aussi des directeurs extraordinaires dans le temps qu'ils scandalisaient et ruinaient leurs sujets.

Or, père Benoit, qui devait avoir un estomac ou, si vous voulez, une conscience de jésuite, pour accorder ensemble les deux espèces de confessions de dame Gertrude, s'accommodait fort bien de ses visites à Asuel, d'où il ne s'en allait jamais les mains vides. On disait de lui qu'il était fort comme Hercule ou Atlas, parce que, si je ne me trompe, il emporta une fois une vaste forêt, arbres, buissons, terre, rochers, enfin la montagne tout entière, en échange d'une permission accordée à dame Gertru-

de...... Quelle était cette permission? L'acte de donation ne le dit pas; mais si vous prenez la peine de consulter les anciens réglemens, taxes ou tarifs des péchés, qu'on payait après ou d'avance, suivant les conventions, vous n'aurez qu'à en choisir un des plus gros, à volonté, et vous direz : c'est peut-être pour celui-ci que la baronne d'Asuel a donné à l'abbaye de Lucelle le reste de la forêt de Scholiswald, que ses ancêtres avaient oublié de comprendre dans la donation de l'autre partie de cette même propriété..... Mais, comme on vient de le dire, il faudra choisir dans les gros méfaits, parce que ceux qu'on nous dit actuellement être des crimes épouvantables, ne valaient alors qu'un pot de vin, payable au grand-vicaire, au curé ou à un moine!

Peut-être que le tarif variait suivant les diocèses, comme bien d'autres choses, ou qu'on avait divers prix suivant la fortune des personnes qui demandaient les permissions ou dispenses, comme cela se pratique actuellement pour les mariages à certains degrés de parenté!....

Non-seulement père Benoît digérait les fautes de dame Gertrude, les donations pour cause de péchés et bien d'autres choses encore, sans compter celles qui sortaient de la cuisine d'Asuel; mais sa conscience robuste absorbait encore toutes les iniquités des dames de compagnie, des chambrières, des servantes, des pages, des valets, des hommes d'armes, enfin de tous les habitans du château ayant envie de se confesser et d'être absous promptement.

Il est à observer que le jour fixé pour cette œuvre pénible, le moine Cistercien se lestait l'estomac de gobelets de vin, dont le sommelier savait calculer les dimensions d'après la nature de ses aveux, qui coulaient inaperçus pendant le sommeil du révérend père; qui ne se réveillait

qu'exactement au moment de dire Te absolvo, et de remplir un nouveau gobelet.

Le moine prétendait que la fatigue seule occasionnait cette somnolence, et je le crois bien, car nous avons encore maints confesseurs à nombreuses pratiques, qui n'entendent qu'à demi le récit de leurs pénitens, parce que leurs oreilles fatiguées s'accoutument au murmure des péchés, comme des meûniers aux tic-tac de leur moulin; aussi vous savez que ces derniers ont une clochette pour les avertir que le grain est passé, car sans cela ils ne s'en apercevraient pas. C'est pourquoi les pécheurs disent trois fois mea culpa en se frappant la poitrine devenue sonore après qu'elle s'est débarrassée de sa surcharge, et réveillent ainsi le confesseur.

Le chapelain Herman ne voyait pas arriver avec plaisir le directeur extraordinaire, et certes ce n'était pas par jalousie, car il ne pensait qu'à faire son devoir de son mieux et avec toute la bonne foi possible; mais il était mortifié de voir qu'on ne le croyait pas digne d'entendre les gros péchés d'Asuel, lui, qui était si bon, si indulgent, qui prêchait la parole de Dieu avec tant de simplicité, qui suivait les belles et admirables maximes de l'Évangile, sans affectation, sans ostentation, qui pardonnait les fautes de son prochain sans rétribution.

Il ne comprenait qu'à demi pourquoi le bernardin avait acquis tant de confiance, parce que lui ne s'était jamais confessé au cistercien somnolent, et que ses pénitens, pour le menu frétin, ne lui disaient pas pourquoi ils préféraient l'absolution avec la remontrance banale de père Benoit, à la sienne, qui était accompagnée de si douces exhortations, appropriées aux besoins de chacun et qui auraient dû naturellement les attirer à lui. Mais ainsi étaient faits les habitans d'Asuel et quelque peu ceux de

notre pays au temps qui court, comme je n'ai pas besoin de le démontrer.

Lorsque dame Gertrude quitta Asuel, père Benoit lui donna une absolution générale autant qu'il était ou qu'il croyait être en son pouvoir de le faire, et sachant, par la confession, où la baronne allait et ce qu'elle allait faire au Klingenthal, il dit : — Adieu ! je t'ai vu.... s'en retourna à Lucelle et ne revint plus à Asuel, pour plusieurs raisons : la première, parce qu'il craignait d'avoir soif pendant le siège ; la seconde, parce que la baronne et ses chambrières n'étant plus au château, la moisson devenait insignifiante ; la troisième, parce qu'il n'était pas bien avec le baron d'Asuel, dont il avait été le précepteur avant sa désertion du couvent, et que depuis ce temps là, il ne le regardait plus que comme un noir regarde un blanc, enfin, parce qu'Asuel ayant été brûlé, ruiné et rebâti, un de ses confrères le supplanta dans le nouveau château, ce qui causa la mort du confesseur extraordinaire.

CHAPITRE XIX.

ASUEL BRULÉ.

Vois-tu ces longs débris, ces pierres dispersées,
De ces tours brûlantes, les masses renversées,
Cette poudre, ces feux oudoyans dans les airs?

DELILLE. Eneïde.

Outre tous ces gens, dont je viens de parler, qui entrèrent ou sortirent d'Asuel, quand les Bâlois vinrent l'assiéger, il s'y trouvait encore un chevalier que personne ne connaissait, excepté Jean d'Asuel, qui lui parlait avec beaucoup de respect, et un page qui le servait. La visière de son casque d'acier lui cachait la figure, parce qu'il était toujours sur la muraille où les flèches pleuvaient le plus fort, ou à la tête de ceux qui faisaient des sorties contre l'ennemi.

Son page était également couvert d'une armure bien fermée, mais proportionnée à sa taille. Il était cependant courageux, et Jean d'Asuel le voyait sans cesse à ses côtés, quand il se battait, et cela arrivait si souvent que le jeune écuyer ne le quittait guère. Il est vrai que là où

était Jean d'Asuel et le page, on remarquait aussi le chevalier étranger, et qu'il n'était pas facile de deviner lequel des deux le damoisel aimait le mieux ; si ce n'est qu'on aurait pu observer que la visière de son casque était plus souvent tournée vers Jean d'Asuel que vers son maître.

Un jour les Bâlois et leurs valets de guerre de tous les pays, se préparaient à donner un assaut général au château et bourg d'Asuel. Le châtelain et ses deux compagnons les voyaient du haut de la tour de réfuge : ils remarquaient aussi de gros tourbillons de fumée, qui s'élevaient vers le nord et le couchant, et conjecturaient avec raison que c'étaient Pleujouse et Porrentruy qui brûlaient. C'était un mauvais présage à observer au soleil levant, car c'était à quatre heures du matin qu'ils étaient montés sur leur donjon, au moment où les oiseaux faisaient retentir l'air de leur chant d'amour, à l'instant où la biche légère rentrait en bondissant dans la forêt, après avoir foulée l'herbe blanchie par la rosée de mai. Comme la nature était belle et riante ! comme les bois faisaient entendre un doux murmure lorsque la brise du matin agitait mollement leur jeune feuillage ! C'était aussi l'heure où les villageois auraient dû sortir de leurs maisons pour se répandre dans la campagne, reprendre leurs travaux et joindre leurs chants joyeux à ceux de la grive ou du merle à bec doré. Mais les chaumières des paysans n'existaient plus et leurs habitans, groupés sur les murs d'Asuel, n'avaient plus ni charrues, ni bestiaux pour cultiver leurs champs déserts ; leurs yeux ternes et enfoncés étaient fixés sur la place où avaient été leurs villages, alors occupés par les tentes de l'ennemi, qui les avait brûlés. Là étaient les ossemens, à demi consumés, de leurs enfans, de leurs vieux pères, et peut-être de leurs filles, de leurs femmes, à moins..... et

ils n'osaient y penser ! à moins qu'elles n'aient été épargnées par les soldats salariés des Bâlois. Leurs mains maigres et décharnées serraient avec rage la pique ou la hallebarde qui avait remplacé leur bèche ou leur hache.

Jean d'Asuel savait tout cela ; il était triste, sa tête se penchait sur sa poitrine, ses sourcils bruns étaient contractés, ses lèvres serrées ; mais ses yeux brillaient encore d'un feu sombre et concentré. Son corps pouvait se ressentir de la fatigue, des veilles et des jeûnes, car les vivres étaient rares à Asuel, mais son cœur était ferme encore. Il avait fait une fervente prière en se levant, tout armé, de sa couche de paille, et conservait l'espérance non de sauver son château, mais l'honneur ; car c'était dans ce château que son père lui avait dit : Tu serviras bien ton Dieu, ton prince et l'honneur.

Enfin, l'ennemi s'approcha des fossés de la petite ville d'Asuel, les flèches et les pierres volèrent et obscurcirent l'air au-dessus de la tête des Bâlois, qui les recevaient sur leurs casques et leurs boucliers, dont ils se faisaient un rempart de fer. Les fossés, sans eau, furent comblés de fascines ; les échelles se dressèrent contre les murailles ; deux ou trois retombèrent dans le fossé, avec tous les soldats qui étaient entassés dessus ; mais d'autres échelles tinrent ferme, et le bourg d'Asuel fut enlevé. L'ennemi s'y logea pendant que Jean d'Asuel faisait retirer ses gens dans l'étroite enceinte du château.

L'attaque recommença avec l'audace qu'inspire le succès, mais Jean d'Asuel la repoussait avec le courage que donne le désespoir. Les murailles étaient fortes et élevées sur le roc, les tours étaient hautes et percées de nombreuses meurtrières, d'où sortaient des traits et des carreaux d'arbalète, comme on voit les abeilles sortir de leur ruche dans un beau jour d'été, et malheur à ceux qui se trouve

sur leur passage. Il en était ainsi de beaucoup de flèches que lançaient les gens d'Asuel; mais l'ennemi était nombreux et couvert de fortes armures, et tous les coups n'étaient pas mortels.

Jean d'Asuel remonta à la tour de réfuge pour observer les mouvemens de l'ennemi; le page le suivi tout seul......

— Va rejoindre ton maître! lui cria le chevalier.

— Nous le rejoindrons ensemble.... répondit l'écuyer, et il tendit la tête entre deux creneaux pour voir aussi l'ennemi.

Quand Jean d'Asuel eut fait ses observations, il se retourna et heurta du pied le corps du page.....

— Sainte Vierge, s'écria-t-il, ils l'ont tué!

Il avait reçu une flèche qui lui était entrée entre le casque et le hausse-col, et lui avait percé le cou, d'où le sang sortait à gros bouillons. Le chevalier défit le casque, regarda cette belle figure sur laquelle la pâleur de la mort était déjà empreinte, et il pleura; ses larmes brûlantes coulèrent le long de ses joues et tombèrent sur les yeux du page, qui les rouvrit, les fixa douloureusement sur le chevalier, et lui dit:

— Jean d'Asuel, priez pour le page Louis, qui vous a tant aimé qu'il meurt actuellement pour vous; car sans vous je ne serais pas ici..... mais je ne m'en repens pas..... Vous avez été si bon pour la pauvre Louise, qu'elle vous a aimé jusqu'à son dernier soupir..... Ne pleurez pas, sire chevalier! Il vous reste encore Alix........ mais mérite-t-elle un amour comme le vôtre....... j'aurais été si heureuse sans elle....... et Albert....... Jean d'Asuel! priez pour moi........

— Jean d'Asuel essaya de soulever la tête du page..... tout était fini......

— Mon Dieu, dit le chevalier en pleurant, c'était une femme, elle m'aimait et je n'en ai rien su! Si Alix m'aimait ainsi!.... Que voulait-il dire d'Albert?.....

— Jean d'Asuel! Jean d'Asuel! cria une voix sinistre que le chevalier reconnut aussitôt; Jean d'Asuel dit encore la même voix, et Lise la sorcière arriva sur la plate-forme de la tour.—Que faites vous ici? chevalier! le château va être escaladé, Jean de Vienne ne peut plus tenir; courrez le sauver et laissez brûler ces tours, elles se releveront; leur temps n'est pas encore arrivé, parce que votre heure est encore loin......

— Et Alix, dit le baron, en s'avançant vers l'escalier.

— Alix sera votre femme; sauvez votre prince, vous l'aurez de lui......

Jean d'Asuel courut aux remparts........ Ils tombaient sous les coups redoublés des mineurs; les paysans épouvantés se précipitaient vers la tour de réfuge, en encombraient la porte, en rendaient l'entrée impossible à Jean de Vienne et à ses chevaliers; le pont-levis, surchargé d'hommes, se rompit, et ce moyen de salut manqua encore au prince-évêque.

— Suivez-moi! cria Jean d'Asuel; la grande porte est ouverte..... Et il s'élança vers la brèche que le mur avait formé en tombant.

La poussière remplissait encore l'air, l'ennemi regardait rouler les derniers blocs de pierre, qui allaient se briser dans le fossé, lorsque Jean d'Asuel, serrant son bouclier contre sa poitrine, ouvrit un chemin à son prince à travers les Bâlois, qu'il frappait à grand coup d'épée. Il gagna ainsi la forêt voisine, prit un sentier détourné et connu des seuls habitans du pays, et arriva une heure après à Lucelle, où il respira enfin en voyant Jean de Vienne hors de danger.

Cependant les Bâlois, ignorant que c'était leur prince qui s'échappait, s'étaient précipités dans le château et avaient massacré ce qui restait de gens blessés ou sans défense, parce que les autres avaient fui avec l'évêque, ou étaient dans la tour de réfuge, dont le pont-levis brisé en rendait l'accès impraticable.

Ces gens se défendaient en désespérés et jetaient sur l'ennemi tout ce qui tombait sous leurs mains : tuiles, pierres, poutres, planches, cadavres, blessés, mourans, tout faisait arme, et écrasait, tuait, blessait ou ensanglantait les assaillans. Ceux-ci mirent enfin le feu au château et s'éloignèrent hors de la portée de ces projectiles.

Des tourbillons de flammes et de fumée sortirent bientôt de toutes les ouvertures du château ; une pluie de flammèches et de cendres tomba sur le monticule pyramidale, qui supportait le fort ; le bourg d'Asuel prit feu au même instant, et la montagne ressembla à un volcan en éruption. Au milieu de ce vaste incendie, on apercevait la tour de réfuge dans les intervalles où la fumée et les flammes, poussées par le vent, se dirigeaient vers un autre côté. Les malheureux qui s'y étaient réfugiés, se voyant entourés d'un immense brasier, poussaient des cris de détresse et de désespoir ; les murs de la tour devenaient brûlants ; la chaleur était étouffante, ils suffoquaient dans ce gouffre de feu et de vapeurs empestées, qui dévoraient, avec le château, les cadavres de leurs compagnons de misère. Une soif ardente les brûlaient sourdement, et ils n'avaient pas une seule goutte d'eau pour l'étancher.

Nicolas le braconnier, tout couvert de blessures, était debout sur la plate-forme de la tour ; sa bouche était desséchée par la douleur et la chaleur ; ses yeux hagards se fixaient sur le corps du page, qu'on avait respecté ; il regardait couler le sang de sa blessure ; il voyait la longue

flèche qui y était enfoncée, lui qui n'en avait plus, il s'en approcha en grinçant des dents; arracha la flèche, but le sang du page, courut aux creneaux, chercha de l'œil un ennemi, aperçut un chevalier qui, de la main, montrait la tour de réfuge, le trait partit et le chevalier roula sous les pieds de son cheval.

Une demi-heure après, la tour était en feu et l'on voyait, sur la plate-forme, Lise la sorcière, Nicolas le braconnier et une trentaine de paysans ou de soldats, qui se tordaient les bras de désespoir, tandis que le chapelain Herman s'efforçait de les consoler et de tourner leurs pensées vers le ciel, dont il implorait la miséricorde pour ses malheureux compagnons....... Un instant après on ne vit plus rien...... la plate-forme, soutenue par des poutres, s'était enfoncée et tout avait disparu dans les flammes......

C'est ainsi qu'Asuel fut brûlé, en 1374, par les Bâlois et leurs valets de guerre recrutés dans tous les pays, pour maintenir leur aristocratie naissante contre un despotisme qui ne valait pas mieux. Le peuple souffrait, mourait, et ceux qui le gouvernaient, survivaient seuls à leurs crimes et à la misère publique......'

CHAPITRE XX.

LUCELLE.

En leur reigle n'était que cette clause : Fay ce que voudras.

RABELAIS.

([24]) Au temps de Saint-Bernard, trois puissans comtes de Monfaucon prirent fantaisie de faire bâtir un couvent sur le territoire de leur oncle, alors évêque de Bâle, qui leur donna un angle bien sauvage et bien désert de son pays d'Ajoie, exactement aux confins de l'Evêché et de la haute Alsace. Saint-Bernard, grand amateur d'entreprises nouvelles, se mêla aussi de celle-ci : il vint poser la première pierre de l'abbaye de Lucelle, qu'il peupla de moines de Citaux, qui se multiplièrent tellement que, dans peu d'années, il y en eut plus de deux cents, dit la chronique, qui observaient la règle des Cisterciens dans toute sa rigueur. Si cela se pratiquait comme dans les derniers siècles, les moines ne devaient pas avoir beaucoup de peine ! Les seigneurs de la contrée, prévoyant que cet établissement pouvait devenir avantageux pour les cadets

de leurs familles, s'empressèrent de faire des donations à l'abbaye naissante, pour la rendre digne de recevoir dans son sein leurs très-nobles rejetons. Il raisonnait à peu près comme certaines gens à privilèges, lorsqu'ils firent des capitulations de régimens avec les pays étrangers, pour y placer leurs fils avec des grades proportionnés à leur influence dans les affaires gouvernementales, ou à leur esprit d'intrigue, pour la plus grande prospérité de leur race.

Lucelle vit donc accroître ses limites de jour en jour : non-seulement la noblesse donna des dots aux enfans qu'elle plaça dans cette abbaye, mais elle donna encore de vastes possessions aux moines, qui se chargèrent volontiers de leur salut, pour de l'argent ou des revenus. Sous le nom de Notre-Dame-de-Lucelle, leurs patronne, ces Cisterciens prenaient de toutes mains, en vrais gens d'église, et à force de prendre ou de recevoir pendant six siècles, ils finirent par avoir près d'un million de revenus, pour nourrir une cinquantaine de religieux.

Le temps des grandes donations ne dura pas toujours également pour ces Bernardins, car lorsque cette moisson facile commença à devenir moins productive, ils eurent recours à l'admirable invention des anniversaires, et la noblesse, qui avait donné pour les vivans, donna pour les morts, parce qu'on lui jura que, sans anniversaire, le purgatoire ne laisserait ressortir personne. Aussi les grands et petits seigneurs, qui avaient tous mérité l'enfer; s'empressèrent de gratifier Lucelle, pour échapper au feu; et, pour être sûrs que les moines n'oublieraient pas de prier pour eux, ils payèrent encore pour être enterrés dans l'église même de l'abbaye. De là vint qu'elle était si remplie de tombeaux de ses bienfaiteurs, qu'à force qu'il y en avait, les moines ne savaient plus pourquoi ils y étaient.

Un seigneur de Morimont, voisin de Lucelle, s'avisa d'un expédient infaillible, pour rafraîchir la mémoire aride des Bernadins et les faire penser à lui, plus qu'à ses ancêtres, qui leur avaient beaucoup donné : il fonda un anniversaire, non de messes et de prières, mais un anniversaire de réfectoire, où l'on devait boire et manger pour son salut, et il assigna, à cet effet, un revenu en argent et en vin. Aussi on se souvient que ces révérends pères se rappelaient encore avec plaisir du temps fortuné où les anniversaires de bouteilles étaient fêtés avec une joie indicible, par toute la communauté.

Cependant le vin ne manquait pas à Lucelle, comme jadis à Saint-Gall, où les religieux allèrent une fois en procession pour relever une voiture de vin renversée dans une fondrière, et chantèrent un Te Deum, lorsque le précieux liquide entra dans leur cellier ; loin d'éprouver de semblables angoisses, les bernardins de Lucelle recoltaient tant de vin des meilleurs vignobles d'Alsace, qu'ils furent obligés d'inventer un cinquième repas, pour empêcher les caves de regorger. C'est alors que fut fondé Biberes, qui était en si grande vénération, que les révérends pères, qui oubliaient quelquefois vêpres ou matines, ne manquaient jamais d'assister à Biberes. Cette solemnité journalière se célèbrait dans un vaste corridor, où il n'y avait que des tables et point de chaises, parce que, pour ne scandaliser personne, il était défendu de s'asseoir à table comme dans un cabaret. Au reste, tout s'y passait de même : les flacons allaient et venaient de la table au buffet et du buffet à la table ; les verres faisaient entendre leur choc mélodieux, et ces grosses voix de moines, qui venaient de chanter magnificat, entonnaient des chansonnettes gaillardes, inspirées par le vin et par d'autres petites réminiscences devenant parfois si poi-

gnantes, qu'on voyait plus d'une robe blanche de bernardin se glisser furtivement dans les bois qui avoisinaient Lucelle et le joignaient aux villages d'alentour.

Etait-ce alors le hazard, ou quelqu'autre cause inconnue, qui amenait, dans le même sentier, des bergères cachant leurs figures rondes sous des chapeaux de paille? Venaient-elles y chercher des brebis égarées, ou étaient-ce les moines qui les cherchaient? C'est ce que les débris de leurs archives et bibliothèques ne nous apprennent pas; mais, à en juger par la population des villages qui avaient filles ou femmes errantes dans les bois ou confessant au couvent, on aurait pu tirer des conséquences peu édifiantes sur la nature des promenades des moines sortant de Lucelle après boire, ou confessant dans leurs chambres.

Si j'avais consulté la chronique scandaleuse, j'aurais pu vous expliquer la chose plus clairement, mais elle dit tant de mal de Lucelle, tant de médisances, que je n'oserais pas seulement vous raconter comment certain grand cellerier percevait les revenus du couvent, et ce qu'on lui livrait pour vingt sacs de blé ou d'avoine.....

C'était néanmoins dans cette abbaye que Thiébaud-Ulric d'Asuel avait envoyé son fils Jean pour y faire son salut le plus facilement possible; mais comme on l'a déjà dit, Jean d'Asuel ayant observé que les moines étaient dans la voie large, avait laissé sa robe de novice pour ne pas risquer de se damner tout-à-fait, malgré toutes les fondations à rédemption d'âmes, faites par ses parens du côté paternel et maternel, malgré les anniversaires à perpétuité, pour toute sa famille, à commencer par Adam et Eve, pour ne pas remonter plus loin, comme les Chinois, jusques et y compris les descendans en ligne directe et indirecte, car il y avait un anniversaire fondé comme cela par

un comte d'Asuel ; nonobstant, dis-je, les donations particulières faites par chaque membre de sa très-noble famille, pour confirmer, corroborer et rafraîchir celles faites précédemment, eh bien ! malgré une telle masse de bonnes œuvres, pour chacune desquelles en particulier les moines avaient promis le paradis, Jean d'Asuel, voyant comme on vivait à Lucelle eut encore peur de la damnation, et s'en sauva un jour de Pâque, pour n'y plus revenir que bien des années après, en fuyant de son château, qui ressemblait aussi à un enfer.

Les moines, en le voyant revenir, crurent qu'il rentrait dans le sein de leur église, dont il s'était éloigné si traitreusement; mais le chevalier avait bonne mémoire, et Lucelle n'était pour lui qu'un lieu de refuge momentané, pour y mettre la personne de son prince à l'abri des périls dont les murs d'Asuel n'avaient pu le garantir.

Cependant, comme il croyait à tout ce qu'on croyait alors, sauf à l'infaillibilité de faire son salut à Lucelle, il ne voulut pas se trouver dans ce monastère, sans y laisser quelques traces de sa munificence ; mais par malheur sa bourse était restée à Asuel, et il ne s'en doutait nullement, lorsque, le lendemain de son arrivée, il disait à un moine de notre connaissance :

— Père Benoit, venez avec moi à l'église, je voudrais prier pour mon père et ma mère, que vous avez enterrés là.

— Oui, sire chevalier, c'était trois jours après votre désertion du couvent. Ne vous êtes-vous jamais repenti de nous avoir quitté ? On vit si tranquillement chez nous, tout y est si calme, si paisible....... le bruit lointain du monde expire en arrivant.....

— C'est suivant comme vous l'entendez, répliqua Jean d'Asuel ; mais voyez-vous, lorsque vous m'avez eu ex-

pliqué les vœux que je devais observer, pour devenir moine, je n'ai jamais pu comprendre quel rapport il y avait entre ces vœux et votre conduite. Il est vrai que j'ai toujours eu peine à me rendre raison de beaucoup de choses que je voyais faire ici, et c'est pour cela que j'ai quitté le froc pour prendre l'épée.

La réponse parut assez claire au père Benoit, il se tut et suivit son ancien disciple.

Parmi les nombreux tombeaux qui ornaient l'église de Lucelle, Jean d'Asuel s'approcha d'une simple lave, où l'on voyait écrits les noms de son père et de sa mère, renfermés l'un après l'autre dans le même cercueil. Il s'agenouilla sur la tombe, joignit dévotement ses mains et fit une fervente prière. Il chercha ensuite dans son aumônière, pensant qu'il n'avait qu'à y prendre sa bourse, mais il n'y trouva plus que deux petites pièces de monnaie. A cette fâcheuse découverte, sa figure s'alongea et il pâlit : il croyait avoir encore plusieurs florins d'or, pour fonder un nouvel anniversaire, et il ne lui restait plus que deux schellings. Il lui fallut renoncer à une dépense aussi coûteuse et s'accommoder de quelqu'autre prière plus proportionnée à sa bourse. Se tournant donc vers le moine, il lui dit :

— Père Benoit, vos messes ont-elles baissé de valeur, depuis que je vous ai quitté ?

— Non, mon enfant, elles se paient un peu plus.

— Alors, comme je n'ai plus que ces deux schellings, vous voudrez bien vous en contenter, pour dire demain une messe pour mon père et ma mère.

Le moine parut attendri, en voyant le chevalier prier si dévotement sur la tombe de ses parens ; il mit l'argent dans sa poche, promit de dire la messe, l'oublia le lendemain, puis le surlendemain, et le jour suivant,

il ne se ressouvint plus de rien, parce que Jean d'Asuel était parti avec Jean de Vienne, pour aller rassembler des troupes dans la vallée de Delémont et dans les autres parties de l'Evêché que l'ennemi n'occupait pas encore.

CHAPITRE XXI.

UN MARIAGE.

J'aime bien les coquus et me semblent gens de bien et les haute volontiers; mais pour mourir je ne le voudrais être.

RABELAIS.

Le château de Sogren, situé à une demi-lieue de Delémont, et bâti sur un roc escarpé au-dessus du village de Soyhière, parut être à Jean de Vienne une retraite sûre, en attendant le moment de se remettre en campagne, ou de traiter de la paix. Cette forteresse avait été vendue, par son prédécesseur, aux moines de Saint-Alban de Bâle, et comme Jean de Vienne avait grandement à cœur de reprendre les biens aliénés de l'Evêché, y compris ceux qu'il aliénait chaque jour provisoirement, il avait commencé par racheter la seigneurie de Sogren.

C'était un des plus anciens châteaux de la contrée, qui, dans son origine, avait été habité par les puissans comtes de Sogren, dont les états comprenaient une étendue considérable de pays entre la Birse et l'Aar. (25) Mais les guerres, les croisades, les nombreuses fondations et dota-

tions de couvens, avaient beaucoup diminué le patrimoine de ces comtes. Leur dernier descendant ayant été assassiné, en 1233, par Ulric, comte de Ferrette, celui-ci céda cette seigneurie à l'évêché de Bâle, qui, faisant souvent le trafic de ses propriétés, la revendit aux moines de Saint-Alban.

Elle était de rechef à vendre ou à prêter, quand Jean de Vienne y entra avec Jean d'Asuel, quatre jours après la destruction du château de ce dernier. Le soir de leur arrivée, se trouvant seuls dans la grande salle, ils se promenaient en silence, occupés chacun de pensées bien différentes : Jean d'Asuel pensait à son château brûlé, à sa ville ruinée, à ses hommes d'armes égorgés, à ses paysans dispersés, enfin il pensait à sa ruine ; car la seigneurie d'Asuel était le petit morceau de terre que son père lui avait laissé en mourant, tandis que son frère Jean Ulric possédait d'autres vastes propriétés.

Jean de Vienne ne songeait à rien de semblable ; il lui passait une autre idée par la tête, qu'il avait grandement à cœur de réaliser ; mais il ne savait comment entamer le sujet avec Jean d'Asuel, que cela concernait particulièrement. Enfin, après avoir arpenté vingt fois cette salle de cinquante pieds de longueur, il s'arrêta au milieu, justement entre les deux fenêtres et dit :

— Sire d'Asuel, j'ai une proposition à vous faire ?

— Je suis toujours à vos ordres, monseigneur.

— Tu as perdu ton château, je veux te donner celui-ci, à condition que tu te marieras ; car la vie de garçon ne te vaut plus rien : tu viens à l'âge où il est temps de prendre femme, pour éviter le scandale...

— Mais, monseigneur, je n'ai oncques commis de scandale de ce genre, et ce n'est pas bien de me traiter ainsi, vous qui me connaissez.

— Allons, Jean, ne te fâches pas, parce que je sais que tu as depuis long-temps une jolie blonde..... Tu rougis... ainsi j'ai frappé juste, n'est-il pas vrai?

Jean d'Asuel avait effectivement rougi; était-ce de plaisir ou de dépit? je n'en sais rien; mais il se redressa, regarda l'évêque en face, parce qu'il faisait nuit, et il répondit :

— Monseigneur, la maîtresse qui m'aimait le plus était brune et non pas blonde; elle est morte jeudi matin sur la tour de refuge d'Asuel, après vous avoir fidèlement servi

L'évêque rougit de son côté et fit encore vingt fois le tour de la salle, sans savoir comment reprendre son discours, enfin il revint à son premier dire :

— Mais, mon cher Jean, je me suis peut-être trompé de couleur, puisque tu avoues qu'elle était brune.

— Monseigneur, elle n'est plus ni blonde, ni brune, puisqu'elle est morte à votre service.

L'évêque rougit de rechef et reprit de nouveau :

— Ecoute, Jean, tu fais la sourde oreille; je voudrais te voir faire un bon mariage : tu connais Alix de Rocourt; c'est la perle des demoiselles de mes états; elle a toutes les qualités qui peuvent faire le bonheur d'un honnête et brave chevalier, comme toi; elle est riche, et je lui donnerai encore ce château pour cadeau de noces.

— Je ne conteste pas le mérite d'Alix, répondit le chevalier, d'autant plus que vous devez connaître sa valeur mieux que personne.

— Je crois, Jean, que tu cherches à me pousser à bout, parce que mon page, étant à l'agonie, s'est trompé en disant qu'il s'appelait Louise et quelques autres paroles insignifiantes, que tu n'as pas plus comprises que la première. Mais il ne s'agit pas de cela; je te dis qu'A-

lix est une charmante fille, douce, aimable et d'une vertu exemplaire dans le prieuré de Klingenthal, où tu sais qu'elle est depuis long-temps. J'ai toujours eu envie de la marier avantageusement, lorsqu'elle serait en âge ; elle a actuellement une vingtaine d'années, et je t'assure qu'elle te conviendrait mieux qu'à personne.

Ce fut alors le tour de Jean d'Asuel de se promener par la chambre, sans savoir quoi dire ; mais c'est qu'il en pensait tant plus : il songeait au page Louis, qui, malgré ce qu'en disait l'évêque, devait avoir été une femme ; au page Albert, qui, malgré ses habits d'homme, pouvait être tout autre chose. Il se rappelait les paroles de Louis au moment de mourir ; il se ressouvenait d'Albert pendant la campagne de Bienne ; il se remémorait les cheveux blonds et les yeux bleus d'Alix, puis ceux du page en tous points semblables, quoiqu'il fût bien certain qu'il pouvait y en avoir encore bien d'autres, puisque Catherine, l'arrière petite-fille de Lise la sorcière, les avait de la même couleur ; et alors il lui revint à l'esprit les paroles de la vieille prophêtesse, à la maison forte de Cornol, à la Pierre-percée et surtout à la tour de réfuge d'Asuel, où elle lui avait dit : Alix sera votre femme, sauvez votre prince, vous l'aurez de lui.

A ce souvenir encore tout récent, Jean s'arrêta tout court au milieu de la salle, justement à la place où Jean de Vienne s'était arrêté, un moment auparavant, pour lui offrir Alix, et il dit tout haut : — C'est le destin qui le veut ; Lise ne m'a jamais trompé..... et là-dessus il lui revint à la mémoire un malencontreux souvenir, qui faillit donner un démenti à Lise la sorcière.

— Ferons-nous venir un moine de Beinwil pour te marier ? avait dit imprudemment Jean de Vienne. Et Jean d'Asuel, à ce mot de Beinwil, s'était remis à arpenter la

longue salle, en se grattant le front et en murmurant sourdement : — Maudit baptême! maudit baptême!..... Qu'avait-il besoin de parler de Beinwil!..... Maudit baptême!

Jean de Vienne, qui n'était pas sourd, prit bien malgré lui un air penaud, mais comme je vous le dis, c'était malgré lui et il ne s'en doutait pas : — Mais, mon cher Jean, que veux-tu dire avec ton baptême? Certes c'est mal de maudire le baptême.....

— Je ne maudis pas ce saint sacrement; c'est seulement un fâcheux souvenir qui m'est revenu au sujet d'une cérémonie à laquelle j'ai assisté à Beinwil, lorsque vous y étiez en négociation avec Hemman de Falkenstein..... vous savez?

— Par Dieu! tu me rappelles bien à propos cette affaire, que j'ai toujours oublié de te raconter. Sais-tu bien, sire Jean, que ces moines bénédictins ne sont pas trop sages dans leur couvent et que j'ai été dans le cas de leur faire une sévère réprimande,

— Cependant, monseigneur, vous étiez le parrain de l'enfant, avec un pélerin que j'ai pris pour la prieure de Klingenthal.

L'évêque profita de l'obscurité pour faire une grimace de désappointement, mais comme c'était un homme d'une rare prudence, il reprit : Maître Jean! je t'ai déjà observé que tu te plaisais à me contredire et à me donner des démentis, peu convenables dans ta bouche. Ne t'ai-je pas expliqué que, par suite du relâchement de la discipline du monastère, il a fallu baptiser un enfant, et que, par pure charité chrétienne, j'ai servi de parrain, et la prieure de Klingenthal, qui se trouvait avec nous à cause de son cousin Hemman, a été la marraine.

— Et le page Albert, était-il avec vous, monseigneur?

— Que la peste t'étouffe, détestable incrédule! J'aime mieux qu'Alix se fasse religieuse que de la donner à un animal comme toi.

— Merci, monseigneur, grand merci; si l'animal dont vous parlez n'avait pas eu une bonne langue d'acier au passage de l'Aar et à l'incendie d'Asuel, vous ne seriez pas ici pour m'entendre parler d'un service rendu.

Jean de Vienne s'approcha du chevalier, lui serra la main et la tint un moment pressée dans les siennes. Il n'en fallut pas davantage pour apaiser Jean d'Asuel, qui n'avait pas de rancune.

Huit jours après cet entretien, père Anselme, chapelain de Jean de Vienne, assisté d'un moine de Lucelle, qui s'était trouvé là comme par hasard, bénit, dans la chapelle du château, le mariage de Jean, comte d'Asuel, seigneur de Sogren et autres lieux, et d'Alix de Rocourt, fille de Pierre de Rocourt, mort au service de l'état; c'est comme cela qu'il était écrit dans le contrat de mariage qui eut pour témoins Jean de Vienne, par la grâce de Dieu évêque de Bâle et prince du saint-empire, seigneur de je ne sais combien de lieux, etc., etc.; Jean Ulric, comte d'Asuel; Sigismond, comte de Thierstein, beau-père de Jean-Ulric d'Asuel; Rodolphe, comte de Nidau, beau-frère de Sigismond de Thierstein et Hartman, comte de Kibourg, beau-frère des deux derniers ([26]).

Vous voyez que c'était un mariage fait en famille et où tout le monde parut content. Car Alix de Rocourt était de noble et antique race, et sauf les observations qu'avait faites Jean d'Asuel, tout était en bonne forme. Seulement on remarqua, le lendemain matin, que le nouveau marié avait l'air tout désappointé, tout effrayé, comme il l'avait eu quelques années auparavant, dans ce même château, où l'on prétendait qu'il avait vu des fantômes. Qu'avait-il

aperçu la nuit de ses noces, que lui était-il arrivé d'effrayant? personne ne le sut jamais.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se gratta le front en se mettant à table pour déjeûner. — Il faisait le signe de la croix, dit l'évêque; mais Sigismond de Thierstein, qui était un méchant homme, soutint qu'il pensait au baptême de Beinwyl, où ils avaient été ensemble à l'offrande.

Toutefois, Jean et Alix, comte et comtesse d'Asuel brûlé et seigneurs de Sogren, donné en cadeau de noces, faisaient un charmant ménage, comme on en voit tant, qui ne se sont pas faits sous de meilleurs auspices. Il ne leur manquait que d'avoir des enfans, mais malgré toute l'envie qu'en avait Jean d'Asuel et peut-être aussi sa femme, ils n'eurent pas cette satisfaction. Cependant le mariage avait été fait en présence d'un évêque et d'un moine de Lucelle, qui s'était trouvé là, comme il se trouvait souvent de ces bons et charitables moines, toutes les fois qu'il s'agissait de noces ou de baptêmes. Etait-ce à cause de la bonne chère qu'on faisait dans ces occasions? Etait-ce pour autre chose? c'est ce que l'histoire ne dit pas; mais ce qu'elle rapporte et ce qui est confirmé par la tradition, c'est que les mariages auxquels assistaient des moines de Lucelle, ne demeuraient jamais stériles, à moins qu'il n'y eût des empêchemens majeurs, et dans cette circonstance, où l'on avait vu non-seulement un des plus célèbres moines de Lucelle, en fait de mariages féconds, mais encore un évêque de bon renom, comme Jean de Vienne, on s'étonna beaucoup de la stérilité d'Alix.

Jean d'Asuel, malgré cela, ne paraissait pas trop mécontent de sa femme, et Jean de Vienne, voyant l'union qui régnait dans ce ménage, pensa qu'il ferait bien d'imiter cet exemple dans ses états. La paix, qu'il avait envie

de faire, ressemblait assez, sous de certains rapports, au mariage de ses amis ; mais comme je n'ai pas le temps de développer cette comparaison, je ne rapporterai que ce qui concerne la paix qu'il voulait faire avec ses bien-aimés sujets de Bâle, dont il était aussi fatigué que les Bâlois l'étaient de lui.

La victoire avait coûté cher à ces derniers, et Jean de Vienne était incapable de reprendre l'offensive, mais comme c'était un homme d'une rare prudence, comme dit toujours l'histoire, il négocia, flatta, caressa si bien certaines gens de Bâle, que la paix conclue; les bourgeois, qui avaient sacrifié leur repos, leur fortune, leur sang, pour la liberté de leur ville, se trouvèrent à peu près dans la même situation qu'avant la guerre, et l'évêque leur donna, par-dessus le marché, un tour de sa façon auquel ils ne s'attendaient nullement.

Ce bon prince, qui avait demandé des secours d'hommes et d'argent à l'archiduc d'Autriche, pour opprimer ses sujets, se trouva, à la fin de la campagne, lui devoir une somme si considérable, que son trésor sans fond ne put fournir le premier schelling. Il consulta son cher ami Jean d'Asuel, qui, après s'être gratté le front, répondit :
— Il y a un moyen de payer votre dette et de témoigner votre reconnaissance, sans que cela vous coûte rien : donnez à l'archiduc Léopold votre bien-aimée petite ville de Bâle, où est le couvent de Klingenthal; il fera beau voir les Autrichiens se promener sur la moitié du pont du Rhin et regarder d'un œil d'envie l'autre partie de votre bien-aimée, qu'ils mourront d'envie d'avoir toute entière.

— Tu as une bonne idée : les Bâlois vont enrager et maugréer tout à leur soûl.

Ce qui fut dit fut fait : Jean de Vienne donna le petit-

Bâle à l'archiduc d'Autriche, et nous verrons que les Autrichiens ne se contentèrent pas toujours de la moitié du pont du Rhin, tandis que les Bâlois eurent tout lieu de maudire la malice de leur prince-évêque, conseillé par Jean d'Asuel, qui la connaissait par expérience.

CHAPITRE XXII.

LES ANGLAIS.

Oubliez-vous, sire, que cette arme transperce le plus solide haubert de Grenade, à mille pas de distance.

DEFORGE, le routier.

Jean, roi de France, et Edouard III, roi d'Angleterre, avaient fait un traité à Brétigni, en 1360, qui terminait les guerres qui avaient désolé si long-temps la France, mais qui ne mettait pas fin aux malheurs du peuple, qui eut encore à gémir bien des années des suites de ces dissentions.

Les deux rois, qui avaient entretenu de grandes armées, les renvoyèrent après la paix, et comme Edouard licencia ses troupes dans les provinces qu'il avait en France, ce pays seul supporta la charge des deux armées. Les soldats qui les composaient, n'ayant aucun moyen de subsistance assuré, se donnèrent de nouveaux chefs et commirent, sous les noms d'Anglais, de compagnons, de malandrins et autres encore, des excès abominables. Ils

se répandirent dans une grande partie de la France et rien ne fut respecté sur leur passage. Un grand nombre de ces brigands passa en Espagne, une autre armée en Italie, où le pape, qui les employait, leur donna une ample absolution de leurs péchés ; d'autres vinrent ravager l'Alsace, et l'on sait que c'était à cette occasion que la noblesse de l'évêché avait pris un grand nombre de ces gens-là à son service.

Enfin, en 1375, Enguerrand, sire de Couci, sous prétexte de se mettre en possession des biens de sa mère, issue de la maison de Habsbourg, rassembla quatre-vingt mille de ces Anglais ou compagnons, passa les montagnes de Lorraine, entra en Alsace, où, pendant six semaines, il commit des ravages et des barbaries atroces.

Jean de Vienne, voyant que l'archiduc Léopold n'était pas en état de repousser ces brigands, et se tenait même caché dans Brisach, traita, à sa manière, avec le sire de Couci, son bon ami de France, lui offrit le passage sur ses terres, à condition qu'il les respecterait et irait chez ses voisins de Berne, pour leur causer tout le mal que lui-même n'avait pu leur faire.

Les comtes de Kibourg et de Nidau, qui aimaient les Bernois, comme Jean de Vienne, firent un même accord avec le sire de Couci et furent imités par la majeure partie de la noblesse, qui, retirée dans ses forteresses, ne se mettait nullement en peine des calamités publiques.

Quand les Anglais n'eurent plus rien à piller en Alsace, ils chargèrent leurs chevaux de butin, passèrent devant Bâle et dans l'évêché sans pendre, ni écorcher personne, sans brûler, ni dévaster ; franchirent les montagnes et les défilés du Jura, sans être inquiétés, entrèrent dans la plaine de l'Aar et se rendirent maîtres des ponts sur ce fleuve.

Alors les paysans s'enfuirent, les femmes et les enfans les suivirent, entraînant avec eux leurs troupeaux, leurs provisions, leur chétif mobilier, et se réfugièrent dans les villes, les châteaux forts et même dans les forêts impénétrables. Les Anglais, ne trouvant qu'un désert, se jetèrent dans les pays voisins, où ils n'étaient pas attendus, et recommencèrent les dévastations qu'ils avaient commises dans les autres contrées, excepté dans l'évêché de Bâle.

([27]) Le comte de Nidau, qui avait refusé le passage à son allié, Jean de Vienne, lorsqu'il voulait aller à Berne, et qui l'avait accordé aux Anglais, pour qu'ils y allassent, fut fort étonné d'apprendre que le sire de Couci faisait assiéger sa ville de Buren et ravageait ses autres possessions. Il n'était pas homme à souffrir cette insulte; il courut aux armes et demanda même du secours à Jean de Vienne, qui, se rappelant le manque de parole de son allié, ne lui envoya personne.

Il n'y eut que Jean d'Asuel, qui, fatigué d'un repos de deux mois, y compris sept semaines de mariage, prit fantaisie d'aller guerroyer avec le comte de Nidau, qui avait signé son contrat.

— Alix, dit-il un soir à sa femme; je veux aller demain voir les Anglais, devant Buren, qui est au comte de Nidau......

— Et tu me laisseras toute seule à Sogren ?

— Pourquoi pas; n'y est-on pas aussi bien qu'au prieuré de Klingenthal ?

— Sans doute, mon cher Jean, mais tu ne seras plus avec moi.

— J'y enverrai Jean de Vienne, ma chère Alix.

Alix rougit et ne répondit rien; il paraissait que ce n'était pas la première fois que ces nouveaux époux parlaient de l'évêque et du Klingenthal.

— Si tu préfères me suivre, reprit Jean, tu peux mettre les habits du page Albert, qui se sont trouvés, par hasard, dans le trousseau que la prieure t'a renvoyé de Bâle.

Alix rougit encore, mais c'était un peu de colère : — Tu pourrais, répondit-elle, me prêter ceux de Louis, ton confident, qui est mort pour toi à Asuel.

— Effectivement, Alix, j'ai remarqué plusieurs fois que lorsque vous serviez ensemble l'évêque, vous étiez de même taille.

La petite querelle conjugale s'échauffa peu à peu, et Jean d'Asuel, au lieu de partir le jour suivant, fit seller son cheval, à onze heures du soir, rassembla ses écuyers, ses hommes d'armes et autres gens de guerre, et s'éloigna de Sogren d'assez mauvaise humeur.

Le lendemain, vers midi, il avait déjà rejoint le comte de Nidau et marchait contre Buren, pour en faire lever le siège aux Anglais. Cette ville, à quatre lieues de Nidau, de l'autre côté de l'Aar, n'était pas facile à secourir, parce que l'ennemi occupait tous les ponts et les gués au-dessus et au-dessous de la place. Mais le comte de Nidau était en colère et voulait à toute force joindre l'ennemi, pour le punir de sa trahison. Sans suivre ni chemin, ni sentier, il traversa la plaine de Schwardernau, arriva au bord de l'Aar, à nuit tombante, entra dans le fleuve, dont il connaissait parfaitement le lit, arrêta sa troupe sur un banc de sable, ombragé de saules et d'aulnes, et envoya des gens à la découverte.

Ce passage ne paraissait pas gardé, et en sortant du bosquet on voyait, à quelques centaines de pas, les feux du camp des Anglais. Rodolphe, sans attendre plus d'informations, s'élança vers l'ennemi, qu'il rencontra beaucoup plus tôt qu'il ne s'y attendait; mais le comte et ses

gens étaient braves et ils écrasèrent, sous les pieds de leurs chevaux, les compagnons qu'ils avaient renversés à coups de lance. Ses soldats frappaient, tuaient et criaient déjà vive Nidau! lorsqu'un corps d'archers Anglais, qui s'était avancé à la faveur de l'obscurité jusqu'au lieu du combat, envoya une nuée de ses redoutables flèches, qui abattirent un grand nombre de chevaux et de cavaliers.

Jean d'Asuel se voyant démonté et les jambes embarrassées dans des cadavres, de dessous lesquels il ne pouvait retirer ses grosses bottes de fer et ses éperons longs d'un demi-pied, frappait de droite et de gauche sans vouloir se rendre.

A côté de lui, le comte de Nidau se défendait de son mieux : son cheval avait aussi été tué et il combattait à pied, mais il avait les jambes libres et s'était même posté sur un monceau de corps morts, du haut duquel il portait des coups mortels à tous ceux qui voulaient l'approcher. Il était armé d'une de ces lourdes massues garnies de longues pointes de fer et connue en Suisse sous le nom de Morgenstern. Il s'en servait à deux mains, au lieu de sa grande épée, qu'il avait crue trop noble pour risquer de la souiller dans le sang des malandrins.

Mais les enfans de Bélial, voyant qu'on ne pouvait l'attaquer de près, crièrent : place aux archers, et les Anglais se portèrent en avant, lancèrent leurs longues flèches un peu au hasard, parce qu'il faisait nuit, et le comte de Nidau, percé de deux coups au défaut de sa cuirasse, tomba mort sur la place.

Jean d'Asuel reçut en même temps plusieurs blessures, perdit connaissance, et quand il revint à lui, il était au pouvoir de l'ennemi. Le sire de Couci, qui était accouru de Saint-Urbain en apprenant que le comte de Nidau marchait sur Buren, traita Jean d'Asuel avec tous les

égards possibles : il avait fait ses premières armes avec ce brave chevalier, qu'il n'avait pas oublié depuis lors, et croyant qu'il allait mourir de ses blessures, il le renvoya sur parole. Mais lorsque Jean de Vienne eut appris ce qui s'était passé, il fit dire à son bon ami Jean, qu'il le relevait du serment qu'il avait fait au sire de Couci, et lui défendait même de payer sa rançon.

Jean d'Asuel, qui était pieux et dévot, n'osa désobéir à l'évêque, et en cela il imitait d'autres chevaliers pris par ces mêmes malandrins et auxquels le pape avait fait la même défense de payer rançon, sous peine d'excommunication.

Les Anglais ne jouirent pas long-temps de leur conquête de Buren : les paysans et les bourgeois des villes, voyant que la noblesse, retirée dans ses forteresses, ne faisait rien pour défendre le peuple, se réunirent de tous côtés, harcelèrent et battirent les malandrins en plusieurs rencontres, et enfin, ces compagnies de brigands, ayant à peu près achevé de piller le pays, s'en allèrent d'un autre côté, commencer de nouveaux ravages.

CHAPITRE XXIII.

ULRIC DE FERRETTE.

> Heureux qui n'a point de remords ! Je me suis agenouillé dans le confessionnal d'un prêtre, j'y poussais de tels sanglots, j'y frappais ma poitrine avec un tel désespoir, que l'homme de Dieu disait : mon fils, il n'est point de péchés que ne puisse faire remettre un si grand repentir.
>
> J'ai parlé : le prêtre s'est enfui.
>
> S.-Henri Berthoud.

Alix d'Asuel, dame de Sogren, était aux petits soins près de son époux, qu'elle se croyait bien assurée de perdre au plus tôt. Elle passait les jours et les nuits au pied de son lit, laissait couler de jolies larmes hors de ses beaux yeux bleus, qui avaient été promis si long-temps d'avance au sire d'Asuel. Elle oubliait les petites querelles conjugales qu'elle avait eues avec lui pendant le premier mois de miel, et ce tendre époux, ravi de la bonté de sa femme, avait peur de mourir, quoiqu'il se fût confessé deux ou trois fois depuis qu'il avait été blessé à Buren ;

mais il craignait d'abandonner sa chère Alix, si peu de temps après qu'il en avait fait la conquête ou qu'on la lui avait donnée.

Un jour qu'Alix veillait près du chevalier, elle lui dit : — Mon cher Jean, veux-tu que j'achève l'histoire que m'a lue le chapelain?

— Volontiers, répondit le baron; tu racontes si bien que cela me fait oublier mes souffrances.

Et Alix lui fit le récit suivant, que je pourrais vous raconter en deux volumes, parce que je sais, sur ce sujet, beaucoup de choses que ne savait pas Alix, et que je connais le château de Sogren, comme ma chambre à coucher.

(28) « Les comtes de Sogren avaient été bien riches et bien puissans, mais ayant fondé plusieurs couvens et fait plusieurs voyages à la Terre-Sainte, il ne leur restait plus guère que la seigneurie de Sogren, proprement dite, lorsque Rodolphe, leur dernier descendant, perdit encore le reste de son patrimoine en allant en Palestine avec ces troupes d'enfans, qui périrent presque tous misérablement. Ce comte échappa à la mort et à la captivité, mais ce ne fut pas sans peine, puisqu'étant parti en 1215, il ne revint que treize ans après, et eut encore le malheur d'embrasser le parti de l'évêque de Strasbourg, qui était en guerre avec les comtes de Ferrette.

» Il se donna une bataille à Blodelsheim, où Rodolphe, qui avait contribué à faire remporter la victoire à l'évêque, fut néanmoins fait prisonnier par le comte Ulric de Ferrette, qui était son ennemi particulier, à cause de Berthe de Morimont, qu'ils aimaient tous les deux et parce que s'étant mis en possession de Sogren, pendant l'absence du jeune comte, il ne se souciait pas de lui restituer son héritage.

» Rodolphe fut donc pris et conduit dans son propre château, où Berthe de Morimont fut aussi enfermée quelque temps après par l'ordre secret d'Ulric, qui l'avait fait enlever. Vers la même époque, les comtes de Ferrette, qui avaient des difficultés avec l'évêque de Bâle, l'arrêtèrent près de leur château d'Altkirch, et lui firent subir toutes sortes de mauvais traitemens avant de le relâcher.

» L'évêque les punit de leur crime en leur faisant faire une pénitence publique à Bâle, le premier jour de l'année 1233; mais cela ne corrigea pas leur mauvais naturel, puisque ce fut le surlendemain que le comte Ulric, à la suite d'une violente dispute de famille, assassina son père Frédéric, et accusa son frère aîné, Louis le colère, d'avoir commis le meurtre.

» Ulric, ayant déshérité son frère, prit possession de la majeure partie du comté de Ferrette et voulut s'assurer encore de celui de Sogren. Rodolphe s'étant échappé de sa prison, cherchait aussi à reprendre son héritage et en même temps voulait épouser Berthe. Il alla donc à Morimont demander au châtelain la main de sa fille, et le sire de ce lieu la lui accorda avec plaisir; il voulait même retenir Rodolphe pendant quelques jours, mais celui-ci s'obstina à partir, malgré l'avertissement d'un saint homme qui était chapelain à Sogren, et qui lui avait dit de ne pas rentrer dans son château avant le 10 mars, parce que ce jour était fatal à sa famille.

» Rodolphe, sans s'inquiéter de cet avis, revenait seul pour s'introduire secrètement dans le château, occupé par les gens d'Ulric, lorsqu'en passant sous la tour du fort avancé, il se trouva face à face avec le comte de Ferrette. L'écuyer de celui-ci tira aussitôt une flèche contre Rodolphe et le blessa, mais le comte lui passa son

épée au travers du corps et la retirait toute sanglante, lorsqu'Ulric, à son tour, lui enfonça son grand poignard dans le cœur.

» Le comte de Sogren tomba, mais avant d'expirer il répéta à Ulric la malédiction que son père avait déjà prononcé contre lui, et les tours de Sogren tremblèrent jusque dans leurs fondemens de roc, ainsi qu'il arrivait chaque fois qu'un chef de la famille de Sogren mourait.

» Ulric trembla aussi, parce qu'il croyait que personne ne le connaissait pour le meurtrier de son père; mais s'étant remis de sa terreur et pensant que la prédiction du comte n'était qu'une vaine menace, il n'en prit pas moins possession définitive de Sogren, comme il avait fait de Ferrette, après son parricide.

» Cependant sa conscience était tourmentée de remords qui croissaient avec l'âge. Or, un jour qu'il était dans la grande salle de Sogren, il fit venir un moine de Lucelle pour se confesser, et promit de grandes largesses à cette abbaye, si le prêtre pouvait le délivrer de ses remords en effaçant ses péchés. Mais le moine, qui avait été l'un des fidèles serviteurs de Rodolphe, et qui ne s'était fait religieux que par dépit de n'avoir pu venger son maître, fut bien aise de torturer un peu l'esprit du comte Ulric, qui ne le connaissait pas.

» Il accepta donc les largesses du comte, exigea une confession publique, qu'Ulric ne voulut pas faire, et en attendant qu'il devint plus docile à ses conseils, il sut lui inspirer de tels remords, que le comte prit en horreur et Sogren et Ferrette, qu'il vendit avec toutes leurs vastes dépendances à l'évêché de Bâle, pour les reprendre en fief et se mettre, autant que possible, sous la protection de l'église en devenant son vassal.

» Le soir que le marché fut conclu, le 21 janvier 1271,

Ulric, étant de nouveau dans la salle du château de Sogren, se promenait tout seul en regardant, à la lumière vacillante d'une lampe, les armures qui étaient suspendues aux parois. Tout-à-coup elles lui semblèrent se détacher de la muraille et s'avancer vers lui. Il eut peur et voulut sortir de cette chambre, où l'on prétendait qu'il avait déjà vu de singulières choses; mais un homme ou un fantôme couvert d'un manteau noir se présenta devant lui si brusquement, qu'Ulric le heurta en fuyant et recula en même temps, en poussant un cri d'horreur.

» — Qu'est devenu ton courage, dit l'inconnu, puisque la figure de ton écuyer Arnold te fait peur ?

» Ulric regarda l'étranger, et crut en effet reconnaître son ancien écuyer, tué par Rodolphe de Sogren, et que les vassaux, qui le prenaient pour le diable, avaient pendu à un arbre, pour s'assurer de sa mort, en le faisant manger par les corbeaux. Mais cette reconnaissance n'était pas faite pour rassurer Ulric, qui reculait toujours, jusqu'à ce qu'enfin il toucha le mur au fond de la salle.

» Ses dents claquaient, ses cheveux se hérissaient, son sang se figeait et il ne pouvait plus respirer. Cependant le fantôme avançait à mesure que le comte rétrogradait; il le regardait de si près, avec des yeux si perçans, si effrayans, que le comte croyait qu'ils le brûlaient comme deux miroirs ardens, et tremblait de tous ses membres, malgré qu'il fût un des plus courageux chevaliers de son temps; mais il était coupable, et les remords avaient affaibli son esprit plus que son corps.

» — Laisse-moi....... va-t-en....... murmurait-il sourdement; au nom de Dieu, retire toi.....

» — Dis au nom de ton père, interrompit le spectre.

» — Malédiction! s'écria Ulric; qui me parle de mon

père?..... Et il s'élança vers l'autre extrémité de la salle, où la figure noire le suivit.

» — Tu as raison de parler de malédiction, souviens toi de celle de ton père et du comte Rodolphe, que tu as frappés tous deux du même poignard....

» Le comte était saisi d'effroi et d'horreur; il savait bien ce que voulait dire le fantôme, mais, à moins qu'il ne fût Satan lui-même, il ne comprenait pas d'où il pouvait connaître des choses aussi secrètes, car il n'avait pas même tout dit à son confesseur.

» — Au nom de Dieu, reprit-il, laisse-moi; je donnerai à la sainte Vierge la plus belle de mes terres, je bâtirai un couvent en honneur de mon saint patron, j'enrichirai encore Lucelle; mais retire-toi, si tu es un esprit de ténèbres, car je ne t'appartiens pas, je n'ai pas vendu mon âme au démon......

» — Non par un marché formel, mais par tes mauvaises actions.

» Ulric, toujours poursuivi par le spectre, recula encore et apercevant un escalier étroit, qui conduisait à la chapelle, il le franchit rapidement et tomba sans connaissance sur le plancher, sous lequel on prétendait qu'il avait fait enterrer le comte Rodolphe.

» Quand il revint à lui, son confesseur était là, priant à genoux pour le repos de son âme, car il le croyait mort; mais ce ne fut que quatre ans après que son heure arriva, lorsqu'il fut âgé de plus de quatre-vingt ans.

» Lorsque l'heure fatale sonna, le bernardin lui fit écrire sa confession, comme il le lui proposait depuis longtemps, et au moment où Ulric allait recevoir l'absolution générale, le même inconnu, qui l'avait épouvanté à Sogren, lui apparut encore, s'avança vers lui, et le comte expira sans obtenir son pardon à sa dernière heure. »

C'est depuis ce temps là qu'on dit qu'il revient ici, et surtout le 10 mars.....

A ces mots, Jean d'Asuel fit un ha! comme il n'en avait plus fait depuis la première nuit de ses noces.

Alix se dressa toute effrayée : — Qu'as-tu? mon cher Jean ; est-ce une blessure qui s'est rouverte.

— Je pensais au 10 mars, dit le chevalier; j'ai passé une nuit de mars ici, et il n'y faisait pas bon.

— Mon Dieu que je vais avoir peur, quand je serai seule.

— Nous ferons venir l'évêque pour chasser le revenant, et je pense que tu n'auras pas peur de l'évêque?

Comme il faisait cette question, Jean de Vienne, qui aimait bien ses amis de Sogren, arriva pour visiter son brave chevalier, qui fut aussi tout ravi de le voir; seulement Jean d'Asuel observa que, pendant les deux jours que l'évêque passa chez lui, sa femme le négligea un peu; mais c'est qu'Alix avait bien à faire pour recevoir ce bon prélat et conjurer le revenant.

Deux jours passés dans la joie ou la tristesse ont également une fin : Jean de Vienne partit, et Alix revint près de son époux, qui, pour la punir, s'avisa de se baigner dans les eaux salées et blanchâtres d'une source qui coulait dans un pré à quelque distance du château.

Long-temps avant Jean d'Asuel, on s'était déjà aperçu que l'eau de cette fontaine guérissait plusieurs maladies, et surtout les blessures, qui étaient si communes alors, que chacun croyait avoir un petit secret sympathique pour les cicatriser, même sans les voir ; mais Jean d'Asuel, qui avait éprouvé inutilement plusieurs de ces merveilleuses recettes, pensa à la fontaine, où les lépreux et autres gens souffreteux allaient se baigner, et eut envie d'y aller aussi, malgré sa femme, qui l'en dissuadait, parce que cette

eau, qui guérissait les pauvres gens, ne pouvait convenir à un grand seigneur. Mais le baron d'Asuel souffrant presqu'autant de la contrariété de sa femme que de ses blessures, se fit porter pendant quelques jours à la fontaine, s'y baigna, s'y désaltéra et s'en trouva si bien qu'il y revint bientôt tout seul; car ses plaies se fermaient à vue d'œil.

Lorsqu'il eut reprit un peu plus de force, il alla remercier Notre-Dame-du-Vorbourg dans sa chapelle, peu éloignée de la source salée, et y suspendit un ex-voto, où il était représenté à demi enterré dans un monceau de cadavres et entouré d'archers Anglais, qui le lardaient de longues flèches, comme Saint-Sébastien, avec cette différence qu'il n'était pas tout nud, comme on nous représente ce saint dans nos églises, mais bien décemment couvert d'une cotte de maille et armé, comme son ami de Nidau, d'une Morgenstern, qu'il levait des deux mains, sans savoir sur qui la laisser retomber, parce que les Anglais ne l'approchaient pas.

Il y a quelques années qu'on voyait encore ce tableau dans la chapelle du Vorbourg, à côté de deux cents autres plus ou moins curieux; mais un ennemi d'antiquités et grand amateur de nouveautés du plus mauvais genre, en faisant réparer la chapelle, détruisit les plus anciens ex-voto, en disant qu'ils y étaient depuis assez long-temps et devaient céder leur place à ceux que les fidèles y apportent chaque jour; mais où vous ne verrez point de peintures d'Holbein, comme il y en avait précédemment.

Jean d'Asuel revint ensuite à la fontaine, y fit bâtir une maison où les pauvres et les riches pouvaient se baigner, sans être obligés de se cacher dans les buissons. Ce bâtiment a subsisté, au grand avantage du peuple, jusqu'à ce qu'un évêque, qui n'aimait ni le peuple, ni la paix, eut

une bonne guerre avec ses voisins, qui brûlèrent les bains construits par Jean d'Asuel.

La maison brûlée, l'évêque la laissa ainsi, parce qu'il ne se souciait pas plus des établissemens d'utilité publique, que ses prédécesseurs et successeurs, qui avaient grand soin d'acheter ceux qu'on construisaient pour les laisser tomber en ruines.

On voyait encore les restes de celui-ci, il y a une quinzaine d'années, lorsqu'on fit rebâtir les bains de Bellerive, parce qu'il n'y avait plus de prince-évêque, et que le public n'avait plus que les buissons et le trou d'eau où Jean d'Asuel se cachait pour se baigner.

Toutefois il tint à peu de chose que la fontaine ne restât dans les broussailles, parce qu'il y avait certaines gens, pensant comme nos vieux souverains, et qu'il ne fallut pas moins de trois procès pour décider si ces eaux minérales serviraient à rendre la santé aux hommes ou à abreuver les animaux.

La première raison l'emporta, au grand désappointement de celui qui intentait cette chicane ; il aurait bien voulu rebâtir encore les châteaux qui dominaient jadis ces bains, pour y établir sa tyrannie sur une plus grande échelle. Mais les ruines du Vorbourg et de Sogren ne sont plus que des buts de promenades où l'on peut aller sans crainte, à moins qu'on n'ait peur des esprits, comme il doit y en avoir dans chaque vieux château, lors même qu'il n'aurait pas été habité par le comte Ulric de Ferrette.

CHAPITRE XXIV.

LE JUGEMENT DE DIEU.

Laissez aller les bons combattans.

Six semaines après le combat de Buren, Jean d'Asuel était déjà assez rétabli de ses blessures, pour se remettre en route avec Jean de Vienne, qui allait à la sourdine pour prendre possession de ses fiefs de Nidau et ne pas les laisser tomber entre les mains des comtes de Kibourg et de Thierstein, qui avaient épousé les sœurs de Rodolphe de Nidau.

Ces barons, en apprenant que l'évêque s'était emparé par trahison de l'héritage de leur beau-frère, en furent aussi surpris qu'indignés. Occupés à se débarrasser des Anglais, ils n'avaient pas eu le temps de régler leurs affaires de succession, lorsque le prélat, pour arranger les choses à son profit, s'était emparé de leur héritage.

Nidau était bien au pouvoir de Jean de Vienne, mais les deux beaux-frères ayant réuni leurs gens de guerre, se mirent à ravager les états de l'Evêché, qui ne s'était

pas encore remis des désastres de la guerre de Bâle. A l'approche des comtes de Kibourg et de Thierstein, les paysans abandonnèrent de nouveau leurs champs non récoltés, leurs maisons non achevées, rechargèrent leurs bagages et leurs familles sur de mauvaises charrettes et déposèrent leur petite fortune dans les châteaux forts ou dans les montagnes couvertes de sombres forêts.

Jean de Vienne, selon l'usage, alla aussi dévaster le pays où ses ennemis ne se trouvaient pas, et le pauvre peuple, comme toujours, était seul victime des querelles des grands.

L'évêque, craignant de ne pas être le plus fort et n'ayant plus de petite ville de Bâle à échanger contre des secours d'hommes et d'argent, se ressouvint des trente mille florins qu'on lui devait à Berne, depuis le traité de Balstal. Quoiqu'il ne fût pas en bonne intelligence avec les petits bourgeois de cette ville, il négocia avec les gros bourgeois, qui avaient le gouvernement en main, leur retrancha le dernier chiffre de la somme qu'ils lui devaient, et, moyennant trois mille florins qu'on lui promit et vingt-sept mille qu'il abandonna, il obtint que les Bernois prendraient son parti contre les comtes de Kibourg et de Thierstein, avec lesquels ils n'avaient jamais été bons amis. C'était savoir négocier avec de mauvais débiteurs; car les Bernois, ne s'étant jamais mis en peine de payer les trente mille florins, ne donnèrent pas même le restant à l'évêque, qui s'en alla de Nidau à Porrentruy, dans la persuasion de la bonne foi de ses nouveaux alliés.

Les comtes de Kibourg et de Thierstein négocièrent à leur tour, non avec Berne, mais avec Nidau, où il se trouva des gens qui promirent de faire de leur mieux pour expulser les troupes que l'évêque avaient laissées chez eux; car les habitans de Nidau pensaient qu'on n'avait

pas eu le droit de s'emparer de leur pays, comme il y a des gens qui le pensent encore maintenant.

Il arriva donc qu'un soir d'automne, par un brouillard bien épais, les bourgeois de Nidau ouvrirent tout doucement une de leurs portes et introduisirent les héritiers de leur seigneur défunt, qui se mirent à réveiller les gens de l'évêque à coups d'épée et les chassèrent de la ville et du château.

A cette nouvelle, Jean de Vienne se vengea en brûlant et détruisant le plus de villages qu'il lui fût possible de ruiner, avant que les deux beaux-frères ne vinssent lui en faire autant dans ses états. Quand ils furent las de brûler et de tuer des pauvres gens entièrement étrangers à cette querelle, il leur prit fantaisie de se battre entr'eux pour tout de bon, c'est-à-dire de faire battre leurs sujets, comme font toujours les souverains pour ménager leurs propres personnes.

On était fort dévot dans ce bon vieux temps, et ces hauts barons guerroyant convinrent que l'issue du combat serait réputée jugement de Dieu, que les plus faibles auraient tort, que les battus payeraient l'amende. Ils firent donc annoncer, publier et crier l'entreprise par rues et par chemins, par monts et par vaux, prévenant et avertissant un chacun, c'est-à-dire la noblesse, qu'il ait à choisir le parti qu'il voulait embrasser, à aiguiser ses armes, à polir son armure et à se tenir prêt pour le jour et heure qu'on fixa.

Les nobles en entendant parler du combat à outrance, se proposèrent et s'annoncèrent de toutes parts, et quand le moment fut venu, on n'eut qu'à choisir de chaque côté cinquante-six maîtres, chevaliers ou écuyers, qu'on fit confesser, suivant l'usage, et on les mena au combat dans la plaine de Schwadernau.

(29) La chose étant très-curieuse à voir, comme tout égorgement d'hommes, il y eut grand concours à cette fête, chacun voulut y assister comme acteur ou tout au moins spectateur : Les femmes arrivèrent les premières, suivant la coutume; les hautes et puissantes baronnes montaient des haquenées blanches et étaient accompagnées par leurs très-nobles époux, qui n'aimaient pas les perdre de vue; les gens moins riches vinrent montés deux sur un même cheval, et c'était très-beau de voir toutes les jolies mains blanches des dames ou damoiselles, appliquées sur le ventre de leurs époux ou de leurs frères.

Tous ces gens se pressaient, se poussaient, se heurtaient pour avoir les premières places, pour mieux voir couler le sang; et le peuple était au dernier rang, regardant entre les jambes des chevaux, ou ne voyant rien du tout. Mais il riait, quand on riait; il criait, quand on criait; il applaudissait quand on battait des mains et ne pensait pas que l'issue du combat, tout jugement de Dieu qu'on le disait, pouvait causer ou augmenter sa misère et sa ruine. Mais les spectacles étourdissent le peuple, et voyez comme on lui en donne dans les grandes villes, où il serait souverain, si on ne l'étourdissait pas par des spectacles.

Enfin les cent-douze chevaliers, les champions, les acteurs de cette tragédie, arrivèrent montés sur de magnifiques chevaux de parade. Ils étaient couverts d'armures étincellantes, de casques ornés de panaches de mille couleurs, et leurs écharpes brodées d'or et enrichies de perles, étaient des dons, des souvenirs, des gages précieux pour la plupart de ces chevaliers; aussi beaucoup de cœurs de dames ou damoiselles battaient bien fort contre le dos de leurs époux ou de leurs frères, derrière les-

quelles elles se cramponnaient pour ne pas tomber de cheval.

Les cavaliers marchaient tous ensemble, sans distinction de parti; ils causaient, riaient, plaisantaient, comme s'ils étaient allés à des noces; mais c'est que le résultat pour les vainqueurs, pouvait occasionner des noces, comme à la suite d'un tournois; c'est que les chevaliers aimaient ces sortes de duels en grand, ainsi que vous voyez encore des gens qui les aiment en petit et qui, pour un mot, un regard de travers, se tuent derrière un mur, au coin d'un bois, à coup d'épée ou de pistolet. Toutefois cet usage se perd insensiblement, les dames n'y assistent plus comme autrefois, et les hommes qui s'y trouvent ne sont plus que deux amis et le chirurgien, pour rapporter les morts et les blessés ou les soustraire à la police, qui se mêle de tout.

Lorsque les chevaliers furent arrivés à la barrière du champ clos, qu'on avait formé avec de grandes perches et de fortes palissades, ils descendirent de leurs chevaux, les donnèrent à leurs écuyers, se partagèrent en deux troupes de cinquante-six hommes, s'avancèrent dans la lice et se rangèrent en face l'un de l'autre.

Jean de Nan, filleul et neveu de Jean de Vienne, seigneur de Nan en Bourgogne, du fait de son père, et châtelain de Rondchâtel, près de Bienne, par la donation que lui en avait fait son oncle et parrain, commandait la troupe qui tenait le parti de l'évêque, tandis que celle des héritiers de Nidau avait à sa tête le comte de Kibourg en personne. Des prêtres, en habits sacerdotaux, apportèrent une espèce d'autel au milieu des champions, célébrèrent le service divin pour les duels, et quand l'office fut terminé, les chevaliers jurèrent sur le crucifix et le canon de la messe, qu'ils combattraient loyalement pour

la cause qu'ils avaient embrassée. Ils se mirent alors à genoux, le prêtre officiant les bénit, eux et leurs grandes épées, qui brillaient au soleil. Alors leurs yeux étincelèrent, les femmes tremblèrent, les trompettes sonnèrent et les juges du camp firent donner le signal du combat par le héraut d'arme, qui cria : — Laissez aller les bons combattans !

Le premier choc fut ce qu'il devait être, lorsque des chevaliers se battaient pour leur prince, l'honneur et les dames : on voyait sans cesse leurs lourdes épées à deux mains, se lever et retomber sur les casques, qu'elles bossuaient, sur les boucliers, qu'elles entamaient, sur les armures, qu'elles faussaient ; mais pas un homme n'était encore tombé, lorsque les épées, par un mouvement simultané, s'appuyèrent à terre.

La fatigue l'emportait sur l'ardeur du combat, mais le repos ne fut pas long : ces redoutables armes se relevèrent toutes ensemble et la lutte recommença avec un nouvel acharnement. Les écus volèrent en pièces, les casques s'ouvrirent, les armures se brisèrent, le sang coula et quelques hommes étaient déjà renversés sur le sol ensanglanté, lorsque les épées retombèrent encore une fois à terre : les bras ne pouvaient plus les porter.

Il faut avoir endossé les pesantes armures de ces chevaliers, avoir soulevé leurs gigantesques épées à deux mains, prescrites pour le combat de Schwadernau, pour comprendre ce que c'était que de se battre avec de telles armes, et de se battre pendant deux heures, exposé à l'ardeur du soleil, comme cela eut lieu dans cette occasion.

La lutte recommença une troisième fois avec une nouvelle violence : on s'était bravé, injurié, frappé ; le sang avait coulé et la vengeance animait les combattans. Le

sang ruissela de nouveau, les hommes tombèrent de toutes parts, et le nombre des chevaliers de Jean de Vienne diminua. Celui du comte de Kibourg s'affaiblit aussi, mais il y avait moins de blessés, et ses adversaires perdant leurs forces, ne résistaient plus avec la même vigueur.

A côté de Jean de Vienne, on voyait, parmi les spectateurs, une jolie jeune femme, montée sur une haquenée blanche : ses yeux bleus se tournaient alternativement vers l'évêque et un des chevaliers combattans. L'espoir et la crainte se peignaient tour-à-tour sur sa figure; mais quel était cet espoir ou cette crainte? je ne saurais le dire, parce qu'il n'est pas facile de lire dans le cœur d'une femme. Jean de Vienne fixait aussi ce chevalier, qu'il était d'autant plus aisé de remarquer, que ses compagnons succombant les uns après les autres, il resta à la fin tout seul. Ses adversaires n'étaient plus nombreux, cependant se voyant encore plusieurs contre un, ils lui crièrent de se rendre. — Me prenez-vous pour un lâche? répondit le chevalier. Son épée se leva et tomba sur un ennemi, qu'elle mit hors de combat; elle se releva et retomba ainsi pendant quelques minutes. Enfin ses bras meurtris, son corps blessé, son casque fendu, il s'affaissa sur ses genoux.....

— Pauvre Alix! dit Jean de Vienne, je vous consolerai.....

Mais Alix, en voyant tomber son époux, était glissée bas de son cheval et avait perdu connaissance.

Jean d'Asuel ne savait rien de cela : il était si meurtri, si blessé, qu'il ne voyait qu'à demi ce qui se passait autour de lui; ses oreilles étaient si pleines de sang qu'il n'entendait presque plus rien; cependant il tenait toujours son épée devant lui, et l'ennemi n'osait l'approcher.

Alors les juges du camp et le comte de Thierstein s'avancèrent dans l'arène, et ce dernier mettant un genou en terre près du blessé, lui cria :

— Jean d'Asuel, le plus brave des chevaliers, gardez votre bonne épée, nul n'est digne de la toucher; mais relevez-vous ou permettez-moi de vous donner la main. A vous l'honneur de la journée!

Jean d'Asuel essuya ses yeux avec son gantelet ensanglanté, tendit la main au comte Sigismond, fit un effort pour se relever, mais retomba de tout son poids sur la terre.

— Je ne peux plus mon cousin, sans cela je me battrais encore.....

— Tu en as assez fait, répondit Jean de Vienne, qui s'était aussi avancé vers lui, après avoir laissé Alix en mains sûres.

— Ah! c'est vous, monseigneur; par Notre-Dame-du-Vorbourg, j'ai fait ce que j'ai pu pour votre cause et ce n'est pas ma faute, si vous l'avez perdue. C'est le Ciel qui l'a voulu.

— Oui, répondit l'évêque en soupirant, c'est le jugement de Dieu.

— Et celui des morts, dit Sigismond, car en voilà beaucoup qui ne se relèveront plus, parce que vous avez été trop pressé de nous faire la guerre. Il aurait été si facile de s'entendre.

Jean de Vienne ne répondit rien : il comprenait la justesse de ce reproche.

— Monseigneur de Bâle, reprit Sigismond, je me charge de la rançon de ce brave; je la payerai, non pas comme vous l'avez payée aux Anglais, mais en florins d'empire, qui ne sont pas de la fausse monnaie.

Jean de Vienne garda le silence.

— Jean d'Asuel, dit encore Sigismond, laissez-moi vous relever, vous êtes libre dès ce jour, et je vais vous faire porter jusqu'à Sogren, où votre jeune femme sera bien contente de vous revoir. N'est-il pas vrai, monseigneur de Vienne?

Jean de Vienne se tut, il savait encore ce qu'il en était.

Le blessé fut en effet reporté à Sogren, dans une bonne litière, à côté de laquelle trottait Alix montée sur sa haquenée blanche, et une sixaine des braves chevaliers contre lesquels il s'était si bien battu, qu'il n'y en restait plus que ce petit nombre.

Le sire d'Asuel se servit de nouveau des eaux des bains qu'il avait fait construire, et comme elles étaient alors aussi vulnéraires que maintenant, il se guérit, et nous le verrons encore se battre; car Lise la sorcière lui avait prédit bien des combats et la hache d'un suisse ne l'avait pas encore touché.

Jean de Vienne fut obligé de se soumettre à la loi du vainqueur, ou, comme on disait alors, au jugement de Dieu. L'archiduc Léopold intervint dans cette querelle; on échangea les prisonniers, et l'évêque abandonna ses prétentions sur l'héritage du comte de Nidau, que les deux beaux-frères se partagèrent. Le peuple, comme de coutume, fut chargé de nouveaux impôts, pour subvenir aux frais de la guerre; plusieurs possessions de l'Evêché furent également aliénées et vendues, parce qu'il avait plu au prélat bourguignon d'attaquer trop brusquement ses voisins. Mais les princes-évêques, comme les autres souverains, ne s'occupaient pas plus de leurs peuples qu'ils ne s'en occupent maintenant, quand toutefois ils payent sans murmurer; car les rois n'aiment pas les murmures, parce qu'ils comprennent tous de-

puis long-temps, qu'aucun d'eux ne pourrait asservir et dompter ses sujets, si ceux-ci ne le voulaient bien; mais il viendra un temps où ils ne voudront plus et sauront se passer de rois, comme on se passe d'objets de luxe trop onéreux et dispendieux.

CHAPITRE XXV.

LA FAMINE.

> C'était une nuit d'hiver. Le vent soufflait en dehors, et la neige blanchissait les toits.
> Sous un de ces toits, dans une chambre étroite, étaient assises, travaillant de leurs mains, une femme à cheveux blancs et une jeune fille.
>
> DE LA MENNAIS.

Un chasseur, enveloppé d'un manteau de fourrures, la tête enfoncée dans un bonnet de pelisse, conduisait par la bride un beau cheval normand, qui avait autant de peine à avancer dans la neige que son maître.

Une bise forte chassait un givre fin et glacé à la figure du chasseur, lui piquait les yeux et obscurcissait sa vue. La nuit approchait, la forêt de sapins était épaisse, et les branches, chargées de neige, ne laissaient aucun sentier, aucun passage ouvert. Le chasseur écartait à chaque pas les branchages chargés de glaçons, qui lui retombaient sur la tête, dans le cou, à la figure; ses gants étaient mouillés, gelés; ses bottes épaisses étaient raides comme

des bottes de fer, la neige les avait pénétrées, le froid du soir les glaçait, les durçissait, et le corps de l'étranger, harassé de fatigue, de faim et de froid, était sur le point de succomber.

Son cheval ne paraissait pas moins fatigué que lui : ce bel animal ne levait plus la tête pour secouer sa longue et noire crinière, pour ouvrir ses nazeaux brûlans, pour hennir au moindre bruit ; il marchait tristement derrière son maître, suivant l'impulsion de la bride agitée par secousses.

Le penchant de la montagne était rapide et hérissé de rochers, cachés sous la neige, contre lesquels les pieds du cheval heurtaient presqu'à chaque pas. Enfin, il glissa sur une grosse pierre plate, tomba sur le flanc et ne voulut plus se relever. En vain le chasseur essaya de l'animer de la voix, de lui soulever la tête, de tirer la bride, de le frapper, de le maltraiter, tout fut inutile : l'animal avait une jambe cassée, et son maître, voyant que la nuit devenait sombre, l'abandonna.

Le chasseur, en s'éloignant, sentit un frisson glacial courir dans tous ses membres, le désespoir le gagna, le sommeil, mais le sommeil de la mort, allait le saisir, lorsqu'il entrevit une petite lumière à travers les sapins. Il reprit un peu de courage, fit de nouveaux efforts, sortit enfin du bois et s'approcha de la lumière, qui venait de l'étroite et unique fenêtre d'une cabane de paysan, bâtie avec des troncs d'arbres croisés et presque cachés dans la neige.

Il heurta à la porte, et après un moment de silence, des pas se firent entendre et la porte s'ouvrit.

A la vue de cet étranger, couvert de pelisses et dont la barbe et les moustaches givrées lui cachaient la figure, la jeune fille, qui avait ouvert la cabane, fit un cri d'effroi

et se sauva près d'une grande femme maigre assise près du feu, qui éclairait la chambre. La femme se leva brusquement, ainsi que deux jeunes garçons de douze à treize ans, et, dans un coin de la chaumière, on entendit sortir quelques plaintes d'un espèce de lit, où l'on voyait briller les yeux d'un homme, qui y était couché.

N'ayez pas peur! dit l'étranger, en ôtant son grand manteau et son bonnet de fourrures; je ne viens pas pour vous faire du mal : je me suis égaré à la chasse et je meurs de faim et de froid.

La femme maigre fixait ses yeux caves vers l'étranger, regardait son riche costume et avait peur.

— Mon Dieu! dit-elle à sa fille, si c'était le fils du grand-veneur?

La jeune fille trembla et se tourna vers son père, qui était au lit.

L'étranger regardait cette pauvre paysanne, qui, sous ses haillons, laissait voir une taille bien faite, une figure douce et agréable, mais maigre et sentant la misère. Ses deux frères n'avaient pas meilleure apparence : à peine leurs corps étaient-ils couverts de quelques lambeaux de chemise et de pantalon de grossière toile, qui ne cachaient pas même leurs jambes nues, ainsi que leurs pieds.

Le chasseur observait tout cela et n'avait pas bonne opinion de la nuit qui l'attendait dans cette cabane; mais il avait faim et il demanda du pain et du lait.

— Nous n'en avons pas, monseigneur, répondit la femme, d'une voix douce, mais cassée.

— Vous n'avez pas de vaches, pas de chèvres?

— Non, monseigneur, les Bâlois nous les ont pris l'année passée.

— Les Bâlois sont-ils venus jusqu'ici?

— Oui, monseigneur, mais nous restions alors dans le

village là bas. Quand ils sont arrivés pour nous brûler, nous nous sommes sauvés dans les bois avec les autres gens, et maintenant nous restons dans cette petite ferme que nous avons rebâtie après que ses habitans eurent été tués et brûlés par les Bâlois.

L'étranger écoutait et soupirait involontairement; mais la faim le pressait et il demanda encore à manger un peu de pain.

— Nous n'en avons pas vu depuis un an : les Bâlois avaient consommé notre petite provision et ravagé nos champs; cette année les sangliers ont tellement gâté ce qui restait de semé, qu'à peine avons nous pu payer les dîmes, et notre seigneur.

L'étranger écoutait toujours et cependant il demanda encore quelque nourriture. Alors la jeune fille apporta sur un plat de bois des petites poires sauvages qui avaient été sèchées et ensuite cuites à l'eau. Le chasseur s'assit près du feu, prit un de ces fruits, le mit dans sa bouche et fit une grimace en sentant la saveur âpre de la poire sauvage; mais la faim était là, et il mangea ce qu'il y avait sur l'assiette. Les jeunes garçons lui apportèrent aussi des noisettes et quelques pommes acides qu'il dévora avec la même avidité. Quand la faim fut un peu apaisée, il s'informa s'ils n'auraient pas quelque liqueur à lui donner à boire. La jeune fille lui présenta une cruche pleine d'eau de neige fondue, hors de laquelle il but en soupirant.

— J'ai mes bottes gelées et les pieds bien froids, dit-il ensuite, pourriez-vous me donner une autre chaussure, pendant que la mienne sècherait?

On lui présenta une paire de gros souliers, gris de poussière et de moisissure, parce qu'ils n'avaient pas été portés depuis long-temps.

— N'avez-vous pas de linge, pour envelopper mes pieds?

Les pauvres gens se regardèrent avec tristesse, et la femme répondit : — Depuis dix mois mon mari est dans ce lit avec une jambe blessée, et nous avons donné et usé jusqu'à notre dernière chemise pour la panser ; mais depuis trois semaines nous n'avons plus rien pour mettre sur ses plaies, et il mourra bientôt.

— Il a sans doute été blessé en allant au bois ?

— Non, monseigneur, c'est à Asuel que les Bâlois lui ont percé la jambe d'un coup de pique, lorsqu'il aidait à sauver notre prince ; que Dieu lui pardonne !

Le chasseur ne répondit rien et frotta ses jambes engourdies auprès du feu.

— Comment s'appelle cet homme, qui est dans ce lit ? reprit-il un instant après.

— C'est Gros-Jacques, notre père, répondit la jeune fille.

— Gros-Jacques ! j'ai déjà entendu prononcer ce nom là......

— Peut-être bien, il était dans l'armée du prince, à Bienne ; il a aussi été avec les bucherons, du côté de Berne, et enfin à Bâle et à Asuel, où il a été blessé.....

— C'est aussi lui qu'on avait passé de force à la Pierre-percée, ajouta un des jeunes garçons.

L'étranger, à ce mot, se leva, porta la main à son front, comme pour se rappeler un souvenir confus ; mais il ne fit plus de questions que pour s'informer où il pourrait se coucher.

— Près de Gros-Jacques, répondit la femme, il vous cédera bien un peu de place, mes enfans dorment sur cette mousse et moi je resterai sur ce banc, où je passe déjà tant de nuits à veiller mon mari.

Le chasseur s'approcha du malade, mais il recula en

voyant, à la lueur du feu, sa figure hâve et ses yeux de moribond.

— Je ne saurais me coucher là, dit-il tout haut.

— Peut-être bien pour le moment, répondit Gros-Jacques, d'une voix sépulchrale, mais plus tard nous aurons tous une même couche.

L'étranger frissonna, s'éloigna du lit, étendit son manteau à terre et se coucha. Une demi-heure après il dormait, ainsi que les autres habitans de la cabane.

Une neige épaisse était tombée pendant la nuit, et le matin, quand le chasseur voulut partir, il vit qu'il était impossible de s'éloigner par un tel temps. Il rentra tristement et s'assit sur un tronc de sapin qui servait de banc.

Les pauvres paysans regardaient avec des yeux d'étonnement son riche costume de pelisse et de velours, ses bottes à longues pointes recourbées, son poignard à manche d'ivoire garni en or, sa collerette de dentelle et sa toque de fourrures précieuses. Ils se doutaient bien que c'était un grand seigneur, mais ils n'osaient le questionner, et l'étranger ne paraissait pas disposé à satisfaire leur curiosité.

— Quel est ce rocher en face de votre porte? leur demanda-t-il.

— C'est le Mont-Terrible.

— Comment! j'étais si près de Cornol et je n'ai pu trouver le chemin hier soir.

— Je le crois bien, monseigneur, il y a un esprit qui égare les voyageurs dans cette montagne, et vous n'êtes pas le premier qui ait perdu son chemin près de ce lieu, qui était autrefois habité par des payens et par le diable, qu'ils adoraient.

— Mais vos enfans ne pourraient-ils aller me chercher un cheval à Cornol?

— Il y a quatre pieds de neige, et ils se perdraient dedans.

— Il faudra donc rester ici jusqu'à ce que la neige fonde ou s'affaisse un peu..... Combien croyez-vous que ceci durera ?

— Quinze jours ou trois semaines, c'est selon ; mais cet hiver est si rude qu'il ne faut pas espérer que le dégel vienne plus tôt.

L'étranger soupira, la journée se passa, puis encore la suivante, et les portions de poires sèches devenaient plus petites et plus rares ; les noisettes étaient mangées et plus de fruits sauvages pour apaiser la faim.

— Mais, ma bonne femme, dit-il au commencement du troisième jour, si cela continue, nous mourrons de faim ?

La pauvre femme le savait mieux que personne : elle connaissait jusqu'à la moindre parcelle de ses petites provisions ; elle les voyait diminuer d'autant plus rapidement que son hôte, peu accoutumé au jeûne, ne les épargnait nullement. Aussi elle ne put lui répondre que par des larmes.

— Est-ce qu'il ne vient jamais de gibier autour de votre maison pendant l'hiver ?

— Non, monseigneur, on ne voit que des loups ; vous avez dû les entendre toutes ces nuits ; ils meurent de faim comme les paysans, quand ils ne peuvent les dévorer.

— Et les sangliers n'approchent-ils pas d'ici ?

— Non, pas en hiver, mais l'été ils ravagent jusqu'à notre jardin, et il nous est défendu de les tuer ; aussi vous voyez quelle est notre misère.

L'étranger fronçait ses sourcils noirs, tordait ses moustaches et regardait le ciel, qui s'éclaircissait, et le givre, qui brillait au lever du soleil comme des diamans. Il fit

quelques pas dans la neige, qui s'élevait jusqu'à sa ceinture, se retourna vers les pauvres gens et il leur dit :

— Je veux partir..... autant vaut périr en chemin que de mourir de faim ; mais si j'en échappe, je me souviendrai de vous en arrivant à mon château. En attendant, prenez cet argent, il vous aidera à acheter des provisions.

— Où en trouverons-nous, monseigneur ?

— Eh ! mais à Cornol, dans les villages voisins.....

— Les gens y meurent de faim..... La misère y est si affreuse que nous passions pour être les plus riches de tout le voisinage...

L'étranger ouvrit ses grands yeux noirs, frissonna, s'appuya sur un long épieu de chasse et se fraya un chemin dans la neige.

Il était presque nuit, lorsque Jean de Vienne, précédé d'une dixaine de paysans, qui ouvraient le chemin devant lui, arriva à Porreutruy, où tout était en mouvement, parce qu'on le croyait mort dans les neiges ou mangé des loups ; car, en le cherchant pendant deux jours dans la montagne, on avait trouvé son cheval dévoré par ces animaux féroces, qui alors ravageaient les campagnes presqu'autant que les gens de guerre des seigneurs.

L'évêque tomba malade en rentrant dans son château : la mauvaise nourriture qu'il avait prise, la fatigue et le froid lui occasionnèrent une fièvre violente, qui dura près de huit jours. Chacun espérait qu'il en mourrait, parce que, pendant son absence, on avait déjà désigné son successeur, dans lequel on avait tout espoir pour un meilleur avenir ; mais Jean de Vienne se rétablit et ne fit pas comme un certain bailli, qui mourut de colère, parce qu'un paysan qu'il avait assez mal mené à une audience, lui refusa un peu de lait, un jour d'été, où le chatelain était à la chasse, dans la même partie du Jura où le Prélat

mangea des poires sèches pendant trois jours, comme ses sujets s'en nourrissaient toute l'année. Et cependant Jean de Vienne ne s'en facha pas, malgré qu'il fût Jean de Vienne et prince-évêque, ayant force inclinations despotiques et gouvernant d'après son bon plaisir. Mais ce prince eut le bon esprit de penser que les pauvres habitans du Mont-Terrible lui avaient donné ce qu'ils avaient de mieux, tandis que le bailli but de dépit une eau bourbeuse et malsaine, qui lui donna une fièvre de colère donc il mourut quelques jours après.

Pendant que Jean de Vienne était à la diète par ordre du médecin, il se rappela de la chaumière où il avait reçu l'hospitalité. Il fit venir un domestique et lui donna des ordres pour porter des secours aux pauvres gens dont il avait partagé la misère. Le domestique partit et revint le soir se dresser, d'un air consterné, près du lit du prince.

— Et puis, dit Jean de Vienne, ils ont été bien contens de ce que je leur ai envoyé ?

— Pas trop, monseigneur.

— Comment, ils n'ont pas seulement remercié ! Voilà ce que c'est que de donner à ces gens là! ..... Qu'ont-ils dit, quand ils ont appris que c'était leur prince qui avait été assis à leur table ?

— Mais rien du tout, monseigneur.

— Quelle ingratitude! les sottes gens que les paysans!... Ils t'ont cependant parlé de moi, je leur avais laissé ma bourse ?

— Elle était encore sur la table.

— Et eux, que faisaient-ils !

— Ils étaient morts..... morts de faim!...

L'évêque s'assit brusquement dans son lit et, fixant son domestique d'un air courroucé, il exigea des détails sur ce qu'il avait vu.

— Eh bien ! monseigneur, puisque vous le voulez, je vais vous raconter ce que je n'osais vous dire. Quand je suis arrivé à la cabane, qui était à moitié cachée dans la neige, j'ai frappé à la porte, et comme personne ne répondait, je l'ai poussée et elle s'est ouverte. En entrant dans la chambre que vous connaissez, j'ai vu un jeune garçon, qui était couché près de l'âtre, où il n'y avait plus de feu, quoiqu'il fît très-froid. A côté de lui était assise une vieille femme, appuyée contre les parois, et, tout près d'elle, une jeune fille était à genoux contre le lit, où un homme dormait aussi..... Je croyais du moins qu'ils dormaient tous, quoiqu'ils fussent bien pâles et bien laids à voir.

Je restai un moment au milieu de la chambre et voyant que personne ne bougeait, j'appelai, mais personne ne répondit..... Je tirai la vieille femme par le bras..... elle tomba toute roide à terre..... elle était morte et gelée.... La jeune fille était aussi morte et gelée, le vieillard aussi, le jeune garçon aussi.....

— Et l'autre garçon ? dit l'évêque.

— C'était donc un garçon ?

— Sans doute, ne l'as-tu pas vu ?

— Non, monseigneur, il ne restait que la tête, qui était dans un pot près du feu éteint.....

Ils avaient mangé le reste et étaient cependant morts de faim et de froid !...

Jean de Vienne se recoucha et une demi-heure après... il mangeait son souper avec d'autant plus d'appétit, qu'il était à jeûn depuis midi !

Si vous croyez que j'ai noirci le tableau de la misère des peuples de l'Evêché à cette funeste époque, lisez les chroniques et voyez ce qu'elles disent de notre malheureux pays, qui n'était cependant que comme la France et

bien d'autres contrées où les souverains, grands et petits, ne pensaient qu'à leurs querelles particulières, dont le peuple était la victime nécessaire ; de notre pays, que des famines épouvantables dépeuplaient, après qu'il avait été décimé par la guerre et la peste.

La chronique dit : que le peuple mangeait de grand appétit les cadavres pendus à la potence ! ! !

CHAPITRE XXVI.

LE CARNAVAL DE 1376.

Non il n'appartient point à ces grandes maisons d'avoir des cœurs si bas, sous d'aussi fiers blasons.

VICTOR HUGO. Le roi s'amuse.

Pendant que la famine et le froid exerçaient toutes leurs rigueurs sur le peuple de l'évêché de Bâle, la noblesse et le haut clergé, nageant dans l'abondance, buvaient, mangeaient ou se battaient et ne s'apercevaient pas même de la misère, qui offrait cependant de toute part sa figure lamentable.

Quelques semaines après l'aventure du Mont-Terrible, Jean de Vienne, n'ayant pour le moment aucune querelle pressante à entamer, prit fantaisie d'aller un peu s'ébattre dans la petite ville de Bâle, qu'il avait vendue à son ami l'archiduc Léopold, pour faire maugréer ses sujets peu soumis du grand Bâle.

(30) On était au temps du carnaval, et depuis plusieurs jours Léopold et sa brillante cour se divertissaient au pe-

tit Bâle : c'étaient des fêtes, des courses de chevaux, des tournois, des danses, des mascarades, des bachanales et autres divertissemens à l'usage de la noblesse. On entrait dans les maisons pour y prendre les jeunes filles et les jolies femmes ; on allait dans les couvens y chercher les religieuses, les novices et les pensionnaires, qui peut-être ne demandaient pas mieux que d'en sortir ; on battait les pères, les maris, les frères qui ne voulaient pas livrer leurs filles, leurs femmes ou leurs sœurs ; les chevaux marchaient sur le peuple qui regardait tout cela, et ce pauvre peuple n'osait rien dire, parce qu'il avait plu à son seigneur évêque de le vendre à un archiduc.

Jean de Vienne, en entendant parler des réjouissances de la haute noblesse, sourit de plaisir, se crut rajeuni de dix ans, oublia qu'il se ressentait encore un peu de sa maladie, causée par trois jours de jeûne, et, ce qu'il y eut de plus remarquable, c'est qu'il s'exposa à se trouver dans une réunion d'hommes turbulens et querelleurs, qui ne parlaient qu'allemand. Mais, au reste, ils étaient de noble race, comme lui, et la noblesse d'alors ne voyait ses semblables qu'à travers leurs titres, qui avaient la puissance merveilleuse de donner toutes les perfections et de cacher tous les vices ; parce que les vices les plus grossiers, étant alors l'apanage des nobles, il n'aurait pas été convenable d'en être déshonoré ; c'était bon pour le peuple et les petites gens, qui n'avaient pas de titres.

Jean de Vienne partit donc pour Bâle avec toute sa cour, avec Jean d'Asuel et sa femme Alix, qu'il appela en passant à Sogren, où ces tendres époux restaient encore, pendant que le prince faisait rebâtir, par corvée, leur château d'Asuel.

Vers les quatre heures du soir, le prince-évêque aperçut les tours rouges de la cathédrale et les tours grises des rem-

parts de la ville, qu'il n'avait pu prendre ; mais comme il n'avait pas une escorte assez nombreuse pour faire à Bâle ce qu'il avait fait à Bienne, les Bâlois le reçurent assez bien. Ils vinrent même à sa rencontre jusque hors de leur faubourg d'Æsch et crièrent : vive notre prince-évêque! presqu'aussi fort que si la police les avait payés pour cela.

Les vingt-quatre grands chanoines, les quatre-vingt chapelains et les enfans de chœur marchaient à la tête du clergé et du peuple de Bâle, et paraissaient tous réjouis de voir arriver leur évêque ressuscité ; je dis qu'ils paraissaient, parce que devant les grands on paraît volontiers autrement que l'on est ; mais, ce qu'il y a de certain, c'est que Jean de Vienne se montra très-satisfait de la belle tenue de ses très-nobles chanoines, qui arrivaient à cheval et armés de toutes pièces, comme des chevaliers.

Il ne fut pas si scrupuleux que l'empereur Sigismond, qui, une soixantaine d'années après, allant visiter les joyeux pères du concile de Bâle et banqueter avec eux, s'avisa de se formaliser de l'honneur que voulaient lui faire ces braves chanoines en venant à sa rencontre, en procession, à cheval et la lance au poing. Ces bonnes gens furent obligés de faire une contremarche à la vue d'une immense assemblée, et d'aller changer de costume. Aussi, en arrivant en habits d'église, ils avaient l'air aussi penauds que des ânes en habits d'ignorantins. Ces nobles barons avaient été taillés pour des chevaliers, était-ce leur faute si le pape et l'église en avaient laissé faire des chanoines.

Jean de Vienne, escorté par sa cour, par son clergé régulier et irrégulier, par ses chevaliers et écuyers, et enfin par le peuple, arriva sur la place de la cathédrale, s'arrêta devant la porte de cette église, qui avait valu un brevet de saint à l'empereur Henri II, fit un beau salut, sen-

tant un peu plus le cosaque que l'évêque, et alla loger tout seul, avec Jean d'Asuel et sa femme, dans une petite maison qu'il y avait près de là, et qu'un chanoine aurait eu honte d'habiter. Mais c'était la seule qui restât à l'évêque, et ses successeurs, par suite de ventes, d'emprunts sur gages et autres manières d'aliéner les biens de l'évêché, n'étaient pas mieux logés puisque leur petite maison de Bâle était à peine digne d'un chapelain, et qu'ils ne pouvaient placer un lit à l'abri de la pluie, dans leur demeure épiscopale de Delémont.

Cela n'empêchait pas ces bons évêques de mener joyeuse vie, et c'était pour cela que Jean de Vienne était venu à Bâle voir son ami Léopold, qui logeait de l'autre côté du Rhin avec toute sa cour, hommes, femmes, filles, religieuses, car il y avait de tout à cette cour réunie au petit Bâle, pour passer noblement les fêtes du carnaval.

Dans ce bon vieux temps, il y avait de singuliers arrangemens de suzeraineté : et parce que Léopold tenait le comté de Ferrette en fief de l'évêché, il était vassal de Jean de Vienne. Louis XIV, après la conquête de l'Alsace, se trouva dans le même cas que l'archiduc ; mais ayant offert au prince de Porrentruy de venir lui rendre hommage avec quelques mille hommes, l'évêque eut peur d'une telle compagnie, et le roi, très-chrétien, vola le comté de Ferrette, par droit du plus fort. Or, Léopold, qui sous bien des rapports valait mieux que Louis XIV, n'en déplaise à ses nombreux flatteurs, pour faire honneur à son suzerain, avait fait préparer et annoncer un magnifique tournois, où les chevaliers les plus renommés se battirent sous les yeux de leurs dames.

Aussi les écharpes brodées, les devises galantes, les brasselets, les couronnes et toutes sortes d'autres petits dons de femmes ornaient-ils la ceinture, les bras, les cas-

ques et les boucliers des chevaliers. Il y en avait un parmi eux, qui avait combattu avec une grande vaillance pendant la journée ; quand le soir vint il était encore dans la lice et allait être proclamé vainqueur, lorsqu'un nouveau champion arriva.

On fit silence, les yeux et les bouches s'ouvrirent, et une couronne de pervenches tomba d'une galerie aux pieds du nouveau venu. Celui-ci la ramassa avec beaucoup d'adresse, depuis sur son cheval, la plaça dans son écharpe violette, leva la tête vers la galerie, d'où était tombée la couronne, fit un geste de la main, et une jolie petite femme blonde devint rose, rouge, blanche et de je ne sais combien d'autres couleurs.

A cette vue, le héros de la journée porta la main à sa tête et se serait peut-être gratté le front, si son casque d'acier n'y avait porté empêchement.

— J'aurais dû la ramasser, dit-il tout haut, mais je la prendrai là.......

Il abaissa sa lance, piqua son cheval, et du premier coup le nouvel arrivant fut désarçonné et roula sur la poussière.

Le vainqueur mit pied à terre, avança la main sur l'écharpe violette et dit : — je ne veux que la couronne ; c'est pour moi qu'elle a été faite ; je le jurerais......

— Tu en as menti, répondit le chevalier renversé ; et là-dessus il se releva, tira son épée, attaqua son adversaire, qui, un peu surpris de cette brusquerie, tira aussi la sienne, repoussa son ennemi, et à force de frapper de part et d'autre le sang coula, mais pas fort, parce que les armures étaient dures et polies, et que les épées n'étaient pas de celles dont on avait fait usage à Schwardernau.

Mais comme le tenant de la journée était fâché et qu'il voyait toujours la couronne, qu'il croyait avoir été faite

pour lui, il finit par saisir son ennemi par le milieu du corps et allait le renverser rudement à terre, lorsque celui-ci lui dit deux mots à l'oreille........ Aussitôt le vainqueur fit un saut en arrière, porta encore la main à son front, je ne sais trop pourquoi, et resta seul sur le champ de bataille, d'où son dernier adversaire s'était sauvé à la faveur de la nuit, qui approchait.

Le brave chevalier reçut alors plus de cent couronnes, et les jolies dames lui criaient toutes : — Levez votre visière beau sire, que nous puissions vous connaître et proclamer votre nom.

Le chevalier, si courageux dans le combat, était tout effarouché de tant de bravos, de cris, de couronnes, de jolies femmes, qu'il voyait et sentait à travers son casque. Il leva enfin sa visière et laissa voir à découvert la longue figure de Jean d'Asuel.

— Vive Jean d'Asuel! le brave chevalier, la fleur des chevaliers de l'évêché! crièrent tous les hommes.

Mais les femmes se regardèrent, regardèrent Alix, qui avait jeté la première couronne, et un certain sourire s'échappa de leurs bouches avant qu'aucune n'ait crié vive Jean d'Asuel! Elles le dirent néanmoins, et de bien bon cœur ; car il était la perle des maris, comme la fleur des chevaliers, et déjà alors les dames savaient apprécier les qualités que possédait Jean d'Asuel.

C'est ainsi que se passa la première partie de la fête que Léopold d'Autriche donna à Jean de Vienne. C'était une fête toute guerrière, à laquelle un évêque, comme lui, pouvait assister très-canoniquement. Quand vint le soir, et qu'il fut question du bal masqué, Jean de Vienne ne s'était plus trouvé dans la loge d'honneur qu'on lui avait préparé : les uns disaient qu'il était parti bien avant la fin du combat, d'autres qu'il était allé se déguiser pour le

bal ; mais ces derniers ne pouvaient pas avoir raison, parce qu'on ne vit sortir de sa petite maison, qu'Alix, qui traînait par le bras Jean d'Asuel, lequel était un peu fatigué pour danser, après la rude journée qu'il avait passée. Mais Alix avait préparé sa toilette de bal, et serait morte de chagrin, ou tout au moins aurait eu des attaques de nerfs, si elle n'avait pu faire voir sa robe de soie moitié rouge, moitié blanche, bien garnie de fourrures, de broderies, de perles, de chaînettes d'or et des armoiries de son mari, pour ne pas l'oublier.

Elle avançait avec tant de grâce ses petits pieds chaussés de souliers, dont la pointe recourbée avait plus de sept pouces de longueur, et était attachée sous le genou avec des chaînes d'or qui retroussaient gracieusement sa robe pour laisser voir ses belles jambes.

Ces souliers étaient ces poulaines maudites de Dieu, contre lesquelles les prêtres prêchèrent lorsqu'ils les virent paraître dans le treizième siècle, comme s'ils avaient vu les pieds de Satan. Mais le monde est si méchant que, pour donner occasion à des sermons à la poulaine, il conserva cette mode pendant trois siècles. C'était peut-être aussi pour quelque raison semblable que les femmes portaient alors des coiffures à cornes et les hommes des chaperons cornus, car ce jour-là, Alix avait deux gros bourrelets roulés sur ses tempes, qui formaient les plus jolies cornes de bélier qu'on eût pu voir.

Elle était toute brillante d'or et de pierreries, si artistement arrangées, que la petite dame en paraissait mille fois plus belle. Aussi Jean d'Asuel était tout fier de traverser les rues avec sa jolie moitié, qu'il voyait resplendissante d'or et de bijoux, qui ne lui avaient rien coûté ; car Alix n'était pas dépensière. Sa toilette et ses diamans provenaient tous du trousseau que lui avaient donné et

qu'entretenait Jean de Vienne, par pure bonté d'âme pour son ancienne protégée.

Lorsque Jean d'Asuel arriva dans la salle du bal, chacun voulut danser avec sa femme : on la lui enleva en entrant, et quand le jour vint, il ne l'avait pas encore revue. Il est vrai que Jean d'Asuel n'y pensa pas beaucoup pendant la nuit : il y avait tant de belles dames qui ne demandaient pas mieux que de la remplacer, tant de vins exquis pour la faire oublier, que le chevalier s'en donna de son mieux et se trouva le matin, comme bien d'autres, un peu pris de vin et d'amour. Aussi, au sortir du bal, il s'aventura dans les rues avec les autres chevaliers, qui y faisaient toutes sortes de folies, dont la canaille aurait honte maintenant; mais alors la noblesse ne rougissait de rien, et celle qui était réunie à Bâle le prouva d'une manière irrécusable.

Ces nobles barons, peu satisfaits d'avoir déjà vu toutes les femmes du Petit-Bâle, dégoûtées d'elles comme des leurs, proposèrent d'aller visiter celles du Grand-Bâle, et ils ne tinrent pas conseil long-temps.

— Au Grand-Bâle! au Grand-Bâle! cria-t-on de toutes parts, et les chevaux s'élancèrent sur le pont du Rhin, qui tremblait sous leurs pieds.

Ces cavaliers, hommes et femmes, se ruèrent dans les rues étroites et tortueuses de la ville, foulèrent aux pieds les bourgeois ébahis qui les regardaient passer, et commencèrent à faire dans cette cité, qui ne leur appartenait pas, toutes les extravagances qu'ils avaient commises dans celle de l'archiduc. Mais Léopold était à leur tête, avec un comte de Habsbourg-Lauffenbourg, un marquis de Hochberg, un comte de Fribourg, un baron de Weinsperg et cent autres chevaliers.

Quelques-uns entrèrent d'abord dans les hôtelleries

des nus-à-pieds, les autres à cheval, suivant leur fantaisie; ils cassèrent, brisèrent, insultèrent, tout ce qui se trouva sur leur passage. D'autres allèrent sur la place de la Cathédrale, dans les hôtels des chanoines, dans les maisons particulières où il y avait femmes ou filles à enlever.

Tout cela se fit si rudement, si brusquement, que les bourgeois n'avaient pas encore eu le temps de se fâcher, tant ils croyaient que ce n'était qu'une plaisanterie : les jours précédens ils avaient vu et entendu de choses semblables de l'autre côté du Rhin, et ces passe-temps des nobles ne les étonnaient pas et ne les effrayaient pas, parce que, chez eux, ils se croyaient en sûreté et ne se doutaient nullement de cette invasion de Bacchantes.

Ils les regardèrent d'abord traverser leurs rues avec assez de sang-froid; ils froncèrent un peu les sourcils quand les chevaux les poussèrent en passant, se courroucèrent quand ils virent quelques malheureux foulés sous les pieds; mais quand les cris de leurs femmes, de leurs filles, de leurs sœurs se firent entendre, lorsque les armes brillèrent, lorsque le sang coula, une voix terrible s'écria :

— Aux armes! aux armes!...

Et les bourgeois s'élancèrent sans ordre hors de leurs demeures, avec des haches d'armes, des épées, des piques, des hallebardes, se ruèrent sur les perturbateurs du repos de leur cité, blessèrent et tuèrent tout ce qui tomba sous leurs mains.

Ils n'avaient pas à faire à des lâches : les chevaliers et leurs gens se défendirent comme des lions; mais ils étaient dispersés, ivres, fatigués et leur résistance ne pouvait être longue; leur mort devenait de plus en plus inévitable, lorsque Jacob Ciboll, un des chefs de la bourgeoisie de Bâle, monta sur la fontaine, qui est près de la

cathédrale, et cria de cesser le massacre et de faire des prisonniers.

Là-dessus ces nobles, qui n'avaient pas envie d'être pris par des bourgeois, se sauvèrent de tous côtés : Léopold d'Autriche fut un des premiers à retourner au Petit-Bâle ; le jeune comte de Fribourg fut presque pris en le suivant, et un grand nombre de chevaliers se réfugièrent dans une maison de chanoine, où leurs camarades dansaient, sautaient, criaient, buvaient et menaient si joyeuse vie, qu'ils n'avaient rien entendu de ce qui se passait dans la rue.

Il y avait à la porte de cette maison un grand chevalier, qui avait la même tournure que celui qui s'était battu la veille avec Jean d'Asuel. On prétendait l'avoir vu au bal sous plusieurs déguisemens ; d'autres l'avaient remarqué avec des dames, et il ne faisait rien que d'entrer dans la maison du grand chanoine, avec Alix d'Asuel, lorsque les Bâlois vinrent l'assiéger. Mais ce chevalier déguisé en sarrasin, en costume de guerre, avait un casque qui lui cachait entièrement la figure, de sorte qu'on ne pouvait le connaître. C'était fort heureux pour lui, qu'il fût ainsi couvert de fer, car les bourgeois ayant tué et pris tous ceux qui étaient dans les rues, se jetèrent contre la maison du chanoine et portèrent de grands coups au chevalier, qui les leur rendit avec usure.

Jean d'Asuel, ayant vu entrer sa femme avec le prétendu sarrasin, l'avait suivie et était arrivé à temps pour défendre la porte, où se trouvait aussi son frère Jean-Ulric et quelques autres chevaliers presque tous ivres. Les pierres et les flèches en mirent bientôt deux ou trois hors de combat ; mais le grand chevalier fermait cette porte avec son corps couvert d'acier et faisait le moulinet avec une lourde massue à l'usage des évêques, dont il renversait roides morts à terre, mais sans répandre de

sang, tous les bourgeois qui osaient l'approcher. Enfin, une grosse pierre le frappa à la poitrine et le renversa; Jean d'Asuel le releva et le défendit contre les plus furieux. Le coup n'avait que meurtri le chevalier, mais sentant que ses bras étaient fatigués, il cria :

— Jean d'Asuel! Ta femme Alix est là-haut; enmène-la dans la petite maison par la galerie qui la joint à celle-ci.

Jean d'Asuel courut de chambre en chambre pour chercher Alix, heurta du pied tantôt un chevalier et une servante, tantôt un moine et une religieuse, tantôt une baronne et un valet; car le désordre était grand dans cette maison de chanoine; il la visita du haut en bas et entra enfin dans une galerie où il aperçut Alix, qui se sauvait avec le sarrasin. Le chevalier les suivit et se trouva dans la petite maison de Jean de Vienne, qui jurait de bien bon cœur contre ces damnés bourgeois, qui avaient frappé sur son armure, comme l'empereur Conrad quand il pourfendait les mécréans devant Jérusalem.

Mais les Bâlois n'en étaient pas restés là : ils avaient pénétré dans la demeure du grand-chanoine, saisi les chevaliers jusque dans les bras de leurs maîtresses, tué les valets, maltraité les maîtres, et auraient fait pis encore, si Pierre de Lauffen, leur maître bourgeois, n'était arrivé à temps pour sauver la vie de ces chevaliers, mais non pas leur liberté.

Parmi ceux qui furent pris se trouvaient le comte de Habsbourg, Henri, comte de Monfort, Rodolphe, margrave de Hochberg, deux seigneurs de Zollern, les barons Engelhard de Weinsperg, Jean-Ulric d'Asuel et une si grande quantité de noblesse des premières familles d'Allemagne, d'Alsace et de l'évêché de Bâle, que l'archiduc Léopold n'osa les réclamer les armes à la main, crainte que les Bâlois ne se vengeassent sur les captifs. Il

entra en négociation avec les magistrats de la ville, et comme c'étaient presque tous des gens titrés, il ne fut pas difficile de s'entendre.

Il n'y avait que le peuple, qui aurait pu y porter opposition, mais les hommes habiles et intelligens qui le gouvernaient, surent si bien faire, qu'ils accusèrent le peuple de rébellion, parce qu'il avait pris les armes sans leur permission, et ces débonnaires magistrats firent appréhender au corps tous ceux qui avaient défendu leur vie, leur honneur, leurs biens et leurs parentes que la noblesse leur ravissait.

Cela paraissait difficile à comprendre à ces pauvres bourgeois, mais leurs maîtres, gens infaillibles, comme des papes, pour prouver que leur argument était sans réplique, en firent décapiter treize sur la place du marché aux herbes, en bannirent un grand nombre, et les autres révoltés en furent quittes pour payer de fortes amendes aux parens des nobles chevaliers, qui avaient été tués ou blessés en violant toutes les lois divines et humaines, qui nous ordonnent de respecter le bien d'autrui et de ne pas convoiter la femme de son prochain.

La chronique dit que ce fut par manière de reconnaissance et de consolation qu'on leur donna de grosses sommes d'argent pour les mauvais traitemens qui leur étaient advenus pendant le fâcheux carnaval de 1376.

A peu près la même chose était arrivée cent ans auparavant, à la suite d'une fête qu'avait donnée Rodolphe de Habsbourg, qui n'était alors que le plus puissant seigneur de la contrée; mais Bâle n'en avait pas été quitte à meilleur marché pour avoir voulu repousser les outrages d'une noblesse effrènée.

Ainsi cette noblesse pouvait impunément se livrer à tous les désordres, battre, tuer, enlever les femmes et

commettre tous les excès, tandis que le pauvre peuple n'avait autre chose à faire que de baisser la tête pour recevoir les coups ou d'être pendu, s'il la levait pour se plaindre. C'était bien dur, bien cruel, c'était infâme, et cependant cet usage eut lieu si long-temps, que les nobles et les gens qui les soutenaient, crièrent à la profanation! au sacrilège! quand le peuple voulut secouer le joug qui l'opprimait.

On connaît certaines gens qui ne sont pas nobles, mais gens à privilèges et qui, en dépit des changemens qui surviennent sur notre globe, voudraient qu'on eût encore pour eux les mêmes égards, la même tolérance qu'on avait jadis pour l'ancienne noblesse.

On en connaît d'autres encore..... mais ceux-ci sont tellement enfoncés dans leur ornière, que le moment n'est pas arrivé où ils en sortiront par quelque secousse imprévue, qui les remettra dans le vrai chemin dont ils se sont écartés volontairement depuis bien long-temps. Ce sont, au reste, des gens dont il n'est pas prudent de parler, quoique Jean de Vienne ait été un de leurs chefs dans le bon vieux temps.

CHAPITRE XXVII.

LE MERCREDI DES CENDRES.

A trente mille diables, les paillards!
(Texte de sermon.)

Le lendemain de cette journée orageuse, était le mercredi des cendres, jour consacré pour faire pénitence des excès commis pendant le carnaval, qui est la préparation au carême, comme le carême est la préparation au temps de Pâque, quoique je ne comprenne pas quelle analogie il peut y avoir entre toutes ces choses ; ce jour là, dis-je, Jean de Vienne, à la grande édification des bons bourgeois avec lesquels il s'était battu la veille, se rendit, en habit de pénitent, dans sa cathédrale, et fut s'installer dans le chœur de l'église, au milieu de ses grands chanoines, qui étalaient leur vaste corpulence dans les bancs de chêne, artistement sculptés, qui entouraient l'autel.

En avant du chœur, dans les premiers bancs réservés à la noblesse, qui avait ses places à l'église, séparées de celles du peuple, pour que Dieu ne les confondît pas en-

semble, les fous de tous les nobles prisonniers de la veille occupaient les banquettes de leurs maîtres, dont ils s'efforçaient de singer les contenances peu édifiantes.

Il est vrai que les chanoines, qui baillaient devant eux, ne leur donnaient pas trop bon exemple ; mais ces grands dignitaires avaient aussi fait carnaval et se sentaient de la fatigue.

Jean d'Asuel, le maître-bourgeois de Bâle et beaucoup de noblesse de la ville, étaient à genoux à côté des fous et ne se formalisaient nullement de leur présence au milieu d'eux : ce n'était pas parce que les fous des grands étaient ordinairement plus sages que leurs patrons ; mais bien parce que ces hommes étant les favoris des maîtres, on les caressait pour faire plaisir à ceux-ci, et l'usage en est resté jusqu'à nos jours.

Vis-à-vis et à gauche de la noblesse en personne ou représentée par ses fous, étaient agenouillées les dames nobles, dont les moins distraites baillaient, comme les chanoines, d'autres regardaient à droite, quelques-unes priaient, beaucoup pleuraient, non leurs péchés, mais leurs maris, leurs amans, leurs parens que les bourgeois avaient tués ou pris ; Alix était aussi là, mais elle dormait, parce qu'elle n'avait rien perdu de tout cela, comme ses voisines.

Quand tout le reste de l'église fut rempli de monde, le père Anselme, chapelain de Jean de Vienne, monta à l'autel et officia mieux qu'un chanoine, car peu de ceux de Bâle savaient dire la messe, et c'était un vieil usage qui se maintint encore bien long-temps après Jean de Vienne, quoiqu'il remontât bien avant lui, si j'ai bien compris un acte de 1250, par lequel Berthold de Ferrette, évêque de Bâle, fut obligé, la première année de son épiscopat, d'ordonner ou de faire deux prêtres pour le service de sa ca-

thédrale, qui n'en avait plus. Il y avait cependant plus de cent personnes revêtues de dignités ecclésiastiques, maïs ces chanoines et chapelains savaient mieux jouir des biens temporels de l'église, que d'exercer leurs devoirs spirituels, comme on en a vu maint exemples jusque dans notre siècle.

Père Anselme dit donc la messe, monta dans la belle chaire sculptée tout à jour dans un seul bloc de pierre, que vous pouvez admirer encore, fit un beau sermon de carême, où il fut question de modes nouvelles, de souliers à la poulaine, de bonnets à cornes, et de beaucoup d'autres choses indécentes par elles-mêmes ou par leur signification mystérieuse.

Comme il était amplement inspiré par le souvenir récent du carnaval, il reprocha à chacun ses petits défauts, sans nommer les personnes, mais en les désignant par diverses phrases à l'usage des prédicateurs; de sorte qu'on comprit, qu'à son avis, Jean de Vienne faisait trop la guerre, ne donnait pas assez à ses chapelains et trop à ses pages; que les grands chanoines, qui guerroyaient aussi, ne donnaient rien qu'à leurs maîtresses, qui portaient vêtemens de soie rouge, fourrures précieuses, peaux de Lombardie, bagues d'or à chaque doigt; que la noblesse enlevait les filles, les femmes, les nonnes, volait les voyageurs, les églises; que les moines volaient tout le monde, mais autrement que la noblesse, et que les femmes se laissaient voler par les chanoines, les nobles et encore les moines. Père Anselme, dans sa juste indignation contre une telle conduite envoyait tous ces paillards à la léproserie du diable.......

C'était alors la coutume de nommer les choses par leurs noms en pleine chaire : les fameux prédicateurs Maillard et Barlette en disaient bien d'autres dans ce temps là, et,

sans remonter si loin, on se souvient d'un certain capucin, prédicateur de carême, qui envoyait aussi son auditoire à trente mille diables, après lui avoir reproché toutes ses paillardises.

Quand le sermon fut achevé, et que chacun fut réveillé, Jean de Vienne se leva de son siège de velours rouge et voulut aller se placer sur une banquette, au pied de l'autel, pour y recevoir les cendres, mais la place était occupée par son fou, qui s'était hâté de s'y agenouiller.

L'évêque, que ce sermon avait mis de mauvaise humeur, prit Valter par le bras et le serra si fortement que le pauvre fou en eut les larmes aux yeux ; mais, sans se déconcerter, il dit tout haut :

— Par Dieu, monseigneur, je croyais bien faire en prenant les cendres bénites pour votre compte : j'aurais juré que vous étiez encore chez les Sarrasins et les infidèles.

Jean de Vienne serra encore une fois le bras de Valter, et le tira si rudement hors de sa place, que le fou tomba sur le pied de l'autel.

— Vous êtes plus insensé que moi, murmura-t-il, en se relevant ; à votre place, j'aurais eu honte de me montrer ici, après ce qui s'est passé hier.

Le prélat bourguignon devint violet de colère, et quoique Valter eut, comme les autres fous, le privilège de tout dire, la plaisanterie lui parut déplacée en public, et surtout dans ce moment où l'acte de comparution à l'église était de sa part bien plus une ruse de guerre qu'une œuvre de dévotion.

Père Anselme s'approcha alors de l'évêque, avec un bassin d'argent rempli de cendres, en prit une pincée de la main droite, et les déposant en forme de croix sur le front de Jean de Vienne, il lui dit en latin : — Souviens-toi que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière.

Il ne fit pas comme Boniface VIII, qui jeta avec violence une poignée de cendres aux yeux de l'archevêque de Gênes, qui était son ennemi, et lui cria : Gibelin! rappelle-toi que tu es cendre, et qu'avec les Gibelins, tes pareils, tu retourneras en cendre!

Je ne sais pas si Jean de Vienne se souvint de l'avertissement que donne l'église en ce jour, car en sortant de la cathédrale, il négocia secrètement avec le noble magistrat de Bâle, pour faire pendre les petits bourgeois et laisser partir les prisonniers, parce qu'ils étaient de noble race. La négociation réussit au mieux, quant à la première partie; la seconde ne reçut son exécution que par l'entremise de l'empereur d'Allemagne, qui trancha la question en faveur des nobles.

Tout cela était dans l'ordre des choses du bon vieux temps, on coupait la tête aux gens du peuple, lorsqu'ils défendaient leur honneur et leur vie contre les nobles, et ceux-ci étaient francs et quittes de tout, comme des aristocrates jugés par un tribunal aristocrate : nous en savons encore quelque chose maintenant.

Jean de Vienne, à la suite de ce carnaval, n'en devint pas meilleur ami des Bâlois; l'histoire ne dit pas toutes les raisons, mais elle nous apprend simplement, qu'en ce temps là, 1378, il y eut une guerre entre l'évêque et la ville, qui fut de nouveau assiégée; les campagnes furent dévastées, les villages pillés et les sujets ruinés. Il est vrai qu'il y avait eu presque deux ans et demi de paix, en ne comprenant pas les petites guerres particulières des seigneurs, qui se réduisaient à des villages brûlés, à des paysans égorgés et à quelques autres bagatelles semblables.

Jean de Vienne ne fut pas plus heureux dans cette dernière querelle que dans les précédentes; il contracta en-

core de nouvelles dettes et ne put jamais racheter les vastes domaines qu'il avait hypothéqués les uns après les autres, sous prétexte qu'il lui fallait de l'argent pour reprendre possession des seigneuries et autres biens aliénés précédemment par lui et ses prédécesseurs. Aussi, les dettes de l'état s'élevèrent, sous son épiscopat, à une telle somme, que l'évêché ne put jamais se replacer dans son état de prospérité primitive.

CHAPITRE XXVIII.

MORT DE JEAN DE VIENNE.

« Si je priais pourtant, dit le prince, peut-être
Que Tiel avait raison. » Sur sa couche il se mit,
Essaya de prier ; mais Satan l'endormit.

OLIVIER. Bataille de Grandson.

Un soir d'automne de l'année 1382, Jean de Vienne arriva au château de Sogren avec une suite peu nombreuse : il n'avait que son chapelain, son astrologue, son fou, deux valets et un petit page de sept à huit ans, qui était si joli, si gentil, que l'évêque aimait tant, que chacun disait qu'il était tout au moins son neveu. Jean d'Asuel, la première fois qu'il le vit, fit un calcul sur ses doigts, et dit : Coquin de baptême ! et pensa à d'autres petites remarques faites dans le temps et fort inutiles maintenant. Sa femme, que l'évêque appelait toujours sa petite Alix, quoiqu'elle fût très-rondelette, aimait aussi le page à la folie : était-ce par souvenir du passé, ou parce que ce bel enfant avait des yeux bleus et une chevelure

blonde, qui tombait en grosses boucles sur ses épaules blanches ? c'est ce qu'elle ne disait pas ; mais elle raffolait tant de ce petit page, que Jean d'Asuel en aurait été jaloux, si lui-même ne l'eût aimé presqu'autant que sa femme.

Jean de Vienne savait tout cela, et il ne venait pas seulement à Sogren, pour voir ses bons amis : sentant que les années s'accumulaient sur sa tête grisonnante, prévoyant que lorsqu'il ne serait plus, le page pourrait fort bien ne pas trouver de protecteur, comme Alix après la mort de son grand-père, il eut la pensée de faire adopter le petit Henri par Jean d'Asuel, qui n'avait pas d'enfant. Il lui en fit faire la proposition par Alix, qui sut si bien s'y prendre pour le dire à son mari, que celui-ci crut que c'était lui qui avait eu cette idée lumineuse et se serait estimé fort heureux, si l'évêque avait bien voulu lui céder son nouveau favori.

Jean de Vienne n'eut garde de refuser, et son fou Valter dit :

— Voilà trois pages que monseigneur d'Asuel tourne à monseigneur de Vienne.....

Alix rougit, Jean d'Asuel se gratta le front et Jean de Vienne chassa son fou hors de la chapelle où se faisait la cérémonie d'adoption ; mais Valter revint par une autre porte et arriva assez à temps pour dire amen.

Jean de Vienne entra alors dans la grande salle du château avec maître Beauvoir, son astrologue, qu'il avait amené de France. La nuit était sombre, parce qu'il n'y avait point de lune, et la lampe qui éclairait l'appartement ne répandait qu'une lueur incertaine sur les longues parois toutes garnies d'armures, de lances, de drapeaux, toutes noircies par la fumée qui sortait par la grande cheminée construite en pierres de taille entre les deux fenêtres.

L'évêque se promena un moment en silence, écouta le guet de nuit, qui criait les heures, se tourna vers Beauvoir, qui regardait par la fenêtre et lui dit :

— Maître Beauvoir! voilà onze heures, que disent les astres?

— Rien de mauvais, répondit l'astrologue, d'une voix nazillarde; voilà votre étoile, qui est bien claire, bien brillante; vous pouvez l'observer vous-même.

Jean de Vienne s'approcha de la fenêtre, s'assit sur une des banquettes de pierre qu'on y avait ménagées en construisant le mur, comme s'y était assis avant lui Berthe de Morimont, quand le chapelain de Sogren lui racontait l'histoire du comte Rodolphe; comme ce comte de Sogren s'y était placé maintes fois vis-à-vis du chapelain, ayant entre eux le chien Augbrand, qui, après le meurtre de son maître devint un esprit, que des gens voient encore de nos jours; comme le comte Frédéric de Ferrette s'y était reposé avec Rodolphe de Sogren, la veille qu'il fut assassiné par son fils Ulric, qui le tua avec le même poignard qui servit, quelques semaines après, à égorger Rodolphe; enfin comme bien d'autres après tous ceux là s'y assirent et s'y asseyent encore; car rien n'est plus agréable que ces banquettes du château de Sogren, pour y raconter une histoire du bon vieux temps, où il est toujours question de meurtres et de revenans.

Il est vrai, que depuis tant d'événemens qui s'étaient passés à cette fenêtre, elle n'avait pas acquis une bonne renommée; mais Jean de Vienne n'en savait rien et regardait de bonne foi une étoile qui brillait au-dessus d'un haut rocher, à gauche du château.

Maître Beauvoir observait aussi l'étoile et un sablier, qu'il venait de placer devant lui. Ils étaient si attentifs, qu'on aurait pu entendre couler le sable d'un vase dans

l'autre ; mais, tout-à-coup, l'astrologue tournant la tête à droite, fit une exclamation et dit :

— Monseigneur ! regardez ces nuages noirs, qui s'amoncellent sur le Vorbourg ; s'ils cachent votre étoile avant minuit, ce ne sera pas un bon signe : le mois d'octobre ne vous porte pas bonheur ; vous devez vous rappeler de la campagne de Berne et de plusieurs autres expéditions malheureuses, parce qu'elles avaient été entreprises entre le signe de la balance et du scorpion, qui a toujours été funeste à votre famille.

— Je le sais, répondit l'évêque, mais ces nuages n'arriveront pas ici avant minuit : le sablier est à moitié vide.

— L'horison est peu étendu, monseigneur, et le vent de l'ouest se lève : entendez-vous comme il mugit dans cette salle ?

Jean de Vienne écouta le murmure sourd et prolongé du vent d'automne, regarda tour-à-tour son étoile et le clepsydre, qui ne laissait passer que lentement le sable fin qu'il contenait.

— Le sable ne coule plus ! dit-il à Beauvoir.

— Tant pis, monseigneur, c'est un signe de mort pour quelqu'un qui vous touche de près. Jamais cette horloge magique ne s'arrêta entre onze heures et minuit, sans annoncer un malheur.

Jean de Vienne frissonna, secoua le sablier et regarda le nuage, que le vent d'ouest poussait directement vers l'étoile que l'astrologue lui avait fait connaître comme étant le guide de sa destinée. Il avançait rapidement et bien avant que l'horloge de sable ne fût vide, il passa sous l'étoile et l'éclipsa. Elle n'avait pas encore reparu quand le guet de nuit cria minuit. La voix rauque du soldat fit tressaillir l'évêque, il regarda dans la salle et aper-

çut une longue figure noire, dressée à quelques pas de la fenêtre.

— Est-ce toi, Jean d'Asuel ? demanda le prince.

Le fantôme ne répondit rien : on ne lui voyait ni pieds, ni bras, ni figure, et cependant il ressemblait à un corps humain renfermé dans un vaste linceuil noir.

Jean de Vienne répéta la même question, et n'obtenant pas de réponse, il eut peur et tira par le bras l'astrologue, qui observait toujours les astres.

— Regarde donc, Beauvoir, quelle étrange figure voilà ?

Beauvoir se retourna et ne vit rien, pas plus que l'évêque, qui devint pâle comme la mort, se trouva mal et sortit de la salle en chancellant.

Le lendemain, Jean de Vieune, Jean d'Asuel, Alix et toute leur suite quittèrent Sogren, l'évêque pour retourner à Porrentruy, et le sire d'Asuel pour occuper son château d'Asuel, tout nouvellement rebâti.

Beaucoup de gens dirent que ce n'était pas pour cela qu'ils abandonnaient si subitement Sogren, mais le monde dit tant de choses, qu'on n'est pas obligé de tout croire ; d'ailleurs Jean de Vienne n'eut pas le temps de raconter son aventure à beaucoup de personnes, car, en arrivant dans son château, il se mit au lit, et la fièvre le saisit d'une telle force qu'il fut bientôt dans le délire.

Le 7 octobre il reprit connaissance, fit approcher Jean d'Asuel, qui était venu le voir, lui parla quelque temps en particulier, et le chevalier sortit de la chambre les larmes aux yeux. Il revint un instant après avec Alix, le petit Henri et père Anselme ; ils s'agenouillèrent tous près du lit du prince et pleurèrent bien fort.

Jean de Vienne se mit à pleurer aussi et leur dit, en larmoyant :

— Ah ! mes enfans, priez pour moi..... mon heure est venue, je la sens approcher....... Mais que de sang, que d'incendies, que de misère, que de mal j'ai fait!...... Et toi, Jean, me pardonneras-tu?

Jean d'Asuel se mit à sanglotter si amèrement, qu'il ne put répondre, mais il serrait la main glacée du prince, en signe de pardon de tous les chagrins secrets qu'il lui avait causés. Ce brave chevalier pardonnait facilement et surtout à Jean de Vienne ; car Lise la sorcière lui ayant prédit ce qui devait lui arriver bien avant qu'il ne connût le prélat; c'était donc le destin qui avait tout fait, et comment lutter contre le destin.

— O mon Dieu, pardonne-moi ! disait encore l'évêque ; fais-moi miséricorde, s'il te plait, car j'ai bien fait du mal dans ma vie. Cependant je n'ai jamais commis de meurtre, au moins en temps de paix...... mais cet homme oublié dans la Tour-Réfouse, où il avait abandonné le père d'Alix....... et ces pauvres gens morts de faim dans la chaumière, où ils m'avaient nourri pendant trois jours....

O mon Dieu me pardonneras-tu?........

Et ces habitans de Bienne......... misérable Rodolphe de Nidau, pourquoi m'as-tu tenté......... Que de sang! que d'incendies!........ Et mes paysans tués à Malleray, au Bremgarten, à Bâle!.......... L'incendie de mes châteaux, de mes villes, de mes villages!....... Et ces malheureux brûlés, à Asuel!....... Pauvre Louis!...... Mon Dieu ! mon Dieu ! pourrais-je jamais fléchir ta colère?....

Jean de Vienne faisait ainsi sa confession tout haut; pleurait, priait, se désespérait, et ses amis s'efforçaient de le consoler : Alix lui donna un petit crucifix d'argent, qu'elle avait reçu de lui, lorsqu'il l'avait envoyée au Klingenthal, le prince le reconnut et soupira ; père Anselme priait au pied du lit, et Jean d'Asuel tirait hors d'un coffre

de chêne, qui servait de commode, un mouchoir blanc que le petit Henri porta à l'évêque, qui avait mouillé le sien de ses larmes.

Le prince, se sentant devenir faible de plus en plus, se confessa de son mieux à son chapelain, qui, connaissant son pénitent, le reconforta avec les meilleures paroles. Sur le midi, il s'assoupit, comme s'il voulait dormir, Alix ferma doucement les rideaux de serge verte, et s'en alla avec Jean d'Asuel et leur fils adoptif.

Un quart d'heure après, Anselme entr'ouvrit les rideaux, pour voir ce que faisait le prince; mais Jean de Vienne avait cessé d'exister.........

(31) L'évêque fut enterré, ainsi qu'il l'avait ordonné, dans le chœur de l'église de Saint-Pierre, à Porrentruy, parce qu'il n'avait pas voulu que les Bâlois puissent jamais se vanter d'avoir foulé la pierre qui recouvrirait son corps. Quelques-uns prétendirent que c'était pour réparer, après sa mort, l'oubli qu'il avait souvent fait d'aller entendre la messe sous le beau dais de velours cramoisi qui l'attendait en vain les jours de fêtes et de dimanches. Mais c'était une calomnie, parce que Jean de Vienne allait à l'église chaque fois que le curé ne prêchait pas, et que ce n'était pas sa faute s'il n'aimait pas le curé et ses sermons, qu'il n'avait pas le pouvoir d'empêcher, Porrentruy étant alors d'un autre diocèse, malgré qu'il en fût le souverain temporel. Quoiqu'il en soit, Jean de Vienne ayant un aumônier et une chapelle au château, il pouvait y prier tout aussi dévotement que dans l'église paroissiale, où les sermons du curé l'endormaient ou le mettaient de mauvaise humeur, comme cela peut arriver à toute autre personne.

Le curé ne voyait pas cela de bon œil, et s'il n'avait pas eu la vanité de pouvoir dire : C'est moi qui ai enterré monseigneur le prince Jean de Vienne, il lui aurait peut-

être refusé la sépulture dans son église. ([32]) Or, comme c'était un honneur assez rare, et que des os d'un évêque ou pouvait faire un saint, en cas de détresse, comme on en a fabriqué avec tant d'autres, ne serait-ce qu'avec ceux des catacombes de Rome, où jadis on enterrait pêle-mêle les malfaiteurs, les payens et quelques premiers chrétiens, d'où il arriva qu'en les prenant au hazard, en payant, on eut quelquefois un corps de gladiateur à la place de celui d'une sainte et autres petites transmutations et erreurs anatomiques; or, dis-je, le curé ne fut pas fâché, sous ce rapport là, d'enterrer dans son église la dépouille mortelle de Jean de Vienne, sur la tombe duquel il fit une belle oraison funèbre où il laissa échapper quelques mots sur la possibilité de la canonisation future du très-vénérable Jean III, élu évêque de Bâle par la grâce de Dieu et du pape, en toute chose infaillible.

Je ne crois pas que la prédiction du curé reçoive jamais son effet; les canonisations devenant toujours plus rares, pour plusieurs raisons : ne serait-ce que parce qu'il n'y a plus guère de couvens où l'on ait besoin de nouvelles translations et installations de saints, pour raviver la pieuse générosité des fidèles, excepté dans la ville où mourut Jean de Vienne.

Malgré le sermon du curé, où il fut question du pardon des injures et de la nécessité de respecter, vénérer et obéir les gens d'église, nonobstant leurs défauts, personne ne s'avisa de pleurer, ni de regretter le prélat défunt. Il n'y eut qu'Alix, Jean d'Asuel et le petit Henri, c'était tout naturel; mais le peuple, le pauvre peuple qu'il avait ruiné, affamé, décimé, se réjouit de sa mort et n'y gagna rien, car ses successeurs, ayant la même autorité que lui, ne valurent pas mieux.

Jean de Bucheck ne gouverna qu'un an après Jean de

Vienne ; Imier de Ramstein eut un règne un peu plus long, mais fut aussi peu économe que ses prédécesseurs : il contracta de nouvelles dettes, pour faire face à ses prodigalités, vendit jusqu'à sa ville et son château de Porrentruy, permit aux Bâlois de racheter le petit Bâle, que Jean de Vienne avait engagé à Léopold, et quand il n'eut presque plus rien à vendre, il résilla l'Evêché. Son successeur en fit autant pour les mêmes raisons, puis un troisième encore; et l'Evêché tomba enfin entre les mains du riche et puissant Humbert de Neuchâtel, qui le gouverna à la Jean de Vienne, étant un homme de guerre, dépensier et libertin.

Mais il ne put se faire canoniser, pas plus que Jean de Vienne, quoiqu'il fussent tous deux de noble extraction, car, dans ce temps là, rien n'était bien, rien n'était bon, rien n'était saint que ce qui était noble ; et c'est pour cela que nous voyons, dans la vie des saints, que presque tous ceux qui furent canonisés étaient issus de parens aussi illustres par la noblesse de leur origine, que par leurs vertus.

Il est vrai qu'il était difficile à ces hommes riches de se sanctifier, mais le peuple, qui endurait toutes les privations possibles, qui souffrait de la faim, du froid, qui jeûnait, priait et travaillait sans cesse, n'était pas réputé digne d'entrer dans le même paradis que la noblesse. Aussi Saint-Louis, roi de France, fut un des premiers à séparer à l'église les places des nobles, de celles des roturiers, comme si Dieu, infiniment juste, ne savait pas distinguer les bons des méchans.

CHAPITRE XXIX.

TESTAMENT DE JEAN D'ASUEL.

L'église a un excellent estomac; elle a mangé des pays entiers et ne s'est jamais donné d'indigestion. Il n'y a que l'église, mes chères dames, qui puisse digérer le bien mal acquis.

GOETHE. *Faust*.

Quatre ans après la mort de Jean de Vienne, Jean d'Asuel se trouvait en marche avec l'archiduc Léopold, pour aller se battre contre les Suisses. Alix avait vainement essayé de le détourner de cette entreprise, parce qu'elle connaissait la prédiction de Lise la sorcière; mais le chevalier, fatigué d'un repos de quatre ans, craignit de laisser rouiller sa bonne épée, et ne put résister à la tentation de guerroyer de nouveau.

Les Suisses, à peine sortis de l'esclavage où les avait tenus la maison d'Autriche, fiers de leurs premières victoires, aigris contre la noblesse, qui de toute part se liguait pour maintenir son oppression, les Suisses, dis-je,

avaient pris les armes, non-seulement contre la maison de Habsbourg, mais encore contre les nobles en général. Poussés par les menées secrètes de l'archiduc Léopold, ils avaient ainsi rompu les premiers, le frein bien faible d'une paix mal cimentée ; aussi, Léopold saisit ce prétexte pour faire courir aux armes toute la noblesse déjà gravement irritée contre ce peuple, qui avait donné le contagieux exemple de conquérir sa liberté. Ce prince sut même détacher plusieurs villes libres qui s'étaient liguées avec les Suisses, et après les avoir affaibli par cette défection, il réunit les barons de ses états d'Allemagne, de Suisse, d'Alsace et même de l'évêché de Bâle, et s'avança de Bade vers Sempach, petite ville autrichienne, qui venait de contracter alliance avec Lucerne. Mais les Suisses, se doutant de ce projet, accoururent au nombre de 1400 hommes de pied, pour couvrir cette première place.

Léopold avait aussi 1400 hommes d'infanterie et 4000 cavaliers, tous gentilshommes, comtes, barons ou chevaliers, couverts de pesantes cuirasses et armés de longues lances.

Jean d'Asuel et son frère Jean-Ulric étaient avec eux ; on y voyait également beaucoup de nobles de l'évêché de Bâle, parmi lesquels on distinguait trois d'Eptingue, quatre de Morimont, deux de Rothberg et les cinq frères de Reinach, dont Herman, le cadet, en chemin faisant, s'amusait à faire déshabiller, par ses soldats, les femmes et les filles qu'il rencontrait, tandis qu'un de ses aînés, monté sur un chariot chargé de cordes et en tenant une à la main, la faisait voir de loin aux Suisses, en leur criant qu'avant la nuit, ils en auraient tous une au cou, avec laquelle ils seraient pendus.

([33]) Lorsque Léopold parut à la vue de l'ennemi, il assem-

bla son conseil, pour délibérer si on l'attaquerait de suite ou si l'on attendrait le reste des troupes qui les suivait. Chacun dit son opinion : les jeunes gens ne parlaient que de commencer l'attaque contre cette poignée de paysans mal armés, qu'ils voulaient écraser d'un seul bond; c'était à qui mépriserait le plus ces vils manans, ces brûleurs de châteaux ; mais Jean d'Asuel, qui les connaissait pour s'être mesuré avec eux, car il s'était battu envers et contre tous, s'avisa de remontrer, qu'il ne fallait pas tant déprécier ces gens-là, parce qu'ils n'étaient pas tous nobles et n'avaient pas des armures et des lances comme eux : — Laissez arriver notre réserve, qui est en route, disait-il, il y aura du travail pour tous, car ces paysans ont la main pesante ; ils ne craignent que Dieu et non pas les coups. Vous les menacez de les faire pendre, voilà même mon cousin de Reinach qui tient déjà les cordes ; mais ces menaces les encourageront à se défendre d'autant mieux, qu'ils savent que vous ne leur ferez pas grâce de la vie. Ils ne sont qu'une poignée, dites-vous, et vous verrez cette poignée de gens se multiplier, quand nous en viendrons aux mains.....

— Assez, assez ! sire d'Asuel, s'écria tout d'une voix la noblesse présomptueuse, si vous avez peur, allez-vous en, et ne cherchez pas à nous couvrir d'une honte éternelle, en nous empêchant d'exterminer à nous seuls ces misérables vilains.

Chacun dit son petit mot, sa plaisanterie, et le comte d'Ochsenstein, vaillant alsacien, ajouta : — Allez, sire d'Asuel, allez rejoindre votre femme et votre fils adoptif, dans votre château de Lièvremont ou de Hasenbourg ; c'est un vrai gîte de lièvre....

— D'où vous avez eu peine à me débusquer, lorsque vous vîntes le brûler avec les Bâlois, répliqua Jean d'Asuel.

Le comte se rappela qu'en cette occasion, le chevalier avait déployé un courage extraordinaire, en sauvant Jean de Vienne ; mais il ne voulut pas avoir tort, et se tournant vers le duc Léopold, il reprit : — Ne faites pas attention au discours de ce timide vieillard ; nous vous répondons que, ce soir, vous aurez ces paysans cuits ou rôtis en votre pouvoir.

Jean d'Asuel répondit avec son sang-froid habituel, qu'il savait depuis long-temps manier la lance et l'épée, et en donnerait de nouvelles preuves quand on joindrait l'ennemi. — Et vous autres, dit-il, aux jeunes gens qui plaisantaient autour de lui, prenez garde que votre vanité ne soit fatale à la maison d'Autriche. Je vois que mes conseils de prudence ne sont pas écoutés, mais je n'en ferai pas moins bien mon devoir.

Le terrain n'étant pas favorable pour les chevaux, les chevaliers mirent tous pied à terre et coupèrent les longues pointes de leurs souliers à la poulaine, qui les auraient gênés pour marcher. Herman de Reinach, en se hâtant de racourcir sa chaussure avec son épée, se blessa si fortement le pied, que la douleur lui arracha des larmes. Ses frères, indignés de son peu de courage, le renvoyèrent durement aux équipages et marchèrent contre les Suisses, qui s'agenouillaient pour prier, selon leur usage au moment du combat.

Ces quatorze cents républicains, rangés en triangle, s'élancèrent par deux fois sur les Autrichiens, sans pouvoir enfoncer le rempart de piques, de boucliers et d'armures d'acier que leur opposaient les chevaliers. Plusieurs étaient déjà étendus sur la terre, qu'ils rougissaient de leur sang, et la victoire paraissait pencher pour Léopold. Le comte d'Ochsenstein cria alors à Jean d'Asuel, qui combattait près de lui :

— Sire d'Asuel! avez-vous encore peur? Qui de nous deux aura raison ce matin?

— Ce ne sera pas vous, répliqua le chevalier; voici venir les Suisses, tenez-vous ferme, le choc sera rude...

En effet, les Suisses revinrent, frappèrent avec leurs haches d'armes sur les longs manches cannelés des piques autrichiennes et en brisèrent un grand nombre; mais les chevaliers tinrent ferme, et les Suisses allaient se retirer encore, lorsque Arnold de Winkelried, brave chevalier du canton d'Underwald, recommanda son âme à Dieu, sa famille à ses camarades, et s'élança sur les piques des chevaliers, dont il prit une brassée pendant qu'elles lui perçaient le corps. Au même instant, les Suisses pénétrèrent, par cette ouverture, dans la phalange autrichienne et vengèrent la mort d'Arnold par celle de 2000 ennemis.

Jean d'Asuel, qui avait laissé sa lance dans le corps de Winkelried, prit sa bonne épée et cria à ses compagnons:
— Faites comme moi, et la victoire ne sera pas perdue...

Mais le génie ou l'ange protecteur de la liberté naissante ne permit pas que les bons avis de ce chevalier fussent écoutés, et ces seigneurs, si audacieux quelques heures auparavant, tombèrent de toutes parts sous le fer de ces paysans, qu'ils avaient méprisés, ou cherchèrent leur salut dans la fuite.

Jean d'Asuel se défendit courageusement pendant les premiers momens; mais ayant reçu plusieurs blessures et se sentant défaillir, il appela son frère Jean-Ulric, qui n'était pas loin de lui:

— Mon frère, lui cria-t-il, si je meurs, tu donneras la moitié de mes biens à Alix, un quart à Henri et le reste...

Jean d'Asuel tomba frappé d'un coup de hache d'arme..... La prophétie de Lise la sorcière était accomplie.

Jean-Ulric fut renversé presqu'au même instant, ainsi que trois d'Eptingue, quatre de Morimont, deux de Rosberg, quatre de Reinach et le cinquième aurait péri avec ses frères, sans sa blessure au pied : étant à l'arrière-garde, il avait eu de l'avance pour fuir, et il se réfugia dans son château d'Avenstein, où il continua son métier de brigand, qui lui rapportait plus que les petites guerres. Il y risqua cependant sa vie, qu'il aurait perdue sans sa femme Ursule de Homberg, qui le sauva de son château assiégé par les Bernois, en le portant sur ses épaules.

Non-seulement tous ces barons de l'Evêché furent tués à Sempach, mais avec eux périrent plus de 600 gentilshommes, dont 350 chevaliers. Léopold, cause de ce désastre, était aussi tombé sous les coups de ses ennemis et s'efforçait de se relever, lorsqu'un Suisse, qui probablement ne le connaissait pas, s'approcha de lui, et après de pénibles efforts, parvint à faire pénétrer son poignard au défaut de la cuirasse du prince et lui arracha, non sans peine, son dernier souffle de vie.

Les arsenaux de la Suisse sont encore ornés des drapeaux, des armes, des armures et même des cordes qui furent prises à cette fameuse bataille, où une poignée de gens mal armés mais libres, lutta contre des milliers de chevaliers couverts de fer, mais qui ne combattaient pas pour la liberté.

Cet exemple ne servit pas plus de leçon aux Autrichiens et aux despotes du bon vieux temps, que, dans ce siècle, des leçons du même genre ne servent à corriger nos despotes modernes. Mais l'heure viendra où la grande cloche de la liberté sonnera pour la vieille Europe et alors les peuples deviendront souverains et s'étonneront de n'avoir pas su plus tôt se passer de rois.

L'évêché de Bâle, à la suite de cette bataille, fut en-

core ravagé et pillé; le château d'Asuel, nouvellement rebâti, fut de rechef assiégé, pris et brûlé; mais Alix et son fils avaient prudemment abandonné ces tours, qui devaient bientôt rester désertes, et s'étaient réfugiés au couvent du Klingenthal, où la veuve de Jean d'Asuel épousa Jean de R.....

— Pour ne pas perdre l'habitude d'avoir un Jean, dit le fou de Jean de Vienne.

Les moines de Lucelle ayant entendu dire que Jean d'Asuel avait été tué au moment où il faisait donation de la moitié de ses biens à Alix, d'un quart à son fils et..... décidèrent que la phrase non achevée, était pour donner la quatrième part de son héritage à leur abbaye; et, pour preuve, ils alléguèrent le témoignage d'un écuyer, qui avait entendu les dernières paroles de Jean d'Asuel, et la coutume qu'avait toujours eue les seigneurs de sa famille, de faire un legs à leur monastère. Ils s'en mirent donc en possession, et comme ce qui est une fois entre les mains de l'église est un lieu sûr et inviolable, il advint ce qui était déjà arrivé avant et ce qu'on vit encore souvent après, c'est que l'abbaye de Lucelle jouit paisiblement du bien volé, sous l'égide de la Sainte-Eglise, qui certes n'était pas faite pour couvrir les usurpations et autres actions des moines de Lucelle. Ces religieux disparurent toutefois à l'époque de la révolution française, pendant que les feux de hauts fournaux à fondre le fer, semblaient faire un creuset de leur couvent et de leurs prieurés, comme s'il ne fallait pas moins qu'une fournaise ardente pour purifier ces habitations de Bernadins.

NOTES.

OBSERVATIONS.

Pour qu'on ne s'imagine pas que cette histoire de Jean de Vienne est un conte inventé à plaisir, je donne ici une liste des principaux ouvrages dont j'ai tiré les faits et même la plus grande partie des détails qu'elle contient. Quant aux réflexions et comparaisons, je les prends à mon compte, comme appartenant de droit à l'auteur ou à l'historien.

J'ai fait quelques notes, que je n'ai pas voulu mettre au bas de chaque page, pour ne pas arrêter le lecteur. J'aurais pu en donner un plus grand nombre et citer les pages et les lignes d'où j'ai extrait mon livre et mes notes, mais comme la plupart des documens sont des manuscrits, cela n'aurait pas été d'une grande utilité.

D'ailleurs, ainsi que je l'ai déjà dit dans ma préface, cette histoire a été écrite en 1834, dans une semaine d'hiver, comme je l'avais en tête, à ma manière et non pas pour servir de preuve à une partie de celle de l'évêché de Bâle, qu'il faudrait traiter tout différemment, mais pour faire connaître le bon vieux temps et nos princes-évêques, à ceux qui feignent de les regretter.

Les auteurs et les ouvrages où j'ai puisé, et qu'on peut consulter après moi, poûr vérifier les faits que j'avance, sont :

Les histoires de la Suisse, par J. de Muller, le baron d'Alt, Gaudin et autres ; — histoire de Bienne, par Binder ; — description des villes et états de la Suisse, par J. C. Fæsis ; — Geschichte der Stadt und Landschaft Basel, par P. Ochs. — Les ouvrages de Tschudi, Hergott, Schepflin, Ursteisen, Bruckner, etc. — Notes sur les ouvrages de Ursteisen, par J. C. Beck. — Basilea sacra. — Histoire statistique de l'évêché de Bâle, par Ch. F. Morel. — Course de Bâle à Bienne et plusieurs autres.

Les principaux manuscrits sont : histoire de l'évêché de Bâle, par P. Voisard, H. J. Comman, J. G. Quiquerez, etc. — Miscellenea Luciscellensis, apophasis Luciscellensis, par P. B. Walch. — Plusieurs manuscrits sans titres, venant de Lucelle et Bellelai ; — des extraits des archives de ces deux abbayes, de celles de l'évêché de Bâle, des villes de Bâle, Porrentruy, Delémont, etc ; et un grand nombre d'autres copies ou fragmens de titres et manuscrits antiques.

NOTES.

Ire NOTE, PAGE 12.

Jean de Vienne fixa sa résidence à Porrentruy, non-seulement à cause de ses différends avec Bâle; mais aussi parce que la peste régnait dans cette ville quand il y arriva.

L'histoire ne donne que peu de détails sur l'installation de ce prince; mais l'on trouve dans les archives des villes de l'Evêché plusieurs descriptions d'arrivées de nos prélats souverains, où l'on voit que ces cérémonies se passaient à peu près comme je l'ai décrit pour Jean de Vienne, quand toutefois cela n'allait pas plus mal.

IIe NOTE, PAGE 20.

La belle Spenderine était de la famille noble des Spender de Malleray, qu'on croit être une branche de celle des Telsberg. Elle fut publiquement la maîtresse de Humbert de Neuchâtel, qui s'était fait nommer évêque de Bâle en 1395, en allant solliciter les suffrages des grands chanoines avec une troupe de gens de guerre et beaucoup d'argent. Sa maîtresse étant devenue riche de ses présens, épousa ensuite Jean de Flachsland.

Voyez Histoire et Statistique de l'évêché de Bâle; par Morel. — Geschichte der Stadt und Landschaft Basel; par Ochs. — Basel Chronicon; par Urteisen, etc., etc.

IIIe NOTE, PAGE 22.

Je ne citerai qu'un exemple de double élection. En 1383, Verneur Schaller et Imier de Ramstein furent tous deux et en même temps élus évêques de Bâle par le chapitre divisé. Les deux prélats coururent à la Cathédrale, arrivèrent ensemble à l'autel, se vêtirent des ornemens épiscopaux dont ils purent se saisir à la hâte, et ainsi affublés, ils se tournèrent vers le peuple et firent de longs et véhémens discours pour prouver chacun la légitimité de leurs élections; mais personne ne les comprit, parce que le tumulte était très-grand. Seulement le magis-

18

trat de Bâle ne sachant encore lequel aurait le plus puissant parti, offrit le vin d'honneur à tous les deux.

Après de grands démêlés avec les souverains et les papes de Rome et d'Avignon, qui étaient aussi à deux, après force décrets et excommunications, Schaller, se trouvant le plus faible, se démit de son fragment d'évêché en faveur de son plus heureux antagoniste, qui lui céda, en compensation, le château d'Istein, etc. Voyez Ochs, Ursteisen, les siècles chrétiens, etc., etc.

IVe NOTE, PAGE 23.

L'acte des franchises accordées à Porrentruy par l'empereur Rodolphe, est daté de cette ville, le 12 mai 1283. Il existe encore dans ses archives et mériterait d'être plus étudié, pour nous apprendre à connaître les us et coutumes de cette époque. Les franchises étaient les mêmes que celles de la ville de Colmar.

Ve NOTE, PAGE 25.

La famille des Choullat était une des plus anciennes de Porrentruy. Les archives de cette ville et de l'Evêché nous font connaître plusieurs de ses membres qui ont occupé les principales charges de la magistrature. Jean Choullat est cité dans des actes de 1365 et 68. Un autre Jean Choullat était capitaine du pays d'Ajoie, pendant la guerre des Suédois en 1636. Il se distingua par son dévouement pour sa patrie, et l'évêque le paya par de mauvais traitemens. Pierre-François Choullat, maître-bourgeois à Porrentruy, en 1740, fut un des principaux défenseurs des droits du peuple de l'Evêché pendant ces années de troubles; il devait payer de sa tête sa résistance au bon plaisir du prince-évêque, lorsque les pleurs de ses sept filles arrachèrent sa grâce à Sigismond de Reinach, encore tout couvert du sang de ses meilleurs sujets.

VIe NOTE, PAGE 31.

Parmi cent-vingt sentences rendues entre les moines de Bellelai et leurs voisins, je n'en ai trouvé qu'une seule qui ait condamné ces religieux à une restitution. Et cependant les pièces déposées aux archives font voir des choses curieuses sur la manière dont les couvens acquéraient le bien d'autrui.

Lucelle fut long-temps en contestation avec le village de Pleigne, relativement à la possession de quelques forêts. Quand, après cinq siècles de persévérance, les moines gagnèrent enfin leur procès, ils déléguèrent père Jérôme Theubet, pour fixer de nouvelles limites, au nom de l'abbaye. L'honnête cistercien, muni d'une fiscelle, en guise de chaîne d'arpenteur, s'alligna sur les plus beaux sapins de la forêt, qu'il laissa du côté du couvent, en enfonçant sa longue canne aux endroits où l'on

devait planter les bornes, et termina ainsi, d'après son bon plaisir, une querelle de plusieurs siècles.

Les vieillards de Pleigne sont encore là pour attester ce fait, et les archives du village pour constater l'injustice.

VIIe NOTE, PAGE 45.

La punition de Gros-Jacques pour délit de chasse, rapportée dans un manuscrit, est attribuée à Jean de Vienne. On accuse également ce prince d'avoir fait mourir un de ses sujets, qui n'avait pas voulu livrer en nature des chapons qu'il devait pour une redevance très-commune dans les accords de notre pays, mais qui se payait ordinairement en argent. Le paysan fut considéré comme rebelle et pendu.

On pourrait citer un grand nombre d'exemples des rigueurs dont on usait envers les braconniers et le peuple de l'évêché de Bâle, jusqu'à la révolution de 1792.

Tous les détails que je donne dans cet ouvrage sur la Pierre-Percée sont tirés des archives du pays, des manuscrits et de la tradition. On trouve plusieurs actes datés du tilleul et du chêne de Courgenay, qui n'étaient autres que les arbres de justice de la mairie d'Alle, qui tenait ses séances ou ses plaids près de ce fragment d'autel druidique et cette même pierre qui, dans le temps du paganisme avait vu immoler à Teutates des victimes humaines enfermées dans des statues d'osier qu'on livrait aux flammes, voyait au moyen âge les débris de la forêt de chêne qui l'entourait, servir encore d'instrument de supplice à de nouvelles victimes humaines offertes à la justice des chrétiens. Il ne faut donc pas s'étonner si des pratiques superstitieuses restent attachées à ce monument.

VIIIe NOTE, PAGE 48.

D'après les coutumes et statuts du 20 juin 1351, tous les officiers et hommes de l'évêque étaient obligés d'aller en campagne ou en guerre, en affaire d'église, quand il les avertissait. Les officiers supérieurs devaient y rester et servir quinze jours à leurs frais et dépens; les officiers en sous ordre et les hommes de service huit jours, après lequel terme ils pouvaient retourner chacun chez eux avec honneur, à moins que l'évêque ne les retînt, en les entretenant à ses frais.

IXe NOTE, PAGE 51.

La maison forte de Cornol était située à l'entrée du village, en venant depuis Porrentruy et sur la rive droite du ruisseau. Elle a subsisté jusque dans le siècle dernier. Sa description est tirée de celle de plusieurs autres bâtimens de ce genre, dont on voit encore les restes dans le pays et dans de vieilles peintures.

Les sorcières, ou celles que l'on faisait passer pour telles, étaient fort communes dans l'évêché de Bâle : nos archives contiennent encore un bon nombre de jugemens sanguinaires rendus contre de malheureuses créatures que l'ignorance, la superstition et la malice des hommes accusaient de commerce avec le diable, souvent pour se venger de quelques propos indiscrets.

La dernière sentence qui fut prononcée du temps de la génération actuelle, n'acquitta une pauvre femme qu'après qu'elle eut soutenu son innocence au milieu de si horribles tortures, qu'on la transporta de la salle d'audience à sa prison, dans un panier : tous ses membres étaient rompus et disloqués. Elle survécut néanmoins à tant de souffrances et d'injustice, et le vénérable religieux de Bellelai qui l'assista à la mort quelques années après, fut édifié des sentimens et des paroles de cette innocente femme, que l'évêque avait cependant fait torturer comme l'épouse du démon.

Xe NOTE, PAGE 54.

Quelques manuscrits nous apprennent que Jean de Vienne avait deux pages, qui passaient pour des femmes vêtues en jeunes garçons. Humbert de Neuchâtel ne se gênait pas tant de mener constamment à sa suite la belle Spenderine en habit de femme. On pourrait rapporter plusieurs scandales de ce genre, sans consulter les annales des autres évêchés et encore bien moins celles de Rome. Toutefois Jean de Vienne était plus excusable que ceux de nos évêques qui ne prenaient pas même le soin de cacher leurs vices, lorsqu'ils étaient de telle nature, que je n'oserais écrire ce que le public en disait ouvertement et encore bien moins copier certaines pages du registre de l'officialité de Bâle.

L'ignorance et la barbarie des ecclésiastiques du moyen âge font pardonner bien des écarts que ceux des siècles éclairés devraient plus soigneusement éviter.

XIe NOTE, PAGE 58.

Sans chercher à attribuer à un miracle l'établissement d'un chemin dans les Roches de Moutier, comme l'ont fait plusieurs auteurs et après eux P. Voisard, dans son histoire manuscrite de l'évêché de Bâle, il est juste de dire que St.-Germain fit travailler à cet ouvrage les religieux de son abbaye, qui s'occupaient alors plus utilement que leurs semblables ne le firent par la suite, lorsque les richesses des monastères vinrent faire autant de parjures qu'il y avait de moines faisant des vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, au milieu de l'opulence, de la licence et de la liberté la plus effrenée que s'arrogeaient certains religieux. Les écrits même des moines de l'évêché de Bâle nous en donnent des exemples nombreux, mais trop longs à rapporter ici. Voyez en outre l'histoire des ordres religieux, etc.

XIIe NOTE, PAGE 62.

Pierre-Pertuis paraît avoir été fortifié avant Jean de Vienne, cependant ce fut lui qui y fit construire à la hâte le fort de Pierre-Port.

Non loin de là s'élevait alors le château de Tavanne, dont un des possesseurs fut le maréchal de Saulx-Tavanne, qui joua un si grand rôle dans le massacre de la St.-Barthelemi.

XIIIe NOTE, PAGE 67.

L'expédition de Bienne est tirée de Ochs; Ursteisen; histoire de l'évêché de Bâle par Morel; histoire de Bienne par Binder; Course de Bâle à Bienne; et plusieurs autres ouvrages et manuscrits.

Je n'ai guère ajouté à mon récit que quelques détails probables sur ce feuillet de sang dans la vie de Jean de Vienne.

D'après quelques auteurs, il paraîtrait que Delémont aurait aussi été brûlé à la suite de cette guerre; mais je n'ai pu avoir ni preuves, ni faits certains à ce sujet.

XIVe NOTE, PAGE 68.

Il n'est pas étonnant que la table de Jean de Vienne ait été servie avec tant de profusion, puisque le sous-échanson avait le droit de prendre tout le vin qui restait en perce, et le sous-porte-plat tous les mets cuits ou préparés qui n'avaient pas été consommés par l'évêque. Une partie de son lit revenait également au chambrier, et quand le prélat faisait son entrée dans sa bonne ville de Bâle, le sous-maréchal prenait le cheval avec tout son harnachement, fût-il même de cuivre jaune; mais dans le cas où cet officier n'aurait pas été chevalier, il n'avait droit qu'à une partie. Extrait du livre des fiefs nobles de l'évêché de Bâle. 1351.

XVe NOTE, PAGE 79.

On ne connaît des particularités de la bataille de Malleray que celles que j'ai rapportées telles que je les ai trouvées dans nos chroniques et documens. Je n'y ai ajouté que l'épisode de la mort du grand-veneur, comme on aurait pu y placer celle de plusieurs autres chevaliers tués dans ce combat.

XVIe NOTE, PAGE 84.

L'histoire de Pierre de Rocourt est relatée dans un fragment de manuscrit. J'y ai mis quelques détails pour faire connaître le genre de vie de la noblesse du bon vieux temps, et il y a trop d'écrivains qui en ont rap-

porté des exemples plus remarquables, pour me croire obligé de les nommer.

L'oubliette de la Tour-Réfouse paraît avoir été peu visitée dans le temps de nos prélats-souverains, puisque après la révolution de 1792, on y a trouvé plusieurs anciennes armes et un bon nombre d'ossemens humains, qui servent à justifier l'usage qu'on faisait de cet antre infernal.

On voyait jadis dans le village de Rocourt le château habité par la famille noble de ce nom. Imer de Rocourt est cité dans un acte de 1360 ; son fils Pierre, chevalier, en 1363, et sa fille Alix en 1365. Une autre demoiselle de cette maison, Jeanne de Rocourt, épousa aussi un seigneur d'Asuel en 1540. Les vieilles chartes nous font encore connaître plusieurs membres de cette famille, qui possédait en outre une maison à Porrentruy. Plusieurs documens nous apprennent qu'au temps de Jean de Munzingen et de Jean de Vienne, le prévôt de Porrentruy était Jean de Pleujouse. Voyez Annales de Bellelai et de Lucelle.

XVIIe NOTE, PAGE 99.

Le couvent du Klingenthal se rendit honteusement célèbre pas ses désordres dans le quinzième siècle, et ce que j'en dis ne dépasse nullement ce qu'en ont écrit les auteurs contemporains et ceux qui leur ont succédé. Voyez Ursteisen, Ochs, Beck et plusieurs autres.

XVIIIe NOTE, PAGE 101.

Jean d'Asuel ou de Hasenbourg est un chevalier renommé dans l'histoire de la Suisse. Les historiens en font un grand éloge en parlant de son discours avant la bataille de Sempach, où, s'il avait été écouté, le sort de la Suisse aurait pu être entièrement changé.

Comme jusqu'ici on n'a pas songé à faire honneur à l'évêché de Bâle d'avoir produit ce brave chevalier, qui y était né et y avait vécu, je me suis attaché à rapporter tous les faits de sa vie, tels que je les ai trouvés dans l'histoire, les manuscrits et la tradition, qui n'a pas oublié ce Bayard de l'Evêché. Il était l'ami et le compagnon de toutes les expéditions de Jean de Vienne, qui lui fit épouser Alix de Rocourt, et il paraît, par un acte des archives du pays, que c'est à l'occasion de ce mariage qu'il reçut le château de Sogren ou de Soyhière, en fief de l'Evêché.

XIXe NOTE, PAGE 104.

Thiébau, chanoine de St.-Ursanne, Walter et Ulric-Thiébau, trois frères, fils de Thiébau, comte d'Asuel, ont donné, l'an 1314, à l'abbaye de Lucelle, un revenu de dix vierenzel, qui font vingt sacs d'épeautre et avoine à Movilier, pour le repos de l'âme de leur père, qui est mort en

Lombardie; avec cette condition, que, si les dits frères oublient de livrer la rente ils payeront vingt marcs d'argent à l'abbaye.

Voyez apophasis Lucellensis. Valch.

On trouve dans les débris des archives de ce monastère que les religieux, non-seulement oubliaient de dire les anniversaires, mais ne voulaient même pas le faire; de là vinrent plusieurs procès, que les Bernardins gagnèrent nécessairement; étant riches et gens d'église, par conséquent, je n'ai pu trouver aucun exemple de dédommagement payé par les moines, pour ces sortes d'oublis que les laïques payaient vingt marcs d'argent.

XXe NOTE, PAGE 115.

L'expédition de Jean de Vienne et de ses bûcherons, les détails et anecdotes sur les châteaux que l'évêque voyait en passant, ainsi que la conspiration à Berne, sont tirés des histoires de la Suisse par J. de Muller, par le baron d'Alt; de celles de l'évêché de Bâle par M. Morel, par P. Voisard, par H.-J. Comman, par J.-G. Quiquerez; de l'histoire de Bienne par Binder; de la Course de Bâle à Bienne; des chroniques de Bâle et de Soleure, et de plusieurs autres ouvrages et manuscrits.

XXIe NOTE, PAGE 137.

Le pillage des marchands, au roc de Falkenstein, fit beaucoup de bruit, non pas à raison de la rareté de ces sortes de violences, mais à cause des grands seigneurs qui prirent parti pour les volés ou pour le voleur. Je n'ai ajouté à cette scène que quelques détails tirés d'expéditions semblables. Voyez Dulaure, Muller, Chroniques de Bâle et de Soleure, etc., etc.

Tschudi rapporte que, la même année, Godefroi de Habsbourg se permit, à Lauffenbourg, de piller les marchandises des frères Scheitler, habitans du canton d'Uri; mais les Scheitler, à la tête d'un détachement de Schwitz et d'Uri, se vengèrent en faisant ce comte prisonnier pendant la nuit, dans le couvent d'Einsiedlen, et le forcèrent à les dédommager.

L'histoire de cette époque fourmille de pareils faits.

XXIIe NOTE, PAGE 145.

Un manuscrit nous apprend que l'aventure du baptême arriva à Jean de Vienne pendant qu'il était en négociation à Beinwil avec les comtes de Thierstein et de Falkenstein, au sujet du vol des marchandises dont il tira une si bonne part. Si j'y ai joint quelques détails d'une autre époque, je suis fâché de dire qu'ils n'en sont pas moins des faits arrivés à Beinwil, où vous pouvez encore vous convaincre que l'ignorance y règne comme au temps de Jean de Vienne.

Beinwil n'est plus qu'un prieuré dépendant de N.-D. de la Pierre, qui le

regarde toujours comme sa mère-abbaye. Ce monastère fut fondé vers 1124 par les comtes de Sogren et de Thierstein, en expiation et réparation du pillage de l'abbaye de Moutier-Grand-Val, qu'ils avaient fait de concert avec l'évêque de Bâle, Bourcard d'Asuel, qui fonda à son tour, pour la même raison, et avec l'aide des dits comtes, le couvent de St.-Alban à Bâle.

Voyez Mercklin, Chron. d'Alsace, Ursteisen, Schæpflin, Archives de N.-D. de la Pierre, etc., etc.

XXIIIe NOTE, PAGE 159.

La description d'Asuel est faite d'après une exacte observation de ses ruines et d'anciens plans. Tout ce qui a rapport à ce château et à cette famille, est tiré, en grande partie, des manuscrits de Lucelle, qui peuvent confirmer tous les faits principaux que j'avance, et les donations faites à cette abbaye, même celle de Gertrude d'Asuel, pour cause de péché, dont voici la copie fidèle tirée des archives :

« Je Gehertrude dame de Esuel demourant à Esuel, seur mons. Ulrich » Thiebold le chevalier que fuit, fais savoir a tous que considerans la- » mour que mes dévantriers haviet à la Eglese de Lucellain, je hai do- » ney et donoy pour moy et pour mes pechies et faultes présentes, adve- » nir et à toujours maix, perpetuellement a Religiouses et discretes per- » sones mons. Jehan Benoy de Lucellain, à labbey et a covent don di leuc » hune plaice de boz que giet en Cholisvald et apartenances, de laquele » je Gehertrude devant nomes me suis devestis et me devest pour moy » et pour mes hoirs, et me suis mis et mettoy fors de tenuire et fors de » possesion, et les dis Jehan Benoy, abbez et covent dessus nomes en hay » envestis et envestoy, et si les en hay mis et mettoy en bonne ténure et » leal et bone possession pour toux jours maix par les présentes lectres. » En témoignage de la quele chosse je Gehertrude dessus nomes hay mis » mon sel en ces présentes en sygne de vérité, faictes et dones le mardy » apres la feste S. Bartholomey apostre l'an messie courant mil trois cens » quarante et neuf ou moy de mars. »

Un autre acte de Lucelle nous apprend que la demoiselle de compagnie de dame Gertrude et son premier page favori étaient Jehannette de Morimont et Ruechin de Movelier.

Quant au confesseur extraordinaire, je pourrais appuyer mon dire par les exemples que nous voyons chaque jour et qui ne sont que trop à la connaissance du public, qui rachète ses péchés avec des bouteilles de vin, aulieu des gobelets des gens d'Asuel.

Voyez, pour ces sortes de marchés, les taxes de la chancellerie de Rome, imprimées ou manuscrites, et plusieurs autres ouvrages heureusement mis à la réforme par ceux-là même qui en profitaient jadis.

On trouve, dans les archives de la ville et de l'évêché de Bâle, plusieurs documens relatifs au siège d'Asuel et à la guerre que les Bâlois soutinrent contre leur évêque. C'est hors de ces écrits que j'ai puisé une partie

de ce que j'ai rapporté de ce siège et de la destruction de ce château. Pour la mort du page, il est dit simplement que Jean de Vienne y perdit son page Louis, qui paraissait être une femme, et j'ai donné le fait comme je l'ai trouvé.

XXIVe NOTE, PAGE 183.

Les moyens que Lucelle employa pour acquérir ses grandes richesses, sont tellement ceux indiqués au chapitre VII, que je pourrais donner ici la copie de plusieurs actes tirés de ses archives, qui le prouveraient d'une manière irrécusable. Je me contenterai d'extraire du nécrologe de Lucelle quelques fondations d'anniversaire de bouteilles :

« Anniversarium D. Henrici militis de Mersberg, qui contulit nobis » redditus V librarum et karata vini ad biberes, cujus anniversarium in » refectorio debet celebrari. Pro quo orate fratres. 23 mai 1439. »

« Anniversarium dominorum de Gruenenberg D. Hermani militis et » dom. annæ de Liel uxoris suæ, D. Petri et henrici militis, qui dederunt » centum florenos pro redditus XI librarum denarium super decimam nos- » tram in Heimsbrun, ut anniversarium prædictorum cum vigilis et mis- » sis in ecclesia et in refectorio secundum ordinis nostri celebretur.

» Anniversarium D. Hartmani de Ilzich et D. Claræ sororis suæ, contu- » lit nobis IV amas vini et XII sols datur in Tannis pro anniversario ipso- » rum cum vino et piscibus in refectorio perpetuo celebrando.

» Anniversarium D. Waltheri de Steinbrun et junctæ uxoris suæ, quo- » rum anniversarium in refectorio debet celebrari cum vino et cibis. »

On pourrait non-seulement extraire du même manuscrit plusieurs autres anniversaires de ce genre, mais le nécrologe de Terviller, écrit sur parchemin dans le 14me siècle, nous fait encore voir que, dans les villages, les curés célébraient aussi des anniversaires, où il était plus question de vin que de messe.

Les archives de Bellelai nous apprennent que lorsque les revenus des fondations d'anniversaires n'étaient plus suffisans pour payer la taxe toujours croissante des prières pour les morts, on se contentait de boire pour le repos des âmes. De là survinrent plusieurs procès que les prêtres gagnèrent naturellement.

Les moines de Lucelle avaient, en général, si peu de mémoire, qu'ils ignoraient même le lieu de la sépulture de leurs fondateurs. Ce ne fut que par hasard qu'ils le retrouvèrent, en 1699, en creusant sous le portail de leur église.

Quant aux mœurs de ces Bernardins, je renvoie mes lecteurs aux informations et explications que chaque vieux paysan des environs de Lucelle pourra encore leur donner mieux que je n'oserais le faire. Au reste, ils n'apprendront que ce qu'on entend dire dans toutes les localités voisines des grands et riches monastères.

Voyez aussi l'histoire des ordres religieux; les ouvrages manuscrits du

P. Walch; Bernard Bunchinger, abbé de Lucelle, et enfin les restes des archives de cette abbaye.

XXVe NOTE, PAGE 190.

Les comtes de Sogren avaient fondé les abbayes de Beinwil, de Frienisberg et le couvent du Petit-Lucelle, ils avaient été les généreux bienfaiteurs de Moutier-Grand-Val, de Lucelle, de St.-Alban et de plusieurs autres monastères, et en outre d'intrépides partisans des croisades. Quand, après avoir assez donné aux prêtres qui ne leur donnaient rien, le dernier de ces comtes eut été assassiné, le reste de ce comté fut vendu à l'évêché de Bâle (en 1271) et revendu aux moines de St.-Alban (en 1337) pour mille marcs d'or de Florence. De sorte que les religieux de ce monastère envoyèrent quelques-uns des leurs, régir et administrer cette seigneurie et y jouir de tous les droits dont jouissaient jadis leurs fondateurs; car l'acte de vente leur cédait tous les droits du seigneur.

Lucelle avait beaucoup reçu des seigneurs d'Asuel, mais cette abbaye ne fut cependant satisfaite que lorsqu'elle eut acheté les pierres du château de ses bienfaiteurs, pour réparer les écuries du monastère.

Les nobles de Münch, de Lœvenbourg, avaient souvent donné aux moines de Lucelle, et quand, à force de donner et d'emprunter, les Münchs se trouvèrent les débiteurs de Lucelle, l'abbaye expulsa ces généreux mais pauvres voisins, et établit quelques moines dans la seigneurie de Lœvenbourg.

Nos archives donnent bien d'autres preuves tout aussi frappantes et non moins authentiques de la reconnaissance des gens d'église.

XXVIe NOTE, PAGE 195.

Une donation faite en faveur de l'abbaye de Bellelai, par Jean d'Asuel et sa femme Alix, est signée par les mêmes témoins indiqués dans l'acte de mariage. Ce titre est muni du sceau équestre de Jean d'Asuel, de celui de Jean de Vienne et de ceux des autres témoins.

XXVIIe NOTE, PAGE 201.

La mort du comte de Nidau, tué par les archers Anglais, est rapportée dans plusieurs histoires de la Suisse, chroniques et manuscrits. C'est dans un de ces derniers que j'ai trouvé que Jean d'Asuel avait été blessé et pris par le sire de Couci, en défendant Rodolphe de Nidau.

Les histoires de France et des pays voisins, sont remplies des récits des dévastations que commirent ces fameuses compagnies, dont une bande pénétra en Alsace sous la conduite d'un archi-prêtre, que le peuple appelait archi-diable, et ses soldats les enfans de Bélial.

XXVIIIe NOTE, PAGE 206.

L'histoire qu'Alix raconte à Jean d'Asuel, est extraite d'une notice historique sur le château de Sogren. Je n'ai rapporté ce passage que comme un épisode qui pourrait peut-être intéresser, quoiqu'il n'appartienne pas à l'époque de Jean de Vienne.

XXIXe NOTE, PAGE 217.

Le combat de Schwardernau est tiré de l'histoire des révolutions de la haute Allemagne, des histoires de la Suisse, de celle de Bienne, par Binder, et de plusieurs autres ouvrages et manuscrits.

Jean d'Asuel y fut fait prisonnier, comme je le rapporte, ainsi que Jean de Nan et plusieurs autres chevaliers.

XXXe NOTE, PAGE 235.

Le carnaval de 1376 est rapporté dans Ochs, Ursteisen et plusieurs autres auteurs et manuscrits, qui tous s'accordent à dire que la noblesse s'était laissée emporter à la licence la plus effrénée et la plus honteuse. Un de ces écrits n'épargne pas Jean de Vienne, qu'il met au nombre des acteurs de cette tragédie ; mais je n'ai osé copier qu'une partie de ce qu'il en dit, quoique si vous preniez la peine de consulter les deux auteurs cités ci-dessus et quelque peu les archives de Bâle, vous trouveriez que la honte de figurer dans les orgies et les tumultes ne touchait nullement nos évêques. Voyez, entr'autres, la scène qui eut lieu à Bâle, en 1308, après la levée du siége de Fürstenstein, qu'Albert d'Autriche faisait assiéger, parce que l'évêque Othon de Grandson avait voulu le poignarder.

Il n'est pas nécessaire de rappeler ici les fêtes impies et scandaleuses des Innocens, des fous, des ânes, des sous-diacres, de l'abbé des Connards et bien d'autres encore. Les turpitudes que les ecclésiastiques commettaient à l'église et dans les rues, justifieraient trop Jean de Vienne qui vivait dans ce bon vieux temps ; et, sans parler de Jean sans-pitié, évêque de Leide, ou des mœurs infâmes du pape Alexandre VI, les registres de l'officialité de Bâle nous font voir plus de quinze condamnations de prêtres, depuis 1599 à 1602, pour des actions que les lois civiles réprimeraient sévèrement actuellement, tandis qu'alors on en était quitte pour une légère interdiction des fonctions sacerdotales.

Les archives de l'Evêché nous disent encore que lorsque l'évêque Jacques-Christophe de Blarer vint à Porrentruy, vers 1583, les prêtres couraient dans les rues, armés de sabres et d'épées, en demandant des femmes à grands cris.

Voyez encore ce que faisaient ces fameux pères du concile de Bâle, cinquante ans après Jean de Vienne. Les registres de police de cette ville en peuvent parler savamment et avec encore moins de réticence qu'Eneas Sylvius, qui toutefois ne se gênait pas beaucoup d'écrire ses aventures.

XXXIe NOTE, PAGE 260.

Un manuscrit nous dit : « Mons. Jehan Cuens de Vienne, par la grace
» de Dieu Evesque de Basle, trépassa à Purentru l'an du Signour mil
» trois cens octente et dou, en grand doulour de ses pechies et navré de
» ses faultes, et haviet elei sa sépulture en Egleise de Purentru ou fut
» mis en terre devant St.-Pierre, lou jour de dédidace de Basle, veil
» St.-Pantale. »

Un bréviaire de l'évêché de Bâle, de 1430, fixe la fête de la dédicace de cette cathédrale au 11 octobre, ce qui se rapporte assez à ce que dit l'histoire, que Jean de Vienne mourut le 7 du même mois.

La pierre tumulaire qui recouvrait ce prince, le représentait en relief en habits épiscopaux. Pendant quatre siècles et demi, les prêtres, en disant l'introït, s'efforcèrent en vain d'anéantir cette empreinte ; mais voyant qu'il en restait encore des traces, ils la firent retourner ces années dernières, sans toutefois que le souvenir de Jean de Vienne en ait été effacé pour autant.

XXXIIe NOTE, PAGE 261.

Le curé avait encore un puissant motif de ne pas faire le difficile pour enterrer le prélat Bourguignon ; c'est que les obsèques d'un prince-évêque valaient alors trois quintaux de cire, ainsi que nous l'apprennent les archives de l'Evêché ; et certes il valait bien la peine de faire un enterrement à ce prix là, sans disputer pour le pain d'une livre et la bougie de trois sols, comme on le fait maintenant.

XXXIIIe NOTE, PAGE 264.

Je n'ai rapporté qu'une partie du discours que les historiens font tenir à Jean d'Asuel, qui, après avoir vaillamment combattu, tomba enfin sous la hache d'un Suisse.

Un écrit de Lucelle nous apprend comment cette avide abbaye s'empara d'une partie de son héritage, pendant que les Suisses brûlaient son château d'Asuel, peu de temps après la bataille de Sempach, et Goëthe avait raison de faire dire à Méphistophélès les deux lignes qui servent d'épigraphe à ce dernier chapitre.

Un acte de 1398 nomme le fils adoptif de Jean d'Asuel, Henry d'Esuel ;

un autre de 1428, Henry de Hasenbourg, seigneur de Sogren; tandis qu'un titre de l'abbaye de Bellelai de l'année 1410, l'appelle Jehan Burkart, segnour d'Asuel, et un quatrième de la même année Jehan Henry, fils de Jehan et d'Alix, segnour d'Esuel et de Rocourt.

[redacted]

